

Thierry Bisch

BIENTOT LA NUIT

Récit

*À Florence, Etienne et Guillaume, sans lesquels cette histoire
ne serait pas.*

*« La noblesse c'est la préférence de l'honneur à l'intérêt,
la bassesse, la préférence de l'intérêt à l'honneur »*

Luc de Clapiers, Marquis de Vauvenargues

Juillet 2019.

Voilà 6 mois que je n'ai pas touché un pinceau. Une fine couche de poussière recouvre tout l'atelier et après ces journées caniculaires, les bouchons des tubes doivent être complètement secs et collés, impossible à dévisser sans les chauffer au briquet. Je m'en tape, je suis de plus en plus convaincu que je ne les ouvrirai plus. Je passe chaque jour devant les doubles portes vitrées et je m'arrête pour laisser ce grand gorille des plaines plonger son regard brûlant dans le mien. Peint à l'huile sur toile, un silverback inachevé de 2 mètres de haut semble me dire « *mais qu'avez-vous fait ?* ». Son regard est si profond, si intense, si transcendant que je me demande souvent si c'est vraiment moi qui ai peint cette toile. Durant l'occupation, Picasso reçut la visite dans son atelier des Grands Augustins, d'Otto Abetz l'ambassadeur nazi à Paris. Devant une photo de *Guernica*, la célèbre fresque du martyre de la ville espagnole bombardée par les fascistes, l'homme lui demanda « C'est vous qui avez fait ça ? » et Pablo de lui répondre « Non, c'est vous ! »

Non, ce n'est pas moi qui ai décimé Gorilla gorilla c'est nous ! Gorilla gorilla est le nom scientifique du gorille de l'ouest et, sur la liste rouge des espèces menacées de l'UICN, il est classé « en danger critique d'extinction » et nul doute, je vais connaître le jour où il sera déclaré éteint.

Gorilla gorilla sera mon dernier tableau.

Fleur des Champs

J'ai réalisé mon premier tableau en 1989. Un vague auto portrait, enfant dans une famille bourgeoise alsacienne au moment de Noël, rageusement gribouillé avec d'épais crayons gras sur une grande feuille de papier kraft. Un truc assez violent. Un gosse, couvé du regard par sa mère, vous flinguait de ses yeux noir charbon sans vous laisser la moindre chance. La peinture venait de m'alpaguer au bout d'une longue cavale de plus de 30 ans. Je ne voulais pas être un artiste. De toutes mes forces j'ai lutté toutes ces années durant, pour échapper à ce monstre qui me poursuivait sans répit depuis l'enfance.

Dans le mas de ma grand-mère, en Provence, il y avait « *Fleur des Champs* ». Un bouleversant portrait d'une jeune fille tenant des fleurs délicatement serrées par des mains si gracieuses et parfaites, un visage d'une douceur infinie, le regard oblique imperceptiblement mélancolique, la tête ceinte d'une fragile couronne de fleurs de liseron. Elle est assise, les mains sur ses jambes recouvertes d'un drap rouge au plissé subtil et élégant, et dans le fond, sous un ciel de traine, on devine une vallée un soir d'été, des collines envahies par une brume bleutée et des nuages bas cotonneux et rose pâle ; on sent bien qu'il avait dû faire chaud ce jour-là. De part et d'autre de la jeune fille, des coquelicots, un buisson de roses sauvages, des bleuets et des marguerites sont envahis de papillons virevoltants. Que regarde-t-elle ? À quoi pense-t-elle ? Où est-elle ? Quel âge a-t-elle ? Comment s'appelle-t-elle ? Tout dans cette œuvre sublime n'est que mystère. Une œuvre réussie

est, avant toute autre considération technique, intentionnelle, contextuelle, historique, une œuvre mystérieuse, une œuvre qui refuse obstinément de se livrer entièrement. On a beau savoir qui était *Mona Lisa*, découvrir le nom et connaître la vie de celle qui posa pour *l'Origine du Monde*, ces toiles resteront pour l'éternité des objets mystérieux qui, inlassablement, continueront d'interroger le regardeur.

Pendant les vacances chez ma grand-mère, j'avais obligation de faire la sieste sur une couche premier Empire, dans un grand salon surchargé de meubles et d'objets anciens, dans des odeurs mélangées de poussière, de camphre et de naphthaline. Dehors, par à-coups réguliers, les cigales reprenaient leur tintamarre strident et les bambous de grand-père bruissaient comme du papier qu'on froisse et défroisse. Je détestais la sieste. On me forçait à m'éteindre alors que la vie criait et m'appelait derrière les persiennes mi-closes. Petit à petit, mes yeux s'habituèrent à la pénombre, la pièce semblait s'éclairer et je pouvais distinguer de plus en plus précisément son visage. *Fleur des Champs* était là, juste en face de moi et je finissais par la rejoindre dans les limbes...

« Soldat lèves-toi, soldat lèves-toi bien vite ! » chantait ma grand-mère à tue-tête en ouvrant brutalement les persiennes. Malgré moi, je m'étais profondément endormi et ce réveil militaire était un cauchemar ! Mon grand-père le général Magnan, était un illustre combattant des deux guerres mondiales et tout, dans la famille de ma mère, n'était qu'ordre militaire. Ils vivaient entourés d'œuvres extraordinaires de délicatesse, ils passaient devant chaque jour et ne les voyaient pas.

Je sus, bien plus tard, que l'auteur de *Fleur des Champs* s'appelait Louis Janmot, qu'il était le grand-père de ma grand-mère, autrement dit mon arrière-arrière-grand-père, un peintre lyonnais du XIXème siècle, élève d'Ingres et d'Orsel et professeur de Puvis de Chavannes. Avec Chassériau et les frères Flandrin, Hippolyte, Auguste et Paul, Janmot c'était l'élite de la peinture lyonnaise au siècle dernier et les historiens d'art s'accordent aujourd'hui à le considérer comme le précurseur de la peinture préraphaélite en Europe. Il laisse une œuvre considérable dont le célèbre « *Poème de l'âme* », une épopée en 34 tableaux, offerte par ma grand-mère au musée des Beaux-Arts de la ville de Lyon avec *Fleur des Champs* en bonus !

Aujourd'hui, je sais que c'est là, pendant ces siestes abhorrées, que l'art est entré dans mon cœur pour ne jamais plus s'en échapper.

Révélation

Je passais plusieurs heures à scruter ce premier tableau. Je le quittais, je revenais pour m'en détacher à nouveau et mieux revenir encore et encore. À partir d'une vieille photo trouvée dans un album de famille j'étais allé droit au but, sans me poser la moindre question. À la fois fasciné et inquiet par ce qui venait de jaillir de mon esprit, je restais immobile, en proie à une grande confusion. Le sujet s'était imposé sans qu'il n'y eût la moindre réflexion préalable, la moindre concertation avec moi-même ni la plus petite idée de quoi peindre. Un truc de dingue ! La création peut se résumer à la réponse à deux questions et deux seulement : Quoi et Comment. Et je venais de les résoudre toutes les deux sans réfléchir, comme si je n'étais qu'un instrument guidé par quelque chose de plus grand que moi que je ne maîtrisais pas. Moi enfant, avec ce que j'avais sous la main, à savoir un rouleau de kraft et de gros crayons gras, bas de gamme. Il fallait vite que je renouvelle l'expérience pour savoir si ce que je voyais-là n'était qu'un accident ou quelque chose qui pouvait se répéter et évoluer vers un ensemble, une série. J'agrafais rapidement une autre feuille de kraft au mur et choisissais une autre photo dans l'album. Encore moi, à cinq ans au bord de la Mer du Nord, sur la plage de Knokke Le Zoute pour être précis. Frénétiquement je crayonnais les yeux ronds du garçonnet, son chapeau de paille, sa marinière, les cabines de plage et j'y ajoutais nerveusement un seau, une pelle et une étoile de mer. En peu de temps, le grand dessin était achevé. Je quittais précipitamment la pièce pour aller faire du café, un prétexte pour revenir plus tard avec un regard neuf. Quand j'entrais à nouveau dans la chambre qui me servait d'atelier, je fus aussi désarçonné que la première fois : le miracle venait de se

reproduire ! Un enfant, qui n'était plus moi m'observait fiévreusement. Il semblait me défier et me dire « Voilà ! Et qu'est ce qu'on fait maintenant ? »

Arrivé la veille dans mon appartement vers onze heures du matin, j'étais encore ivre d'une nuit passée à boire et me poudrer le nez. Dans une ultime fourberie, je m'étais échappé d'un *after* au Privilège, abandonnant mes amis à leur fête interminable. J'avais atteint le bout du bout de cette vie postiche du monde de la mode et de son diktat aliénant de l'apparence. Sans le savoir, je venais aussi de quitter ma copine, top model international. Je m'enfermais à double tour, arrachais la prise du téléphone, fermais les volets de fer ajourés et m'allongeais sur le dos, à même le grand tapis du salon. Comme Siddhârta sous son figuier, je décidais de ne plus bouger, de ne plus manger et de ne rien faire d'autre avant que je n'aie pu donner un sens à toute cette connerie. Si rien ne se passait, il était convenu que j'enjamberais le balcon et me laisserais tomber six étages plus bas. Je finis par m'endormir.

Je sombrais jusqu'au lendemain matin, réveillé par les cris aigus des martinets et les premiers rayons du soleil qui se glissaient entre les fentes des volets. Dans cette semi-clarté, me revint le souvenir des siestes enfantines et avec elles...*Fleur des Champs* !

D'un bond je me levais, on allait voir ce qu'on allait voir !

The Twilight Zone

Au bout de quelques jours, les murs de l'appartement étaient couverts de grands dessins, des séquences figées de mon enfance. Continuant à puiser dans l'album de famille, presque tous y étaient passés, mes parents, mes frères et ma sœur. Si cette exposition confidentielle pour spectateur unique semblait constituer un ensemble assez cohérent et inédit, je n'étais pas encore certain de la pertinence de ce premier « travail ». Drôle de concept tout de même... À mon corps défendant, je n'avais pas choisi mon sujet, il s'était imposé de façon absolument indépendante de ma volonté, « à l'insu de mon plein gré » comme disait l'autre. Était-ce une thérapie ? Un règlement de compte ? Un grand nettoyage avant de passer aux choses sérieuses ? Je balayais toutes ces questions auxquelles je n'avais pas le début d'une réponse et m'engouffrais sur ce chemin inattendu qui venait de s'ouvrir dans la jungle inextricable de mon existence à ce moment-là.

Bientôt le rouleau de kraft fut épuisé et je manquais aussi de crayons. Avec angoisse, je compris qu'il me fallait sortir de ma tanière, affronter la rue et le bruit de la fourmilière. Il ne restait plus rien à manger, j'avais torché toutes les pâtes, les conserves et les yaourts périmés. Je regardais la prise du téléphone. Non, pas encore...

Mes premiers pas dehors. Un vrai choc. Je fis un rapide décompte, j'étais reclus depuis cinq jours. Je marchais lentement, un peu sonné. Rien n'avait changé dans le quartier, tout était bien à sa place et pourtant j'avais l'impression d'être nouveau dans le secteur, de voir cette boulangerie et la station de métro pour la première fois. Curieusement, je me sentais léger et fort pour la première fois depuis des mois et même des

années. J'avais envie de rire, j'aspirais le ciel, le soleil et l'air frais du matin, je ne pensais ni à hier ni à demain, j'étais juste là, vivant et c'était exaltant ! Je venais de franchir un sas invisible, je progressais dans une autre dimension comme un personnage de *The Twilight Zone* la série américaine des années 60.

Où trouver du « matos » pour peintre ? C'est bien ce que j'étais désormais, non ? Me revenait alors le vague souvenir d'un magasin de beaux-arts situé dans la rue de Rennes, et devant lequel j'étais souvent passé. Ce n'était pas très loin, allons-y ! En entrant chez Graphigro me remontèrent instantanément des flashes de mon bref passage à l'école des Beaux-Arts de Toulouse dix ans auparavant. Des filles et des garçons, liste en main, remplissaient des cabas de tubes de peinture, de crayons, de gommes, de brosses, de blocs de papier, de rouleaux de toile, nous étions en août, ça sentait la rentrée. Mais je n'étais plus un étudiant moi, nom de Dieu ! J'étais un peintre ! Je trouvais rapidement le matériel nécessaire à la poursuite de l'expérience et me rangeais dans la file d'attente de la caisse, brûlant de rejoindre mon terrier.

En ouvrant la porte, énorme claque ! La confrontation soudaine avec ces douzaines de paires d'yeux qui m'interrogeaient sur tous les murs de l'appartement me plongeait dans une immense confusion. À l'exaltation succédait le doute. Le premier d'une longue série, mais ça, je l'ignorais encore. Mon instinct me poussait irrésistiblement à continuer. Je décrochais quelques feuilles pour faire de la place à de nouveaux dessins et me remis au travail. Deux jours s'écoulèrent encore avant que je ne me rende à l'évidence : il me fallait un regard extérieur et fiable. Quelqu'un qui me dirait la vérité sans filtre, quelqu'un qui m'aimait suffisamment pour ne pas céder à la faiblesse des compliments et du mensonge pour ne pas blesser.

Manfred

La première fois que je croisais Manfred Muller, c'était au tout début des années 70 à Strasbourg dont nous étions tous deux originaires. Il était le meilleur ami de Michèle, la femme de Patrick, l'architecte de mon père. J'avais seize ou dix-sept ans, il devait en avoir quatre ou cinq de plus. Il débarquait du Maroc avec son copain Rino dans leur minibus VW, hilares et bronzés comme des pains trop cuits, les douilles au milieu du dos. La maison années 30 de Patrick et Michèle était le point de ralliement de tout ce que comptait la ville comme électrons libres. Artistes, musiciens, comédiens s'y retrouvaient pour des soirées qui s'étiraient tard dans la nuit, souvent jusqu'à l'aube. Le *Flower Power* battait son plein, le shit, l'herbe, le LSD coulaient à flot et je venais juste de claquer la porte de la maison paternelle.

Fils de médecin, Manfred nourrissait une aversion profonde pour les notables et leur petite morale bourgeoise. Son inoxydable quête de liberté et d'absolu pulvérisait les obstacles, emportant dans son sillage toutes celles et ceux qui croisaient sa route. Ce garçon avait un tel charisme, une telle énergie qu'il était quasiment impossible de ne pas tomber sous son charme. En perpétuel mouvement, riant et dansant, sa vie était une comédie musicale ininterrompue dont il était à la fois tous les acteurs, le metteur en scène, le costumier, l'éclairagiste et bien sûr le fervent spectateur. Il avait précieusement emporté de l'enfance une passion pour les jeux, les farces et les déguisements et bien des alsaciens l'ont croisé dans les rues de Strasbourg à la fin des années 60 en pourpoint et bottes Louis XIII, en haut-de-chausse et poulaines ou en combinaison lamée de cosmonaute. Tout était prétexte

à rire et s'émerveiller, il avait cette prodigieuse capacité à voir ce qui nous avait échappé, à magnifier un détail insignifiant, à transmuter la banalité en féerie. Doté d'une force de conviction inébranlable, rien ou presque ne lui résistait. Quinze ans après cette première rencontre, il m'a raconté un soir l'aventure du film qu'il avait tourné dans un petit village du Kochersberg. Avec l'aide de quelques copains, il avait monté une micro-équipe de cinéma et embarqué tout le monde pour aller tourner quelques scènes dans un village à quelques encablures de Strasbourg. Il tenait le rôle du réalisateur bien sûr, et dirigeait un chef opérateur, un cadreur, une scripte et un couple de comédiens. Durant trois jours ils ont improvisé des scènes dans les rues et sur les places du patelin en faisant participer les habitants, leur attribuant des rôles et leur donnant des répliques. Les villageois, pris au jeu, s'amusaient follement et toute la bourgade était en émoi, enchantée d'avoir été choisie pour entrer dans la magie et l'histoire du 7^{ème} art. Au bout des trois jours, tout le monde se tutoyait, riait et s'embrassait, l'allégresse était à son comble et pour retenir encore un peu l'équipe, le maire avait organisé, le soir, un grand banquet pour fêter la fin du tournage. Discours, toasts, embrassades, « promis-juré on reviendra projeter le film quand il sera monté » et nos cinéastes grimpent dans leur minibus pour rentrer à Strasbourg. Dans la voiture, la nuit, sur la route du retour, on entendait voler les mouches, personne ne pipait et n'osait croiser le regard des autres. Il n'y avait jamais eu le moindre mètre de pellicule dans le magasin de la caméra.

Vingt ans après cet épisode, Manfred ressentait encore culpabilité et honte d'avoir berné ces braves gens qui lui avaient tout donné pour satisfaire son fantasme de metteur en scène. Je lui dis qu'il leur avait apporté la lumière, la joie, et l'enthousiasme et qu'ils s'en souviendraient toute leur vie, que

cela seul comptait. Le film, ils se le projetaient dans leurs têtes et dans leurs cœurs, le reste était sans importance.

La puissance de persuasion dont sont dotées certains êtres est un phénomène des plus fascinants. Convaincre un cantonnier qu'il est un grand acteur, ou un petit groupe qu'il doit aller livrer bataille contre une armée ou encore un empereur qu'il doit se convertir à la nouvelle religion relève presque d'un pouvoir surnaturel. Pour convaincre, il faut être plus que convaincu soi-même, il faut être habité, mû par une telle autorité naturelle que l'évidence ne laisse aucune place au doute et à la pensée même d'une alternative possible. L'histoire de Sapiens et de son hégémonie sur les autres espèces d'hominidés est sans nul doute liée à sa formidable capacité à créer des mythes, des récits fédérant toujours plus d'individus qui s'allient dans un destin commun.

Manfred aurait certainement pu devenir un formidable gourou mais le pouvoir, l'argent et la domination ne l'intéressaient pas. Il mettait toute son intelligence et son énergie pour plier l'univers à sa vision esthétique et spirituelle, pour voir vivre en chair et en os les héros de son enfance et rendre le monde plus beau, plus éclatant, plus scintillant. J'étais irrésistiblement attiré par sa lumière mais à dix-sept ans, sauvage, gauche et boutonneux, je restais à l'écart et ne m'approchais pas de la flamme. À cette époque, il vivait déjà à Paris et ne revenait à Strasbourg que pour voir Michèle, dans le seul but de la convaincre de le rejoindre et monter avec lui sa première maison de couture « *Café de Paris* ». La vie en décida autrement, Michèle, malheureusement victime d'un terrible accident, mourut prématurément. Manfred fut bouleversé par la disparition de son amie la plus chère. Moi aussi.

Je le retrouvais donc quinze années plus tard à Paris, en star de la nouvelle vague des créateurs de mode. Il se souvenait vaguement du petit jeune homme qu'il croisait chez Michèle,

et c'est bien ce nom qui agit comme un sésame et m'ouvrit la porte de son bureau. Il venait d'emménager dans de nouveaux locaux rue du Faubourg Saint Honoré dont le décor et l'architecture avaient été réalisés par Patrick, le mari de Michèle. L'ambiance était spatiale et minimaliste, d'immenses couloirs desservaient de vastes salons dont les plafonds en coupoles de stuc lisses et parfaites, diffusaient par les rebords intérieurs des éclairages colorés dont on pouvait augmenter ou réduire l'intensité. Les bleus passaient de Lavande à bleu Majorelle ou bleu Roy, les oranges allaient de Tangerine à Feu vif en passant par Corail, les pièces et les corridors baignaient littéralement dans un éther aux teintes subtiles, doucereuses ou acidulées selon l'humeur du jour.

Nous devenions amis dans la minute qui suivit ces « retrouvailles ». Une amitié forte et féconde qui nous emporta cinq années durant sur les sommets des statues monumentales de la Russie soviétique, sur les ergs des déserts du Sahara ou sur la grande mosquée de Djenné en pays Dogon. Sur l'organigramme de la maison Muller j'étais officiellement « assistant projets spéciaux », officieusement, « meilleur pote de Manfred ». La démesure était sa mesure, sa devise : « *Too much is not enough* » !

Au-delà des univers esthétiques que nous partagions largement et de notre Alsace bien aimée, ce qui nous rapprochait par-dessus tout était cette douleur inconsolable que constituait la découverte de la perte irréversible de notre enfance, de cette innocence fragile et cristalline dont nous avions des réminiscences soudaines et incontrôlables qui nous plongeaient dans une mélancolie aussi profonde qu'elle était incompréhensible par nos proches. Le monde des adultes était effrayant, violent, parsemé de pièges cruels et il nous fallait l'affronter, loin de notre planète bleutée sur laquelle nous n'avions plus aucun moyen de revenir.

Un garçon en l'air, roman de Didier Martin paru en 1977, fut à ce propos, un texte fondateur de notre amitié. Raphaël, le personnage central du récit, découvre par hasard qu'il est doué d'une faculté extraordinaire, il est capable de quitter le sol et de voler. Il garde secrète cette aptitude inouïe qu'il considère comme une anomalie, jusqu'au moment où il rencontre Caroline dont il tombe amoureux. Souhaitant l'épouser, dans un élan d'amour et de franchise, il lui révèle son secret et va jusqu'à voler devant elle. Mais elle ne voit rien. Voler est impossible donc impossible à voir. Elle se laisse envahir par la suspicion à l'égard de la santé mentale de Raphaël et le quitte. Meurtri, le garçon réalise qu'il va lui falloir envisager le reste de son existence seul, portant le fardeau de son secret.

Nous venions, l'un et l'autre, de rencontrer un autre « volatile » avec lequel nous pourrions partager nos impressions vues d'en haut. Nous allions souvent au cinéma, au restaurant ou aux événements culturels dont il recevait les invitations par dizaines. Vernissages, avant-premières de cinéma ou de théâtre, inaugurations officielles, dîners, il me faisait partager sa vie mondaine et tout le monde me regardait, bien sûr, comme le nouveau petit copain. Je n'en avais strictement rien à foutre, mon esprit était bien au-delà et même bien au-dessus des commérages pathétiques de cette basse-cour caquetante, dont l'existence était entièrement dévolue à voir et surtout à être vue. Je croisais à cette époque, actrices et chanteuses, top-modèles, comédiens, pop stars et cinéastes parmi les plus célèbres de la planète et clairement, ils ne me faisaient pas plus d'effet que le Youki de ma concierge. De toutes façons, célèbre ou pas, tout le monde était soumis à notre jeu favori, qui consistait à réécrire le scénario de la vie de toutes celles et ceux que nous croisions. Au restaurant :

« Tu vois le type là-bas, au fond de la salle avec sa cravate moutarde et son imper marron ?

- Marron caca. Oui, je sais, il vient de tuer sa femme !*
- Oui, et il bouffe des tagliatelles pendant que le corps se dissout dans l'acide au fond de la baignoire !*
- En rentrant, il va tirer la bonde mais tout ne passera pas dans la tuyauterie, il va être obligé d'aller chercher des gros bidons pour les remplir et aller vider tout ça discrètement dans un coin tranquille » etc...*

Tout était passé au filtre de notre imagination bouillonnante et nous ne manquions ni l'un ni l'autre de ressources pour caricaturer jusqu'à l'outrage toutes et tous que nous considérions comme les personnages d'une gigantesque fiction, une farce dans laquelle nous avions été précipités malgré nous. Manfred se levait parfois brusquement, attrapait une perruque, une pipe ou des lunettes et se lançait dans un mime extraordinaire pour caricaturer l'une de nos connaissances. On riait au larmes !

Il était sur sa route, je n'avais pas encore trouvé la mienne. Il me disait souvent « ne t'inquiète pas, ça va venir », mais je ne voyais rien se pointer à l'horizon en dehors des petits reportages en vidéo que je réalisais pendant les voyages photo et ce documentaire sur lui que j'avais co-écrit pour la naissante Canal+.

Jusqu'à cette nuit au Palace et ce fameux *after* dont je m'étais échappé...

Dring

Je rebranchais la prise du téléphone.

« Allo ? Mais où étais tu passé ??!! Tout le monde s'inquiète, on était à deux doigts de prévenir la gendarmerie et...

- *Oui, je sais, c'est moche de disparaître comme ça mais c'était très important, vital même ! Je suis chez moi depuis une semaine et j'ai quelque chose d'incroyable à te montrer*
- *Bisch, tu as toujours des trucs incroyables, ta vie est incroyable et tu es incroyablement chiant !*
- *Cette fois c'est différent. J'ai FAIT quelque chose d'incroyable, de totalement déroutant, tu dois voir ça. Maintenant.*

Je connaissais mon oiseau par cœur, la curiosité l'emportait toujours sur le reste, il serait là dans 2 heures. Je triais rapidement les 25 ou 30 grands dessins pour en extraire les 15 meilleurs et les agrafais soigneusement dans un ordre précis et calculé. Le plus fort, qui devait être vu en premier, à l'endroit où tout visiteur posait son regard immédiatement en arrivant. Mais c'était lequel « le plus fort » ? Je venais d'apprendre, sans vraiment m'en rendre compte, un truc essentiel : Un artiste est le plus mauvais juge de son travail. Seul le regard extérieur compte.

Instinctivement j'avais compris que cette visite allait être déterminante pour la suite de mon existence et je commençais à flipper. Et s'il n'aimait pas ? Pire, s'il éclatait de rire ? (ce dont il était tout à fait capable !) Je chassais rapidement ces vilaines pensées et me replongeais dans l'installation et l'éclairage de mon exposition. Comme disait mon père « *on n'a jamais deux fois l'occasion de faire une*

première bonne impression ». Son avis m'importait par-dessus tout et à plusieurs titres : Il ne mentirait pas et son œil était d'une justesse sans faille.

Dring !

Manfred passa en revue, un à un tous les dessins sans dire un mot. J'avais mis en fond sonore, très discret, le *Stabat Mater* de Pergolèse. Son trouble était perceptible, il n'avait toujours pas enlevé son blouson de moto. Au bout d'un long moment, il se tourna vers moi, plongea son regard humide et tendre au fond du mien et dit doucement « *Voilà, c'est ça ton chemin, tu es peintre. Fonce maintenant, ne t'arrête plus jamais !* »

Après cette soirée, nos routes se séparèrent rapidement. Je lui demandais de me confier quelques photos de son enfance, ce qu'il fit volontiers. En une semaine j'en tirais deux ou trois grands dessins qu'il acheta immédiatement ne me laissant pas la moindre chance de les lui offrir, il fût donc mon premier client, mon premier critique, mon premier mécène. Nous nous vîmes encore un peu, de façon épisodique mais nous avions tacitement compris que notre histoire s'arrêtait là. Là où commençait la mienne.

Artiste peintre

J'étais donc peintre. Pas à la manière de grand-père Janmot certes, mais peintre tout de même. Janmot était à l'origine d'un grand malentendu, l'une des raisons qui m'avait éloigné de mon destin durant de si nombreuses années. Enfant, impressionné, ou plutôt «écrasé», par le travail si délicat, si précis et parfait de mon aïeul, je n'avais jamais entrevu d'autre possibilité d'exprimer quoique ce soit sans maîtriser une technicité d'un niveau à minima équivalent à celui de l'auteur de *Fleur des Champs*. Mais nous n'étions plus au XIXème siècle ! Picasso, Dada, Dubuffet, Pollock étaient passés par là et avaient explosé tous les codes. L'autre raison de ma cavale, et pas des moindres, s'expliquait par une trouille viscérale de la pauvreté. Un peintre c'est pauvre. Van Gogh, Gauguin, Modigliani avaient durablement ancré dans les esprits l'image d'Épinal du peintre maudit, de l'artiste clochard et, comme tous les garçons de mon âge, je rêvais d'une moto rutilante et d'une jolie fille assise derrière moi qui me serrait la taille...

Ma nouvelle condition allait rapidement se heurter à la dure réalité économique de mon train de vie à cette époque. Locataire d'un vaste appartement dans un bel immeuble en pierre en lisière du 7ème arrondissement, je possédais pas moins de trois splendides Harley Davidson et mes placards regorgeaient de vêtements de luxe. Depuis quelques années je m'étais spécialisé dans la réalisation de films de commande, des *making of* en vidéo pour le compte d'agences de publicité qui offraient mes films à leurs clients. Équipé de ma caméra, j'enregistrais en détails des tournages de spots publicitaires et je montais mes rushes en un mini

documentaire, avec voix of et illustration sonore, dont le client final se servait en communication interne pour ses forces de vente. Au passage, ça permettait aussi à l'agence conseil de montrer discrètement à son client qu'elle n'avait pas mégotté sur les moyens de production ; tout le monde était content, les commandes et l'argent pleuvaient. Dès la première semaine de ma nouvelle vie en tant qu'artiste proclamé, les ennuis ont commencé. Pendant ma retraite monacale toute occupée à peindre les monstres de mon enfance, j'avais totalement zappé le tournage d'un film de desserts pour enfants pour lequel j'avais, comme d'habitude, encaissé une avance. La directrice financière de l'agence me harcelait au téléphone, exigeant le remboursement immédiat de l'acompte et le paiement d'une somme astronomique pour le préjudice que l'agence subissait en étant dans l'incapacité de livrer à leur client le film promis.

C'est à cet instant qu'entre en scène mon deuxième ange gardien.

Michel

Je connaissais Michel depuis trois ans. Directeur de création successivement dans toutes les plus grandes agences parisiennes de publicité, ce solide gaillard brun aux yeux verts, lui non plus, ne passait pas inaperçu. En fait, ce sont nos motos qui firent connaissance les premières, comme deux toutous à l'heure de la petite crotte, précédant les commentaires embarrassés des maîtres au bout des laisses. Je chevauchais un 1200 Sportster Harley et lui, un radical Yamaha Genesis 1000 FZR, un truc qui t'envoyait direct à 300 comme une balle de 357 Magnum. Deux choix diamétralement opposés qui nous faisaient nous regarder du coin de l'œil quand on se croisait dans la cour de la boîte de production pour laquelle nous travaillions tous deux en indépendants et où nous posions nos bécanes. Nous travaillions alors pour la même personne, le même producteur, que je ne remercierai jamais assez de m'avoir présenté celui, qui au fil des années, deviendra mon meilleur ami. Le démarrage fut difficile, il y eut un temps d'observation de plusieurs semaines avant que nous n'engagions de vraies conversations qui nous emmenaient un peu plus loin que des affaires de plaquettes de freins ou de pneus. Plus nous échangeions, plus il s'avérait évident que beaucoup de choses nous rapprochaient au-delà des apparences. Mêmes goûts musicaux, même sensibilité politique, même passion pour la photo, nous nous sommes finalement retrouvés une bière à la main en concert au New Morning ou à la Chapelle des Lombards.

Michel était le premier, et peut-être le seul réalisateur de films publicitaires que j'ai connu, à être bien conscient de ne

pas tourner Lawrence d'Arabie en filmant une boîte de camembert. *Take the money and run* était sa devise ! Parfaitement lucide, il savait que la pub n'était qu'un trompe-l'oeil, que sa vie créatrice était ailleurs et que les prix prestigieux qu'il avait gagné avec ses films, ne pesaient rien face à ce qui allait venir. Il se tenait en retrait, il attendait son heure. Par bribes il me livrait son histoire et petit à petit je découvrais un destin peu banal. Fils de déportés juifs, né deux ans après la fin de la guerre, il avançait avec un sac à dos bien chargé dès le départ. Son père était mort depuis un moment, il lui restait sa maman chez laquelle il m'emmenait par la suite déjeuner le dimanche. Révolutionnaire à 20 ans, tendance marxiste-léniniste, il s'engage en 68 auprès du Black Panther Party dont il devient le porte-parole en France et rencontre plusieurs de ses dignitaires. Il sera même « driver » officiel du BPP à Alger, ville refuge des mouvements anticoloniaux et des révolutionnaires du monde entier. Chauffeur de types étroitement surveillés par le FBI et dont Hoover, le boss, rêvait de coller une balle dans la tête, demandait d'autres talents que ceux requis pour glorifier un pot de yaourt. Son plus haut fait d'arme fût de faire passer clandestinement la frontière entre le Canada et les USA à Jean Genet, recroquevillé dans le coffre d'une bagnole. Genet, *persona non grata* aux États Unis pour homosexualité revendiquée, tenait à témoigner son soutien à Angela Davis qui allait être jugée à New York pour complicité de meurtre. L'auteur des Nègres était lui aussi très engagé auprès du BPP. À New York, Michel se liera d'amitié avec le photographe et cinéaste William Klein qui lui fit faire ses premiers pas dans la pub. C'est un peu vite résumé mais suffisant pour comprendre que Michel considérait la réclame comme un gagne-pain facile et surtout rien d'autre. Bien évidemment personne, dans les salles de réunion feutrées des grandes agences parisiennes, ne connaissait son passé légendaire et lui n'en tirait de toutes

façons, pas la moindre gloriole. Le passé restait là où il devait être, là où était sa vraie place : derrière.

Il y eut aussi de sacrés runs en bécane à travers le pays. En Alsace, dans le Morvan, en Savoie... L'homme au guidon de sa bécane, le regard embrassant tout à la fois le compteur, le paysage, la route et éventuellement le pote qui le précède, oublie tout ! Passé, avenir, femme, enfant, travail, argent, plus rien d'autre n'existe que le ronflement du moteur, le souffle sur le visage, ici et maintenant et nulle part ailleurs ! La route sans fin, les lacets de montagne enfilés sagement, genou au sol, le soleil, le vent, la pluie, le petit tour de poignée qui te pousse et te propulse toujours plus loin, il n'y a rien de comparable, rien au monde n'est capable à ce point de t'embarquer dans l'effacement de la pesanteur de ce monde dont tu n'as pas demandé à être, tu deviens, tu es ta machine, tu roules, tu avales les mètres, les kilomètres dans un voluptueux fracas, sans autre but que d'être là, en pleine conscience de ta liberté. Le jour baisse, la fatigue monte, c'est l'heure magique du bivouac dans un endroit totalement improbable et neuf à nos yeux ; on se délecte d'une belle omelette aux champignons arrosée de vin de la région dans une auberge dont nous sommes les seuls clients, la saison est terminée, ils fermeront demain pour six mois. Dehors, dans de petits claquements secs, nos montures refroidissent doucement dans la fraîcheur de l'automne, au coin du feu, nous nous repassons le film de la journée avant d'évoquer l'état du monde.

Ces virées à moto ont scellé notre amitié dans des moments de grâce féériques, gravant pour l'éternité ces échappées enchanteresses hors du temps et de la termitière.

Janmot

Michel me sauvait donc des griffes de sa directrice financière, dans cette boîte, le boss c'était lui. Il fit inscrire l'acompte que j'avais perçu en pertes et profits, je n'eus rien à rembourser. Il m'apporta son soutien sans ambages et aux mots il ajouta les actes en devenant mon deuxième acheteur. Il me dit sa « jalousie » et son admiration pour avoir osé défier la vie en sautant le pas, en jetant par-dessus bord boussole et compas pour une navigation à vue vers une destination inconnue.

J'avais pris l'habitude d'aller, une fois par semaine, faire le tour des galeries du quartier Saint Germain, du Marais ou de la rue Louise Weiss, histoire de humer l'air du temps de la création contemporaine. Aucune galerie n'exposait de peinture figurative pour les rares d'entre elles qui en montraient encore, considérée comme une démarche passéiste sans aucun intérêt. La tendance était à l'art conceptuel, aux installations hétéroclites et impénétrables, posées ou accrochées dans des espaces cliniques et sacralisés où l'on n'osait à peine respirer, de crainte de troubler cette harmonie si méticuleusement organisée. Je prenais toute la mesure de l'abîme qui me séparait du monde de l'art et me demandais qui pourrait avoir l'envie et le courage de se mouiller pour exposer mes enfants ombrageux aux regards si dérangeants et la réponse devenait de plus en plus évidente au fur et à mesure de mes pérégrinations : Personne.

Plusieurs mois s'étaient écoulés et l'appartement était désormais entièrement dédié à la peinture. Je m'essayais à d'autres techniques, d'autres cuisines, acrylique, huile, pastels, aquarelle, collages, fusain avec plus ou moins de bonheur. Le sol et les murs étaient envahis de papiers et de

cartons, de croquis, d'essais de couleurs, de tentatives ratées ou prometteuses, je vivais dans une sorte de joyeux fouillis mais je gardais le cap, les portraits d'enfants du passé s'accumulaient. Je ne voyais pas grand monde. Solitaire, je travaillais en musique, mes seuls compagnons étaient Vivaldi, Pergolèse, Purcell, Haendel ou Delalande dont je découvrais, dans des transes extatiques les œuvres sublimes qui m'emportaient dans des contrées de mon âme jusque-là inconnues et que j'explorais, une chandelle tremblante à la main.

Assez rapidement, l'argent vint à manquer. Les loyers impayés s'additionnaient dangereusement, le frigo était vide et je n'avais pas un sou en poche. Je vendais deux motos et tout ce qui avait un peu de valeur. J'avais dans un carton, une belle collection de dessins de Janmot récoltés çà et là dans cette famille qui n'accordait qu'un intérêt lointain et mineur à notre immense aïeul. Des mines de plomb sur arche, des études de mains ou de pieds que l'on pouvait parfois rattacher à certaines de ses œuvres les plus connues. Je me rendais chez les marchands d'estampes et de dessins anciens de Paris, rue de Seine, dans le quartier des Beaux-Arts et je découvrais qu'il existait un petit cénacle d'admirateurs et de collectionneurs de cet artiste si particulier, mort en 1892 dans le silence et l'oubli.

Janmot avait eu une courte expérience parisienne. Son travail reçut en particulier l'admiration de Delacroix, de Théophile Gauthier et de Charles Baudelaire aussi troublé dit-on, que je le fus par *Fleur des Champs*. L'artiste vivait essentiellement de commandes de portraits mais surtout de grandes fresques dont il s'était fait une spécialité à Lyon notamment où il avait orné de nombreux édifices religieux et les plafonds de l'Hôtel de Ville. À Paris, en 1861, il travaillait sur une commande pour les plafonds de l'église Saint Augustin

récemment construite par Victor Baltard, l'architecte en chef de la ville à l'époque des grands travaux du Préfet Haussmann. Trois ans plus tard le projet fut abandonné, laissant Louis Janmot avec ses cartons et couvert de dettes.

Depuis que j'avais enfin accepté de suivre mon destin, l'ombre de mon ancêtre m'accompagnait à chacun de mes pas. Il hantait mes jours et mes nuits de sa présence que j'aimais à imaginer bienveillante. Je recherchais sur lui toute la documentation qu'il m'était possible de dénicher et tentais d'assembler des fragments d'informations pour constituer une sorte de continuum de son passage ici-bas. Comment il était né, comment il a vécu, comment il était mort. Il subsistait toujours de grands trous dans son histoire et plus j'avais, plus le mystère sur la vie de mon fantôme s'épaississait. Je décidais qu'il veillait sur moi du haut de ces nuages qu'il avait si souvent peints et dessinés, qu'il souhaitait ardemment que je réussisse là où il avait échoué. Au compte-goutte, je vendais alors ses dessins à des collectionneurs et des marchands et le remerciais en travaillant plus dur encore pour améliorer mon trait et mes compositions.

Gorilla, gorilla n'a pas bougé et continue chaque matin à me crucifier de son regard pesant et réprobateur. Je viens de franchir une étape décisive et déterminante pour le temps qui m'est imparti et dont je ne sais strictement rien. Demain ? Dans 10 ans ? 20 ? Confusément, je tente de faire un bilan de ces trente années de barbouille, me repassant mentalement le film de mes succès, de mes échecs, de mes attentes, de mes frustrations. Tout me semble ridiculement vain maintenant que je sais... Il m'apparaît chaque jour plus urgent de trouver et d'acheter un ou deux hectares de bonne terre et d'apprendre à planter, à semer, à bouturer et à greffer. Peut-être un bateau aussi, ça pourrait être utile.

Depuis le mois de mai, je suis officiellement un retraité. Ce n'est pas la raison pour laquelle j'ai posé les pinceaux, je pourrais continuer à peindre jusqu'à la fin en bravant les désagréments physiques offerts par la vieillesse. Matisse, handicapé, alité, découpait des papiers dans son lit et Renoir, les doigts bouffés par l'arthrose, se faisait attacher chaque jour ses pinceaux aux mains avec des bandelettes. Tant que subsiste une étincelle, une nécessité impérieuse de dire, de crier, on trouve des astuces pour contourner les affres de l'âge. Je suis fatigué. Le feu s'est brutalement éteint et même s'il reste quelques braises éparses, je n'ai ni la force ni l'envie de souffler dessus. J'ai bien conscience qu'au fil des semaines et des mois mon entourage s'éclaircit. Il y a ceux qui disparaissent, emportés par les cancers, et ceux qui m'évitent autant que je les fuis. Ma famille s'inquiète. Pourquoi cette obsession pour la vérité ? Cette manie de la justice et de l'honneur ? Jusque-là, j'arrivais tant bien que mal à m'insérer

dans la communauté humaine et glisser sur les lieux communs de la pensée de surface. Je jouais le jeu en évitant soigneusement les questions essentielles, celles qui confrontent des réalités désagréables avec la petite musique douce de la distraction universellement acceptée par tous. Je ne tiens pas la distance dans les dîners, les soirées où les réunions sociales, j'arrive trop vite à saturation. Pas à bout d'arguments, plutôt à court d'envie.

Le ronronnement des conversations convenues entrecoupées de quelques bonnes blagues m'emmerde assez rapidement. Je suis réputé comme Prince de la disparition, le Houdini des dîners. Discrètement je m'échappe, je m'éclipse, à peine le dessert servi, je trouve un canapé isolé, voire même un lit d'enfant absent pour m'allonger dans l'obscurité. Au loin j'entends les rires, les bruits de vaisselle et secrètement je prépare mon évasion, je guette le moment idéal. L'air froid, le plafond étoilé, le gravier crissant sous mes semelles, ma voiture ou le taxi, enfin chez moi. Ding ding, les sms pleuvent « *Ça va ?* » « *Où es-tu ?* » « *Comme d'hab, tu t'es encore barré, sympa !* ». M'éteindre vite.

Si j'adore partager, je ne suis jamais si bien que seul avec moi. Contrairement à ce que pourraient croire ceux qui ne me connaissent pas, je n'ai aucune inclination particulière pour la lumière des projecteurs. S'il peut être utile parfois de jouer le premier rôle, à d'autres moments je serai plus efficace en figurant, l'un et l'autre me conviennent pareillement. À l'avant-poste, l'inconvénient majeur est de prendre le crachin et l'écume en pleine face, il faut plisser les yeux pour discerner le chenal et éviter les écueils. Parfois aussi, dans la bourrasque, on se retourne pour chercher du soutien et, incrédule, on découvre le pont complètement désert ! Souvent seul contre tous, je déteste aboyer avec la meute. Je me souviens très bien de ma première expérience de leader

de groupe, au pensionnat chez les maristes en Bourgogne, je devais avoir 13 ou 14 ans. Je ne sais plus exactement quelle connerie avait été faite mais elle devait se situer assez haut sur l'échelle de la déconne pour que le père Préfet en personne débarque dans la classe.

« Je vais vous laisser dix minutes. Quand je reviendrai, le coupable devra se tenir debout et affronter son châtimement. Sans coupable, c'est toute la classe qui sera collée ce week-end, personne ne rentrera à la maison. Messieurs, dix minutes ! »

La classe entière s'est rangée à mon idée : quand le Préfet reviendra, nous nous lèverons tous comme un seul homme ! Il entre, je suis seul debout. Et je n'étais même pas le coupable. Sur l'instant, j'écumais de rage, avec le recul je réalisais la puissance de la leçon apprise ce jour-là. Que de samedis et de dimanches, d'heures égrenées à errer dans cette caserne, à traîner les pieds d'un bâtiment vétuste à une salle d'étude vide et mal odorante, éclairée par des néons crasseux et grésillant. En hiver la nuit s'abattait littéralement sur le collège morne et froid et les petits prisonniers attendaient, tristes et résignés, l'heure du souper, surveillés où qu'ils fussent par un crucifix, seule tache sombre sur un grand mur jaune pâle. Dieu te voit nuit et jour, tu ne peux rien lui cacher. Puissantes caméras de surveillance pour marmots crédules... Le long des couloirs blafards, on croisait les premiers pensionnaires de retour portant sacs et lourdes valises sanglées, bourrées de linge propre, de biscuits, de chocolat et de sucreries pour adoucir l'amertume de la reprise. À voir leurs têtes, je comprenais ce qu'ils ressentaient pour l'avoir cent fois éprouvé et au fond j'étais presque heureux de mon sort.

La mise à l'écart et les punitions ont largement contribué à ce que je suis aujourd'hui ; à peine savais-je marcher et parler

qu'il a fallu mater la rébellion. Jamais je n'ai su me satisfaire du « *c'est comme ça on n'y peut rien* » répété à l'envie par mes parents et maîtres, où « *Mon fils, c'est la volonté de Dieu !* » chez les curés ; il y avait toujours une limite, un mur invisible et infranchissable érigé en règle d'or et tacitement accepté par tous. Je vivais ça comme une insulte à mon esprit inventif, un frein à mon désir immense de montrer ma capacité à offrir des solutions inédites. Je n'ai rien lâché, je savais que le temps allait me donner raison.

Enfance

J'étais immergé depuis deux ans dans ma quête d'absolu. J'avais dessiné et peint des centaines de regards insistants de gosses surgis de nulle part et je n'étais pas plus avancé. Je cherchais désespérément à comprendre, à saisir le moment où tout avait basculé, l'instant où la porte s'était irrémédiablement refermée sur ce monde dont on ne réalise la plénitude qu'après l'avoir perdu. « Nul ne guérit de son enfance » chantait Jean Ferrat... Nous passons d'un univers magique où tout est possible à un milieu hostile dans lequel tout n'est que lutte, compétition, méfiance, domination, souffrance, désillusion, et quand nous le réalisons, il est trop tard.

La notion de temps n'existe pas jusqu'à l'âge de trois ans, avant, après, demain, hier, dans une semaine, sont des notions parfaitement abstraites. Un enfant de deux ans est dans l'éternité, dans un monde qui n'a ni début ni fin, il vit sans projets ni but.

À la maîtrise, l'enfant substitue le miracle.

Dans cet espace hors du temps, tout fonctionne pourtant à merveille, la technique n'est d'aucune utilité. On peut rester plus d'une heure à contempler toutes les faces d'un petit caillou que l'on tourne et retourne au bout de ses doigts, et s'émerveiller d'une feuille qui se détache de la branche et tombe en tourbillonnant. Il n'y a aucune hiérarchie dans l'importance les événements qui rythment les heures et les jours de notre existence, l'insignifiant est prodigieux, l'essentiel sans intérêt. Nous n'avons guère de souvenirs de cette période miraculeuse au cours de laquelle nous

n'attendions rien, ne voulions rien, nous étions juste occupés à être là. Souvent, je me livre au jeu du plus ancien souvenir et c'est toujours le même qui revient. Je suis allongé sur le dos et je vois des milliers de feuilles vertes, jaunes et brunes qui défilent sur un fond de ciel pâle en un lent traveling en contre-plongée. J'entends des voix, un chien qui jappe, la sonnette d'une bicyclette, et tout à coup un visage obscurcit mon champ de vision. Après, je distingue des petits êtres joufflus avec des cheveux bouclés accoudés sur des nuages et le film s'arrête.

J'ai demandé à ma mère l'adresse précise de l'endroit où nous vivions lorsque je suis né. C'était un immeuble art-nouveau du quartier de la Neustadt situé allée de La Robertsau à Strasbourg. L'avenue en question est large, constituée de deux voies de circulation séparées par un terre-plein central bordé de part et d'autre par des alignements de marronniers. Si aujourd'hui le terre-plein sert de parking, au début des années 50 les voitures particulières étaient encore peu nombreuses et cette allée centrale réservée aux promeneurs, aux familles qui l'arpentaient lentement le dimanche, d'un bout à l'autre du long boulevard. J'ai pu voir sur des cartes postales et des photos d'archives de l'époque, des enfants sur des tricycles ou des trottinettes, des mères poussant des landaus, des hommes tenant des chiens en laisse, au loin, sur la chaussée on reconnaît la silhouette d'une traction avant. Des mères poussant des landaus... C'était donc ça ! J'étais allongé dans le landau poussé par ma mère et je voyais défiler les frondaisons des marronniers à l'automne ! Je suis allé voir l'immeuble dont ma mère m'avait donné l'adresse. La lourde porte de chêne ajourée de vitres arrondies, biseautées et serties dans des châssis sculptés d'arabesques végétales, s'ouvre sur une petite entrée dont les murs sont recouverts de carrés de céramique vernissée

vert bouteille et surmontés d'une frise à motif floral. Au sol des carreaux de ciment aux décors de style nouille et l'amorce d'un escalier en marbre jaune. En levant la tête je fus pris de stupeur. Le plafond était délicatement peint à la manière d'une alcôve de chapelle du quattrocento avec au centre, un ciel bleu où s'égaillaient des nuages, bordés tout autour par des roses, des lys et des boutons d'or aux tiges et aux feuilles entremêlées. À chaque angle, un chérubin bouclé soufflait doucement sur des nimbus...

Après un rapide calcul, ce souvenir remontait à une époque à laquelle je ne marchais pas encore, je voyais donc ces angelots chaque jour depuis les bras de ma mère.

La mémoire épisodique s'installe et se développe avec notre cerveau qui commence, dès notre naissance, à graver les événements marquants de notre existence sur un disque vierge. La mémoire procédurale est beaucoup plus archaïque, elle démarre dès notre conception, et grave des sensations de la période prénatale. Nous pouvons soudain réagir à une musique entendue dans le ventre de notre mère pour peu que celle-ci ait été souvent jouée durant la grossesse.

Cette exploration du monde d'avant me plongeait parfois dans un désordre proche de la mélancolie, me laissant inerte et découragé, les pensées obscurcies par un terrible sentiment d'inutilité. Mis à part mes proches, ceux qui m'aimaient, qui pouvait bien s'intéresser à ce travail ridicule et insignifiant ?

Eh bien, il y eût quelqu'un...

Toulouse

À cheval sur la fin des années 70 et le début des 80's, j'ai vécu cinq ans à Toulouse. J'y ai fréquenté tardivement l'école des Beaux-Arts, managé des groupes de rock, et bien connu les Lambert, Isabelle et Jean-Marie. Un couple d'artistes polymorphes qui transformaient tout ce qu'ils attrapaient en quelque chose de nouveau et d'inattendu. Ils avaient une perception du monde unique et ne cessaient de me surprendre.

On ne devient pas artiste, on naît artiste.

Chaque individu dans une foule peut regarder la même chose au même instant T, aucun d'entre eux n'aura exactement la même vision, chaque « cadrage » sera différent, sera exclusif. La célèbre photo du Che par le photographe cubain Alberto Korda, fut prise au milieu de la foule lors d'un meeting à la Havane en 1960. Le Che n'est apparu que quelques instants à la tribune officielle et Korda a déclenché son Leica après un fulgurant cadrage « à l'arrache ». Cette image, devenue par la suite une icône dans notre inconscient collectif, n'aurait pu être réalisée par aucun de ses voisins. Ni celui de droite, ni celui de gauche, de derrière ou de devant, lui seul avait le bon cadrage.

Nous sommes tous équipés d'une vision personnelle, unique, pour autant ça ne fait pas de nous tous des artistes. Il faut d'abord le savoir, en prendre conscience et ensuite avoir l'intuition de pouvoir en faire quelque chose de spécial.

J'ai connu Jean-Marie Lambert photographe, guitariste, peintre, sculpteur, il ne se passait pas une journée sans qu'il n'invente quelque chose, sans qu'il n'ait un nouveau projet.

Isabelle, sa femme, créait du mobilier, peignait, écrivait et transformait des centaines d'objets en autant de bibelots insolites, métamorphosant leur appartement en un dantesque cabinet de curiosités. Une roue de poussette devenait un masque primitif, Superman remplaçait Jésus sur un crucifix, un paravent recouvert de cartes à jouer pornos, une perruque abat-jour, des centaines de petits GI's en plastique collés sur tous les continents d'une mappemonde, des charentaises cloutées façon punk, un gros godemiché en poignée d'aspirateur-balai, tout était transformé et détourné à l'infini. Le marché aux puces du samedi mais aussi les casses auto ou les chantiers fournissaient en grand nombre les merveilles que les Lambert accumulaient sans fin dans leur univers orgiaque de formes, de couleurs et de matières.

Voir ne s'apprend pas.

Je m'occupais du groupe de rock de Jean-Marie. J'assistais aux répétitions, emmenais les musiciens en studio enregistrer leurs chansons et leur trouvais de petits contrats pour jouer dans les salles et les clubs de la région. J'apportais aussi les bandes démo aux directeurs artistiques des maisons de disque de l'époque qui trouvaient ça « intéressant ». Je lui achetais aussi des œuvres. Des photos ou des peintures. Le petit monde qui gravitait autour de ce couple singulier était aussi hétéroclite que leur appartement. On comptait parmi leurs fans, d'autres artistes bien sûr, musiciens et plasticiens, des médecins, des architectes, des galeristes, des associatifs et militants écolos, et pas mal de brocanteurs.

La famille Lieberman faisait partie des satellites de la planète Lambert. Le beau Jacques, architecte, la cinquantaine flamboyante, pétillant d'humour et d'intelligence nous subjuguait par son élégance de danseur de tango, activité qu'il pratiquait d'ailleurs avec brio. Anne-Marie, son épouse, n'était pas en reste. Antiquaire et collectionneuse d'art, on la

reconnaissait de loin à son carré Hermès invariablement noué sur la tête façon Carmen Miranda, les fruits en moins. Ce couple brillant et cultivé vivait avec leurs deux filles entre l'appartement sur les quais de la Garonne et leur splendide maison de famille en Ariège. Les Liberman organisaient fréquemment diners et fêtes qui réunissaient tout ce que la région comptait d'esprits éclairés, leurs tablées étaient toujours joyeuses et fécondes. Anne-Marie avait une galerie en plein cœur de la vieille ville dans laquelle elle vendait ses objets anciens et qu'elle débarrassait entièrement pour y exposer ses coups de cœur.

En mai 1991, ma première exposition s'intitulait « *Les enfants sages* ».

Le doute

Il y eût donc quelqu'un pour apprécier ce travail étrange, inclassable et radicalement à contre-courant de la tendance contemporaine. J'accueillais la proposition généreuse d'Anne-Marie avec enthousiasme et surtout avec une immense gratitude. Après deux années d'une vie monacale, mes petits fantômes aux regards inquisiteurs allaient prendre l'air, quitter le nid protecteur pour être offerts à la vue des chalands. L'heure de vérité avait sonné et je n'en menais pas large.

Montrer pour la première fois, un travail long et sincère n'est pas la situation la plus enviable, le risque de la critique ou pire de l'indifférence, est considérable. Je sais bien qu'on ne peut pas plaire à tout le monde. Vouloir plaire à tout le monde c'est le premier pas vers la médiocrité. Je n'avais jamais pensé, tout au long de ces deux années de travail acharné et solitaire, à la façon dont pourrait réagir un public. Peut-être aussi parce que j'étais secrètement convaincu que mes œuvres ne franchiraient jamais la porte de l'atelier.

Je me préparais donc à cet instant fatidique de la première exposition et plus la date approchait plus j'étais mal. En proie à l'insomnie, je faisais des rêves étranges dont je sortais haletant, trempé de sueur et terrifié. Je me souviens d'un cauchemar particulièrement explicite. J'assistais à un cocktail très mondain avec Manfred et toute l'assistance me matait bizarrement. J'allais vers l'un ou l'autre des convives et tous s'éloignaient à mon approche, me tournant le dos après un regard clairement réprobateur. Mais que se passait-il ? Qu'avais-je fait ? En passant devant un grand miroir j'ai compris la gêne : Horreur ! j'étais entièrement nu !

Le plus dur restait à venir. Dévasté par le doute, je sélectionnais fiévreusement ce qui me semblait être les meilleures toiles et dessins que j'allais envoyer à Toulouse dans un mois.

Portraits

Il me fallait impérativement sortir de cette panique qui tournait à l'obsession. Pour m'occuper l'esprit, j'occupais mes mains et je me concentrais sur les petites commandes que j'avais reçues de quelques familles proches. Des portraits de leurs enfants bien sûr. Je travaillais d'après des photos que je prenais moi-même des gamins, j'étais tout à fait incapable de réaliser un portrait sans rencontrer physiquement mon sujet, il fallait que je l'observe, que je l'entende, que je le sente. Ces commandes, dans leur immense majorité, m'ont apporté bien plus de déconvenues et de découragement que de joie et à y bien repenser, elles ne me procurèrent aucun plaisir. Le moment de dévoiler le tableau aux commanditaires était toujours un paroxysme d'angoisse, une épreuve qui me rongeait jusqu'à déclencher des désordres organiques, crises d'asthme ou éruptions cutanées que je soignais habituellement au whisky. À de très rares exceptions près, les parents ne pouvaient qu'être déçus et déstabilisés par le résultat « *Quoi ? Ce petit monstre au regard torve, serait ma fille ? Vous...vous plaisantez ??!!* ». Ils ne pouvaient voir ce que je voyais de leur enfant. Leur vision, filtrée par l'amour inconditionnel pour ce qu'ils avaient de plus cher en ce bas monde, annihilait toute possibilité de pensée objective et intelligente, j'avais carrément commis quelque chose de l'ordre du blasphème ! À chaque fois, je cherchais à comprendre ce qui les avait motivés à me passer commande. Compreneaient-ils vraiment que je ne peignais pas des enfants ? Je ne peignais pas des enfants, je peignais l'Enfance. Ils avaient pourtant bien regardé toutes les toiles dans l'atelier mais c'était les enfants des autres, ils étaient donc forcément plus moches que les leurs ! Il fallait manger

et payer le loyer, aussi j'acceptais trop souvent des commandes que j'aurais dû refuser dès le premier rendez-vous. Avoir le cran de leur dire qu'ils faisaient fausse route, que je n'étais pas la bonne personne pour magnifier leur descendance sacrée, qu'il existait pour ça d'excellents professionnels chinois ou polonais, capables de reproduire à la perfection la photo idéale prise lors des dernières vacances sur la plage au soleil couchant. Bien souvent, à l'instant même où je disais oui, je savais déjà qu'ils allaient être déçus. Je payais donc pour ma lâcheté.

Je me donnais pourtant un mal de chien pour tenter de satisfaire le client. Le point de départ d'une commande était l'incontournable séance photo. Les prises de vues tournaient parfois au cauchemar. Elles se déroulaient souvent le samedi ou le dimanche et les gosses ne montraient généralement aucun enthousiasme pour cet exercice imposé par les parents. Ce jeu n'était pas amusant, ils n'avaient qu'une hâte, en finir pour retourner à leur écran. Ils montraient des signes d'impatience et de nervosité que je percevais nettement sur leur visage, les traits se tendaient, mâchoires crispées, narines dilatées, les yeux en perpétuel mouvement. Même s'ils avaient été prévenus, coiffés et habillés pour la circonstance je débarquais et m'imposais dans leur vie avec mes gros sabots. « *Lucille ! C'est le monsieur qui vient te photographier, tu sais pour te peindre, pour faire ton portrait...* » Les premières séances furent catastrophiques, je comprenais rapidement qu'il fallait un prélude avant de commencer ; je ne sortais donc pas mon Nikon avant d'avoir apprivoisé mon sujet, d'avoir établi avec lui une relation solide et durable. Et ça pouvait prendre du temps. Je commençais par m'asseoir par terre, à sa hauteur, pour signifier un rapport d'égalité. J'engageais la conversation en le questionnant sur sa série préférée, l'encourageant à me

parler des personnages, puis de ses amis, de l'école, de la cantine, de son chien et peu à peu j'entrais à pas feutrés dans son univers. J'attendais patiemment qu'à son tour il me pose des questions avant de parler de moi, de mon travail, de la raison de ma présence. Le moment venu je lui expliquais doucement ce que j'attendais de lui en lui détaillant tout de l'affaire et surtout je laissais la porte grande ouverte : s'il n'avait pas envie de jouer au modèle, ce n'était pas grave, on laissait tomber. Sans complicité, rien n'était possible. Photographe par nécessité, je finis au bout de quelques années par devenir un honnête portraitiste. J'arrivais à faire oublier la caméra et parfois même ma propre présence. Je les voyais se relâcher, leur regard se perdre dans une pensée fugitive l'espace d'une seconde, et c'est précisément de cette seconde-là dont j'avais besoin. Cette minuscule fraction de temps suspendue aux ailes d'un ange qui avait eu la bonne idée de passer par là.

Il m'arrivait aussi, de tomber sur de vraies teignes. Des mioches pourris gâtés qui prenaient un malin plaisir à me tourmenter, feignant la complicité pour mieux se rebiffer devant l'objectif. Grimaces, danse de Saint Guy, bouche baveuse et rires forcés, je comprenais vite qu'il n'y avait rien à espérer. Je me cassais.

Nous étions quelques années avant l'ère numérique, il était donc impossible de contrôler les images sur un écran, il fallait à cette époque porter son rouleau de négatifs à développer dans un laboratoire. Les images que je découvrais en sortant du labo me disaient instantanément si j'avais réussi à établir le contact, s'il y avait là une matière suffisante pour un possible tableau. Les puristes de la peinture de portrait me faisaient souvent le grief de composer et peindre d'après photo et non pas sur le motif en imposant au sujet d'interminables et pénibles séances de pose. « *Tu*

comprends, avec la photo, tu perds la vibration ! » Bullshit ! Seul le résultat final compte, peu importe les moyens techniques. Lorsque la photographie apparut au 19^{ème} siècle, les peintres se jetèrent dessus ! Camille Corot fut l'un des premiers à travailler sur des clichés-verres et un grand nombre de portraits réalisés par Picasso le furent d'après photos ; il ne faisait poser les gens que par sadisme, pour asseoir son emprise sur de riches héritières en les forçant à cet exercice pénible et inutile. Et pour ce qui est d'infliger des séances de pose à un gamin de 7 ans, même pas en rêve ! Impossible pour un gosse de cet âge de rester immobile plus d'une minute ! Minute qui sera pour lui une heure ! J'ai entendu dire que Velasquez n'hésitait pas à emprisonner les enfants dans des carcans pour leur faire tenir la pose...

Des photos, je tirais des croquis. Il était rare que tout soit en place dans une seule image. Si le regard constituait l'essentiel, le focus, l'âme du tableau, le corps avait aussi une grande importance. La position du cou, des épaules, des mains en disaient parfois aussi long que le visage. Je prélevais alors, çà et là, sur différents clichés les éléments qui m'intéressaient et les assemblais en un dessin idéal à partir duquel j'allais exécuter le portrait final.

Mener une œuvre à son terme est une bataille, un combat contre cette chose qui veut vivre sa propre vie, aller où bon lui semble et qu'il faut sans cesse ramener sur le chemin que nous avons tracé pour l'amener à bon port. Ce n'est pas elle qui décide. Survient parfois, au cours de l'exercice, un accident séduisant, un effet involontaire de modelé ou de lumière qu'on aurait la tentation laisser vivre ou pire, d'exploiter. Bien des artistes sont tombés dans cet écueil, certains l'ont même érigé en règle d'écriture.

Ça se voit.

Je tenais absolument à maîtriser l'affaire du début jusqu'à la fin, ne pas me laisser dicter la construction par des hasards, aussi heureux soient-ils. J'effaçais donc aussi souvent que nécessaire et reprenais avant la déviation. Parfois ça patinait sévère et je me retrouvais avec des surcharges de pentimentos empilés qui embrouillaient mon esprit et m'empêchaient d'avancer, je n'y voyais plus rien. J'abandonnais et je tombais dans mon lit sans me déshabiller, moralement et physiquement épuisé.

Au réveil, je me précipitais dans l'atelier et miracle ! Je pouvais voir instantanément ce qui foirait, et, les yeux encore chiasseux, je corrigeais les erreurs en deux coups de brosse. Il faut savoir tenir la distance avec la toile, savoir la quitter, laisser les complications décanter une heure, une nuit, deux jours avant de revenir au combat, l'esprit clair et la détermination ragaillardie.

Florence

Toulouse la nonchalante, et ses belles toulousaines aux regards de braise, je retrouvais la ville rose avec un immense plaisir. Une décennie plus tôt, j'avais été littéralement happé par cette cité à nulle autre pareille. Ses grandes et belles maisons de briques multi-centenaires, ses ruelles médiévales, ses cours florentines, ne ressemblaient à rien de connu, je découvrais, une terre d'exil oubliée, le bout d'une route où s'arrête la course. À Toulouse, on ne court pas. Les débuts avaient été difficiles, en bon Alsacien rigoureux, je me sentais comme un Inuit à Tombouctou. Plusieurs années furent nécessaires pour que j'accepte enfin de tomber la montre. Ici le temps n'était décidément pas le même, personne n'arrivait à l'heure aux rendez-vous. À Toulouse, tout se construit selon des règles imprécises et changeantes, selon un algorithme mystérieux que tous semblaient bien connaître ; si ce n'était pas aujourd'hui ce serait sûrement demain ou un autre jour, bienvenue en République de Procrastination. « *Trâ-nquille* » était le maître-mot et « *Putaincong !* » son serviteur. Pour comprendre la ville, ses habitants chaleureux et bienveillants, il fallait lâcher prise, oublier tout ce qui faisait loi dans la vie d'avant et, miraculeusement, tout finissait par se faire.

Les occitanes étaient de belles et farouches guerrières, fortes en gueule, jamais elles ne rendaient les armes. Pour les conquérir il fallait se soumettre ou passer son chemin, sur ce terrain aussi, les codes étaient singuliers.

Tout était prêt pour le vernissage programmé pour le lendemain soir. Des affichettes annonçant l'expo s'étaient partout dans les boutiques chics de la ville, Anne-Marie avait

bien fait les choses. Je pouvais voir à chacun de mes pas mon nom écrit en capitales surmontant la reproduction en couleurs d'un autoportrait. Cet affichage officiel n'avait rien de rassurant. *Putain* cong les dés étaient jetés ! J'avais un besoin urgent de me distraire, d'aller boire le verre du condamné. Comme un automate, j'ai franchi la porte du bar branché de la ville, sans savoir que j'allais au-devant d'un destin bien plus grand encore que celui de ma carrière de peintre. La providence avait pour nom Florence, la future mère de mes enfants.

Nous nous connaissions, nous nous étions souvent croisés dans la vie d'avant. Cette grande brune aux yeux de charbons incandescents m'avait profondément impressionné par son caractère en acier trempé et sa beauté sauvage. Insoumise, indomptable, Florence était l'archétype parfait de la toulousaine, fière, libre et flamboyante. Ce face à face inattendu, me laissait sans voix, pétrifié comme Bernadette Soubirous dans la grotte, le décor tout autour de nous se figea dans le silence, les anges retenaient leur respiration. Un sourire éclatant illuminait son visage et nous comprîmes, dans cette minuscule fraction de temps suspendu, que c'était elle, que c'était moi.

L'enchaînement des événements qui construisent pierre à pierre nos existences m'a toujours laissé perplexe. Si je n'avais pas décidé de peindre, il n'y aurait pas eu cette exposition, je ne serais probablement pas retourné à Toulouse, ainsi Etienne et Guillaume, nos deux garçons n'auraient jamais vu le jour. Hasard ou destinée ? Accomplissons-nous certains actes de façon vraiment choisie, en pleine conscience de notre décision ? Bien sûr, nous ne pouvons pas imaginer les conséquences colossales que pourront avoir des choix insignifiants en apparence, mais j'ai du mal à croire que le fatum n'est qu'une suite hasardeuse

de concours de circonstances. Lorsque le cœur guide nos choix, nous pouvons être certains d'être sur le bon chemin, la voie du cœur ouvre, une à une, les portes de notre destinée. À contrario, lorsque nos décisions sont guidées par le mental et le calcul, nous pouvons nous attendre à trébucher un jour et devoir retourner au point de départ, nous n'avancons plus. Notre intuition précède souvent notre résolution, notre intuition « sait les choses » ...

J'appris plus tard que, Florence n'aurait jamais dû sortir ce soir-là, ce fût une décision de dernière minute, cédant à la pression d'une amie venue la chercher.

- *Thierry ! Tu es venu pour ton exposition j'imagine...*
- *Non, je suis venu pour toi.*

Ma toulousaine m'emmena dîner avec toute sa bande de copains dans un lieu improbable, un restaurant en sous-sol tenu par un couple de garçons adorables ; la cuisine était délicieuse et, à l'abri des regards, dans le petit vestibule qui menait aux toilettes, je l'embrassais longuement. Après le dîner, je l'emmenais secrètement voir l'expo en avant-première, j'avais les clefs de la galerie. Je sentais bien qu'elle était décontenancée en découvrant tous ces gosses les yeux braqués sur elle. Incrédule elle me demanda comment j'en étais arrivé là, elle m'avait connu vice-président d'un club de motards local, elle me retrouvait peintre d'enfants inquiétants, le gap était vertigineux ! Elle fût tout particulièrement attirée par le portrait surdimensionné de Paul, le fils d'un ami, un petit blond teigneux, coiffé à l'explosif et dont le regard vert vous transperçait le cœur. Je collais un point rouge à côté de la toile et la lui offris.

Elle me ramena dans sa voiture et au moment où il aurait fallu bifurquer pour prendre le quai et rejoindre l'appartement d'Anne-Marie chez qui je logeais, elle continua tout droit.

- *Cette nuit, tu ne dors pas chez ta galeriste, tu dors chez moi.*

Cette sentence, à l'évidence, ne souffrait pas la moindre discussion, il n'y avait pas d'arrangement.

Le jour J, je m'éveillais dans un endroit inconnu, l'appartement d'une jolie toulousaine de 26 ans qui venait de me donner son cœur. J'étais heureux, bouleversé, transporté et je savourais chaque seconde de cette nouveauté stupéfiante, une femme était entrée par effraction dans ma cellule de moine, mettant un terme à deux années de solitude et de chasteté ininterrompues.

Hémorroïde

L'heure du verdict approchait et je sentais le mal monter inexorablement, comme une vague qui se renforçait à chaque ressac. La confrontation allait être vingt fois supérieure en intensité à toutes celles que j'avais connues avec les commanditaires de portraits et j'avais terriblement mal au cul. Au sens propre. Je découvrais, épouvanté, qu'un bulbe de la taille d'un œuf de caille, violacé et très douloureux avait subitement gonflé sur mon rectum : Une hémorroïde externe, symptôme du stress extrême qui me taraudait. La perspective de passer la soirée dans cet état décuplait la tension et la douleur, le cercle vicieux parfait. À la pharmacie la plus proche, je me procurais de l'intrait de marron d'Inde que je m'empressais d'avaler en doublant la dose.

J'arrivais à la galerie avec une demi-heure d'avance, un ultime bain de siège d'eau glacée m'avait un peu soulagé. En entrant, de puissantes exhalaisons printanières envahissaient tout l'espace ; Anne-Marie avait disposé de larges bouquets de lilas blancs dans de grands vases, l'atmosphère était imprégnée de douceur et de pureté contrastant avec la tension de tous ces regards, le mélange était parfait. Les portes étaient grandes ouvertes pour accueillir les invités qui arrivaient par petits groupes, les femmes étaient en robes légères et sandales à hauts talons, les hommes en polos de coton à cols boutonnés.

Les coups de théâtre s'enchaînèrent. Un à un, je vis apparaître les copains qui avaient secrètement fait le voyage depuis Paris pour venir me soutenir, et pour l'un d'entre eux depuis Strasbourg ! Tous étaient hilares, ravis de leur petite

cachotterie, ils m'embrassaient fraternellement, je me sentis aimé comme jamais et j'en oubliais la souffrance de mon fondement. Rapidement, la galerie fut pleine et la foule envahit le trottoir et la petite place Sainte Scarbes, des coupes de champagne abandonnées traînaient sur les rebords des vitrines et sur tout ce qui pouvait servir de support. À l'intérieur, un brouhaha continu interdisait toute conversation intelligible, tout le monde essayait de me parler en même temps, je ne saisisais que des bribes de phrases, j'étais pris dans un maelstrom bourdonnant, je passais d'un visage à l'autre et ne maîtrisais plus rien. L'espace d'un instant, j'aperçus ma belle Florence dans la cohue, je m'apprêtais à la rejoindre mais Anne-Marie me tirait par le bras.

- *Viens Thierry, il faut que je te présente Monsieur et Madame Machintruc, ils veulent te rencontrer pour te commander un tableau.*

Quand je cherchais ma toulousaine dix minutes plus tard, elle avait disparu...

S'en suivit le traditionnel dîner offert par la galeriste et son artiste, aux collectionneurs et aux intimes. Il y eut quelques ventes et des commandes. Deux ans après la visite de Manfred, je venais de faire mon entrée officielle dans le monde l'art.

À l'automne de cette même année, Florence abandonnait tout, travail, amis, appartement pour me rejoindre et vivre avec moi à Paris.

Je regarde Gorilla et me souviens de ce premier vernissage comme d'un baptême du feu ; beaucoup d'autres suivirent et ils se ressemblèrent tous. Je finis rapidement par détester ces soirées futiles et je suis aujourd'hui enchanté, soulagé à l'idée de n'avoir plus jamais l'obligation de m'y soumettre. J'ai définitivement posé les pinceaux, cet épisode de trois décennies se referme brutalement comme il avait commencé.

Nos enfants ont grandi. Etienne a 26 ans, lui aussi est né artiste. Il peint de grandes fresques à l'acrylique noir sur fond blanc où s'entremêlent des dizaines et parfois même des centaines de personnages aux bouches pleines de dents, aux yeux hallucinés, des bras et des jambes tentaculaires, des casques d'où jaillissent des tuyaux qui plongent dans le corps d'animaux robotiques où d'androïdes inter galactiques. On retrouve dans ses tableaux, les traits de ses prédécesseurs, Robert Crumb, Marcel Gotlib, ou Robert Combas, auxquels il ajoute ceux de sa génération, Les Simpsons, South Park ou les mangas. Ses œuvres puissantes sont presque toujours accompagnées de titres surréalistes qui donnent à réfléchir. Guillaume, son frère de cinq ans son cadet est charpentier. Il a fui le lycée à 16 ans où il s'ennuyait à mourir, pour rejoindre les Compagnons du Devoir et réaliser son rêve d'enfant, construire des maisons en bois. J'ai une admiration sans bornes pour ce garçon courageux et déterminé, debout dès cinq heures, tous les jours sur les toits, sous la pluie, la neige ou dans la fournaise de l'été.

Depuis que je sais, il ne se passe pas une heure sans que je ne pense à eux. Ils sont l'avenir de notre monde, ils seront là lorsque je ne serai plus, je voudrais qu'ils sachent combien ils ont été désirés, aimés et choyés. Accoudé sur le rebord de ma fenêtre, j'observe le jour s'évanouir sur la Gironde et je me plais à imaginer les drames qui se jouent dans ces eaux calmes et sombres, un sandre carnassier vient de refermer sa puissante mâchoire sur un mulot, le combat pour la vie, partout, à chaque seconde depuis des temps immémoriaux.

Je nais, je vis, je meurs. Je ne vois pas vraiment d'autre sujet mis à part j'aime, je souffre, je ris, je chiale, j'ai juste envie de sauter du pont. Mais tout ça c'est déjà dans « je vis ». De « je nais » il n'y a pas grand-chose à tirer, pas plus que de « je meurs ». En réalité, je meurs chaque nuit et renaiss chaque matin. La mort reste la seule chose dont on ne peut rien raconter, ce n'est qu'un petit mot vide de sens puisque nous ne l'avons pas vécu dans notre chair. Un mystère bien plus grand que le mot qui le désigne et la seule idée qui nous accompagne chaque seconde sans que nous n'en puissions rien dire ni rien penser. Je revois souvent cette scène du début de « The arrangement » d'Elia Kazan. Eddie Arness - Kirk Douglas, publicitaire à succès au volant de sa décapotable sur le freeway, roule à hauteur des énormes roues d'un camion. Il regarde, il hésite, regarde à nouveau et brusquement donne un coup de volant vers le poids-lourd. Le geste définitif décidé en une fraction de seconde, une fulgurance de folie ou de lucidité, aucune préméditation, de l'instinct à l'état brut. Sortir de cette énorme absurdité, paf ! comme ça sans crier gare !

Quand mon 6.35

Me fait les yeux doux

C'est un vertige

Que j'ai souvent

Pour en finir

Pan !

Pan !

C'est une idée qui m'vient

Je ne sais pas d'où

Rien qu'un vertige

J'aimerais tant

Comme ça pour rire

Pan !

Pan !

Du pur Gainsbourg. Une chanson qui me trotte dans la tête depuis 40 ans. Comme lui, Hemingway ou Bukowski, je m'anesthésie chaque jour pour supporter l'horrible normalité d'un monde où l'on paye des gens pour balancer des poussins vivants dans une broyeuse. Des types qui font ça toute la journée, machinalement, qui tuent en commentant les résultats de la ligue 1 avec les collègues. La vie, merveilleuse de douceur duveteuse vient d'émerger et hop, dans la broyeuse ! Alors je me ressers un whisky. Quand je fais une bonne vente, je me gâte avec un petit flacon de Nikka from the barrel 51,4°. Sinon, de l'ordinaire à 40, J&B ou William Lawson, le gros-rouge-qui-tâche du scotch. Insoutenable existence d'éternel conscrit, appelé pour cramer un temps si précieux à partager cette monstruosité avec une gente humaine sourde, aveugle et ignorante. Serais-je l'un d'entre eux ? En mangeant des animaux tués sans états d'âme par d'autres, je valide cette logique consistant à chosifier le vivant ; nous sommes tous enchaînés les uns aux autres comme les rouages d'une gigantesque machine invisible qui jamais ne s'arrête de tourner. Depuis toujours, je cherche le bouton pour déclencher le siège éjectable. Je veux descendre du train, je

n'ai rien à y faire, j'ai été embarqué de force. Je suis effaré par l'idée de faire la queue pour voir un film, une exposition ou pire, pour acheter un téléphone ou boire un café. Que se passe-t-il dans la tête de celui qui va dormir devant un magasin pour être le premier à l'ouverture ? En vain, j'essaye de comprendre l'attrait pour les stades et la compétition, le plaisir de brailler à l'unisson, de se photographier avec une célébrité ou de s'agglutiner sur une plage ou une piste de ski. Je marche en dehors des clous depuis si longtemps que je vois à chaque instant, dans chaque chose, chaque événement le mur qui me sépare de l'autoroute de la normalité. Le plus terrifiant est de me sentir normal dans un monde malade. Il me faut donc faire semblant. Donner le change jusqu'à l'absurde. *Je est un autre*. Parfois, souvent, sans crier gare, le vernis s'effrite et le masque tombe. Je me lance alors dans des explications dont je sais par avance qu'elles ne convaincront personne. C'est ingrat et épuisant. Je pense alors à Nicolas de Staël, à Kurt Cobain ou à Bernard Buffet. Saut dans le vide, fusil de chasse ou sac plastique ? La dernière méthode me paraît dingue ! Le sac n'était pas ordinaire, pas une « poche » de supermarché comme on dit dans ma région, non, un sac noir sur lequel était imprimée sa célèbre signature ! Soigner sa sortie à ce point relève d'un tel souci de perfection que j'en resterai pour toujours admiratif et je mesure l'immense challenge pour faire mieux. Une dernière œuvre, un ultime happening méticuleusement organisé et signé.

Ne pas rater la sortie, c'est le truc que n'ai pas encore bien calé. Il n'y a pas de seconde prise possible pour la dernière scène, faut que tout soit réglé au millimètre. Le mardi 11 juin 1963 à 9h17, le moine bouddhiste Thich Quang Duc, 66 ans (!) s'assied en position du lotus au milieu d'un carrefour très fréquenté de Saïgon. Deux disciples l'arrosent

d'essence et craquent une allumette. Il brûle sans sourciller, sans bouger jusqu'à la mort. Cette image fera le tour du monde, provoquera la chute d'un dictateur et JFK infléchira la politique américaine au Vietnam. Je n'arrive même pas à imaginer la douleur atroce, et encore moins le stoïcisme de cet homme. Sans une idée magistrale, un truc vraiment fort, se tuer ne restera qu'un minuscule petit point dans la statistique des suicides. Un acte banal et sans panache, mieux vaut laisser tomber. Le 15 juillet 1974, Christine Chubbuck vient d'ouvrir son journal télévisé. Elle déroule trois ou quatre sujets et à la huitième minute, elle déclare à ses téléspectateurs en les regardant dans les yeux : *“En accord avec la politique de Channel 40, qui vous offre quotidiennement – et en couleurs – votre dose de sang et de brutalité, vous vous apprêtez à assister au premier suicide en direct”*. Elle sort un revolver et se colle une balle dans la tête. Une jolie femme de 29 ans en pleine ascension, bardée de diplômes, tout semblait lui réussir et paf ! Siège éjectable. On a parlé à l'époque de dépression chronique, de bipolarité pour tenter de rendre rationnel et acceptable un geste d'une violence inouïe, une catharsis, une sidération devant la férocité du monde quotidiennement banalisée par la télévision et décuplée par l'internet et les réseaux dits sociaux.

Comment vivre sereinement avec des enfants qu'on martyrise, des jeunes gens qui dorment dans le froid, des vieux qui meurent seuls et affamés ? Faut-il se transformer en poufiasse instagrameuse ? En winner en costard ajusté ? En fan de foot ? En DJ cool Ibiza ? Pour avancer, il convient impérativement d'intégrer que la compassion et la fraternité ne sont pas la règle, mais l'exceptionnel, l'extraordinaire. J'ai beau essayer, je n'y arrive pas et plus j'avance en âge, plus l'inhumanité de notre espèce m'est insupportable. Enfant, lors de sorties en ville, je forçais ma

mère, exaspérée, à sortir le joli porte-monnaie de son Kelly Hermès et à donner des pièces à chaque mendiant que nous croisions. J'entre dans l'hiver de ma vie, les miséreux sont toujours là et c'est très loin d'être une fatalité. Huit personnes possèdent autant que la moitié de l'humanité. La misère pourrait être éradiquée sept fois sans que ces huit humains n'aient à souffrir le moins du monde.

Etienne

Après cette première exposition, ma vie d'artiste parisien commençait à s'organiser de façon plus professionnelle. Florence était enceinte d'Etienne, je libérais l'appartement et déménageais tout mon fourbi dans un véritable atelier près de la Porte des Lilas, une ancienne fabrique de chaussures qu'avait accepté de me louer un fournisseur de la maison Muller. Je me retrouvais soudain avec deux loyers et bientôt une bouche de plus à nourrir, je travaillais sans relâche. Le ventre de la maman s'arrondissait de semaines en mois et, sans vraiment faire directement la relation avec cette transformation physique évidente, je produisais une petite série d'enfants complètement déformés, à la limite d'anamorphoses. Ma petite toulousaine riait aux éclats en me serrant dans ses bras quand je rentrais de l'atelier dépité, anéanti par les bouses que j'avais peintes dans la journée. Il m'arrivait parfois de m'allonger sur le canapé et de rester ainsi, immobile durant d'interminables instants les yeux rivés au plafond sans prononcer la moindre parole. Ces crises de doute pouvaient durer plusieurs jours mais la grande brune aux yeux de braise, au sourire flamboyant, ne lâchait rien et me secouait en se moquant de moi. Elle avait placé toute sa foi et son avenir en moi, elle y croyait tellement, bien plus je n'y croyais moi-même, je n'avais pas le droit de flancher. Les femmes d'artistes devraient être canonisées sans procès et entrer directement dans le calendrier liturgique, elles sont la force qui remet la charrue dans le sillon, la voix et la caresse qui apaise lorsque que l'on croit que tout est foutu, sans elles, rien n'est possible. Les semaines s'écoulaient, je me faisais encore régulièrement balancer des tableaux de commande à la

tronche, les fins de mois étaient angoissantes et je me demandais combien de temps pouvait encore tenir cette pile de casseroles menaçant de s'effondrer d'un moment à l'autre.

En traversant la place de la Concorde ce matin-là, je remarquais un attroupement de plusieurs dizaines de personnes toutes de noir vêtues. Elles installaient de grandes plaques de contreplaqué sur des tréteaux qu'elles recouvraient de nappes blanches. Arrêté au feu, je les observais, étonné et incrédule. Elles posaient des assiettes et des couverts, sortaient des paniers de victuailles : un banquet en pleine ville ! Nous étions le 21 janvier 1993, le jour précis du bicentenaire de l'exécution de Louis XVI et les royalistes étaient venus, comme chaque année, commémorer la mort du roi sur l'emplacement exact où fut naguère dressé l'échafaud.

J'avais d'autres chats à fouetter, Etienne allait naître dans quelques heures et Florence m'attendait à la clinique où je l'avais laissée pour filer récupérer quelques affaires.

La naissance de notre premier garçon a bouleversé ma vie comme aucun autre événement ne put le faire, mise à part l'arrivée de son frère. L'accouchement fut long et douloureux, Etienne avait une sacrée grosse tête ! Écrasé par la culpabilité d'être à l'origine de ces souffrances je caressais délicatement le front de ma toulousaine qui tenait son bébé contre son sein et la couvrais de baisers. Jamais je ne m'étais senti si inutile et pataud, je guettais la moindre demande pour y accéder dans la seconde et retrouver une once de panache.

La naissance d'Etienne avait déclenché un autre événement inattendu, la visite de mon père et de sa seconde épouse, alors que nous étions brouillés depuis plusieurs années. La famille s'agrandissait et les garçons étaient

particulièrement les bienvenus dans l'esprit plésiomorphe de mon père qui voyait s'éclairer la perspective d'une perpétuation de son nom, une sorte d'assurance sur la mort totale et l'oubli. J'accueillais cette réconciliation imprévue avec bonheur et jurais à mon paternel que jamais plus nous ne nous fâcherions. Ainsi fût fait et ce, jusqu'à son dernier souffle.

De retour dans notre appartement, nous étions désormais trois dont deux totalement paniqués, vivant dans la crainte permanente de mal faire. Il n'y avait plus les garde-fous de l'hôpital, des infirmières ou de la sage-femme, nous prenions subitement conscience que nous étions désormais entièrement responsables de cette petite chose qui nous observait étrangement depuis son couffin et que je m'empressais de croquer pour faire diversion à ma grande fébrilité face à cette nouvelle existence qui démarrait. J'avais à présent un sujet d'étude à domicile et je comptais bien ne pas perdre un instant pour observer l'enfance *in vivo*, en direct live pour en découvrir et en disséquer tous les mystères. Je réalisais d'innombrables croquis, dessins et peintures de ce petit Bouddha potelé et jovial qui m'honorait de ses visites à l'atelier le dimanche.

Rituels

Flo bossait comme vendeuse dans une papeterie de luxe du Marais, et nous avons trouvé dans le quartier, une nounou pour garder notre petit Bouddha jusqu'au soir. Cet abandon quotidien était un déchirement pour chacun de nous trois. Etienne hurlait en tendant ses petits bras vers maman qui partait au travail les yeux embués de larmes, j'enfourchais mon scooter la gorge serrée et fonçais le cœur lourd jusqu'à la Porte des Lilas.

Le nouvel espace offrait la possibilité d'expériences impossibles jusque-là. En sus des commandes alimentaires, je me lançais dans une série de grandes toiles de deux mètres dont le thème explorait les rites de passage à l'âge dit « adulte ». Après tout, une suite logique à mon travail sur l'enfance.

Ces rituels existent dans toutes les sociétés humaines depuis leurs avènements, ils commencent avec l'apparition d'une pensée métaphysique quelques 60 000 ans en arrière lorsque Neandertal se met à enterrer ses morts, accompagné de ses attributs terrestres, armes, bijoux ou parures. Je dévorais des publications de paléontologie, d'ethnologie, de sociologie, des études sur les sociétés primitives, et bien sûr je me plongeais dans la Bible, la Torah et le Coran. Je découvrais qu'il existait autant de rituels différents qu'il y avait de sociétés culturelles différentes réparties sur toute la planète. L'âge de l'initiation varie selon le groupe ethnique, le pays, et d'autres critères liés aux traditions, il peut aller de 11/12 ans chez les Inuits de l'Île du Nord de Baffin, jusqu'à 20 ans pour le *Seijin-no-Hi* au Japon, mais la majorité d'entre eux se situent vers 13/14

ans, l'âge de la puberté. Certains d'entre eux sont de réelles épreuves physiquement très cruelles et pénibles comme le *Sateré-Mawé* en Amazonie Brésilienne qui consiste, pour des garçons de 13 ans, à enfiler des gants remplis de fourmis rouges et de les garder pendant dix minutes sans broncher. C'est long dix minutes... Les jeunes Masaï de Tanzanie ou du Kenya vont dormir dans la forêt sacrée pour revenir à l'aube boire un mélange d'alcool, de sang de vache et de lait avant leur circoncision qui rendra officielle leur transformation en homme, en guerrier protecteur. Au Vanuatu, dans le Pacifique Sud, c'est le saut du *Gol*. Les jeunes garçons sautent d'une tour de 30 mètres, une liane attachée aux chevilles tandis que la mère tient un objet personnel de son fils, qui sera jeté après l'épreuve pour symboliser la fin de l'enfance.

Je décidais de me concentrer sur les rites des sociétés occidentales. J'en faisais partie, je les connaissais un peu pour en avoir pratiqué un, la communion de l'église catholique. J'avais également assisté à plusieurs Bar-Mitsva, dont celle de mon demi-frère Pierre, une cérémonie mystérieuse qui marque pour un enfant juif l'accession définitive au statut d'adulte, à 13 ans un Bar-Mitsva quitte officiellement le monde des enfants. Cette deuxième grande série thématique après *Les Enfants Sages* allait tout naturellement s'appeler *Les Communiants*.

Je me mis en chasse de tout ce que je pouvais dénicher comme documents iconographiques sur le sujet, j'écumais brocantes et marchés aux puces et amassais rapidement un véritable trésor. Avant-guerre et jusqu'au début des années cinquante, filles et garçons étaient habillés de façon très solennelle ; brassard blanc de soie ou de taffetas à gros nœud pour les garçons, petite robe de mariée avec voilette et scapulaire pour les filles, gants blancs pour tous. Cette

cérémonie était souvent l'occasion pour un garçon d'abandonner les culottes courtes et d'enfiler pour la première fois un pantalon. Le portrait souvenir officiel était de rigueur et j'en trouvais de très anciens, datant de la fin du 19ème siècle. La technique photographique de l'époque nécessitant des poses longues, les regards étaient époustouflants de gravité, les corps engoncés, corsetés, figés dans des poses artificielles et gauches, hurlaient la soumission et l'incompréhension. Les fillettes, agenouillées, rosaire entre les doigts et missel ouvert, mimaient le recueillement et la dévotion, les garçons, debout, la main ou l'avant-bras nonchalamment posé sur le prie-Dieu vous fixaient de leurs yeux débordants de questions et de maladresse. Ces images me transportaient, me galvanisaient, j'avais l'impression de tenir là des témoignages inouïs, des preuves visuelles de l'instant précis du « passage », le moment où s'évanouissait l'enfance et commençait le compte à rebours. Je notais avec amusement qu'il y avait un cadeau commun aux trois grandes religions monothéistes pour ce rituel de transition : la montre. Ce cadeau, très lourd de symbolique, ne pouvait pas mieux signifier à celui ou celle qui le recevait, la fin de l'insouciance, l'obligation de considérer désormais que le temps était compté. Il y avait une fin programmée, plus une seconde à perdre, fini de rêvasser. Je faillis appeler la première exposition des communiantes « *À l'heure de la première montre* » puis je renonçais. Le double sens de « première montre » - première monstration de cette nouvelle série – était intéressante mais trop anecdotique pour l'idée que j'avais de faire de cette série une œuvre intemporelle.

J'adaptais une nouvelle technique consistant à créer des fonds à la manière de ceux des photographes de naguère, spécialisés dans les portraits en pied de mariés ou

justement, de communiant. Le nouvel atelier me permettait de détremper mes toiles sur toute leur surface et d'appliquer à l'aide de larges brosses de tapissier, des mélanges aqueux de colle et de pigments. Ça giclait et ruisselait à tout va sur le sol et le mur j'entrais dans une nouvelle ère bien plus physique, voire bestiale, que le travail sage et propre dans l'appartement parqueté aux plafonds pâties. Les fonds mettaient environ vingt-quatre heures à sécher et les résultats étaient conformes au projet, j'avais devant moi de grands fonds photographiques nuageux, aux couleurs bistres et surannées. Exactement les effets que je cherchais à produire. Au fusain ou à la craie, je mettais alors en place le personnage en pied ou agenouillé sur son prie-Dieu et recouvrais mon dessin d'un médium d'accrochage pour peindre à l'huile.

La peinture à l'huile coûtait sensiblement plus cher que celle à l'eau, acrylique, vinylique ou gouache. Fauché, j'attendais les jours de pluie pour aller, muni d'un parapluie, voler quelques tubes dans les rayons des magasins de beaux-arts.

Je commençais toujours par les yeux, par le regard, la porte de l'âme, le centre vital de la toile et n'abordais la suite que s'il s'animait de façon suffisamment intense et explicite pour que j'en ressentisse moi-même un trouble. Il m'arrivait parfois d'être tellement déstabilisé par ce que je venais de créer avec quelques brosses, de l'essence et de la pâte colorée, que j'étais tétanisé sans savoir comment continuer. Tout à coup, dans l'atelier, je n'étais plus seul. Il y avait là une paire d'yeux, une présence extraordinaire qui me regardait et m'interrogeait. Je venais de donner vie à quelque chose qui, une demi-heure auparavant, n'était qu'un morceau de toile inerte.

Je poursuivais avec l'ensemble du visage, nez, bouche, oreilles, chevelure et enchaînais avec les mains, éléments ô

combien expressifs s'il en est. Je soignais les vêtements, textures et plissés, et les accessoires en essayant de ne pas pousser trop loin les effets techniques qui, selon moi, affaiblissent souvent l'essentiel. Les deux étapes les plus problématiques de la peinture sont le début et la fin, savoir où commencer et quand finir. J'avais réglé le problème du début en attaquant systématiquement par les yeux mais la fin posait toujours problème. D'ailleurs cette question ne sera jamais résolue, je touche là à l'absolu fondamental de toute création artistique. Où et quand s'arrêter ? Quand l'essentiel a été dit bien sûr, lorsque toute intervention supplémentaire, toute fioriture ou figure de style viendraient à atténuer, diluer la force du propos. Mais comment reconnaît-on que ce moment est arrivé, qu'il est là, sous nos yeux, qu'il faut maintenant impérativement poser le pinceau, le stylo, la partition ? Seul. Pas de petite voix pour crier « *STOP ! Arrête tout, c'est bon, tout est dit et bien dit !* » Ou une autre qui dirait « *Vas-y, pousse un peu plus loin la main qui tient le missel, tu dois développer un peu plus ce passage, il faut mettre des cuivres avant les chœurs...* » Seule notre intuition nous guide dans ce combat contre la tentation d'en faire trop, d'en rajouter, surtout quand on est un bon technicien. Je résumais définitivement la production d'un tableau à une gestion bien maîtrisée du *trop* et du *pas assez*. J'apprendrais plus tard qu'il y a aussi des toiles qui se finissent toutes seules. Quand le dilemme est insoluble, qu'il devient une énorme prise de tête, roule ta toile, pose là dans un coin et passe à autre chose. En la redécouvrant quelques semaines plus tard tu comprendras dans la seconde qu'il n'y avait rien à ajouter ni à enlever, ce tableau est parfait tel qu'il est, il s'est terminé tout seul.

Les premières toiles de mes communiants étaient encourageantes, j'alternais les sujets masculins et féminins.

Parfois, j'utilisais des photos d'enfants que j'avais prises pour des commandes en intégrant le visage d'une fille ou d'un garçon dans une vieille photo de communiant trouvée aux puces. Aucun des parents, choqués ou amusés de découvrir leur progéniture dans cet accoutrement n'a jamais eu l'envie d'acquérir la toile. C'était à mon sens, une grossière erreur.

Technique

J'ai vu tant d'œuvres techniquement éblouissantes et totalement vides de sens, que la question de la prouesse, de la maîtrise et de la dextérité mérite d'être posée. Le sujet ne date pas d'hier, il naît avec l'art pariétal et reste d'une actualité brûlante avec l'extraordinaire expansion des technologies numériques. Quand le savoir-faire prime sur le faire savoir, c'est... très ennuyeux ! La technique, si étourdissante soit-elle, ne peut être un but en soi sauf à viser une carrière dans le cirque, le music-hall ou la télévision. Ou les trois. L'habileté sert trop souvent de cache sexe à l'absence d'une vraie réflexion, d'un questionnement sincère. Le *comment* prend le pas sur le *quoi* et le dévore. Trop peu de technique peut être tout aussi handicapant, l'œil du regardeur focalise son attention sur les faiblesses de réalisation et passe à côté de l'histoire. La virtuosité doit toujours rester au service du mystère et ne pas occuper le devant de la scène, elle doit savoir murmurer pour n'être remarquée que dans un deuxième temps.

Les Époux Arnolfini peint par Jan Van Eyck en 1434 est à ce propos un exemple parfait. Des dizaines d'ouvrages ont été consacrés à cette œuvre regardée par des millions de paires d'yeux depuis plus de cinq cents ans et elle conserve jalousement son énigme, fraîche et intacte. Il s'agit d'un tableau de mariage, un genre pictural destiné à être offert au nouveau couple. Parmi les très nombreuses thèses des historiens d'art qui se sont penchés sur cette peinture fascinante, il y a celle d'Erwin Panofsky qui affirme qu'il s'agit d'un mariage célébré en secret. C'est mon histoire préférée. Si vous voyez le tableau pour la première fois, ce

qui vous saute aux yeux n'est pas l'extraordinaire maîtrise technique dont le peintre a fait preuve pour sa réalisation, mais l'austérité d'un couple de riches bourgeois dans un intérieur flamand du XVème siècle. Giovanni Arnolfini, le commanditaire, est un puissant marchand Toscan établi à Bruges et sa femme, Giovanna Cennami, issue d'une famille de banquiers de Lucques, est visiblement déjà enceinte. Enceinte !! Mariage ?? Nul besoin de posséder une maîtrise en histoire ou en sociologie pour ressentir le malaise. Un personnage riche, donc influent, épouse une fille enceinte dans l'Europe ultra chrétienne et conservatrice du XVème siècle, ce qui constitue aux yeux de l'Église un double péché mortel. Il s'agirait donc d'une noce privée, célébrée en secret dans un appartement. L'énigme commence, vous entrez peu à peu dans la scène et les questions s'enchaînent. Au fond de la pièce, un miroir rond et convexe dévoile la présence de deux personnages dont l'un est le peintre Van Eyck témoin de cette union comme en atteste la signature calligraphiée en latin sur le mur « *Johannes de eyck fuit hic. 1434* » ce que l'on peut traduire par *Jan Van Eyck fût ici en 1434*. Mais qui est l'autre témoin ? Peu à peu vous remarquez et détaillez les nombreux indices que l'artiste a placé dans ce panneau de 80 x 60cm et l'enquête progresse doucement. Les détails sont rendus avec une minutie exceptionnelle et chaque objet, chaque élément nous raconte quelque chose de cette histoire comme autant de pièces d'un puzzle dont nous ne comprendrons l'image finale qu'une fois toutes assemblées. Le petit chien aux pieds du couple symbolise la fidélité mais sommes-nous sûrs que l'enfant que porte Giovanna est bien de son époux ? Pourquoi sur le lustre seule une chandelle est allumée au-dessus du couple ? Et ces socques de bois, maculées de boue, que font elles là ?

Notre esprit est entièrement occupé à tenter de décrypter la scène, la fable que nous conte l'artiste et ce n'est que dans un deuxième temps que nous remarquons les stupéfiantes prouesses techniques qui ont été nécessaires à sa réalisation. Observez attentivement les 10 petits médaillons qui entourent le miroir : Sur chacun d'eux est représenté une scène de la Passion du Christ, soit 10 micro-tableaux dans le tableau ! Imaginez la taille du pinceau qu'il a fallu fabriquer pour peindre ça ! La finesse de la dentelle entourant la coiffe de la mariée, les détails tellement précis des broderies, des fourrures de martre et de vison qui bordent les manches, tout dans cette œuvre a été peint avec une ahurissante habileté et pourtant ce n'est pas la technique qui nous subjugue au premier abord. La technique est restée au service du mystère, le *quoi* est resté maître du *comment*.

Aux Vieilles Peintresses

C'est à cette période que je fis la connaissance d'une bande de peintres et de sculpteurs dont les ateliers se trouvaient dans le même secteur géographique que le mien. Christophe était sans aucun doute celui dont je me sentais le plus proche. Il louait à l'époque un espace très sombre dans une ancienne imprimerie proche de la rue Oberkampf, et les toiles monumentales qu'il peignait étaient empreintes d'un prodigieux mysticisme. De grandes silhouettes noires, rouges ou dorées dans des poses hiératiques sur des fonds d'une parfaite sobriété où apparaissaient des objets tels que des crucifix, des couronnes d'épines ou des pierres flottantes. Cette série qu'il nommait « *Le Chemin de Croix* » avait tout d'une liturgie surnaturelle et envoutante. Sa technique, très personnelle, consistait en un savant contraste entre les fonds traités avec la plus grande brutalité et la manière très délicate et précise avec laquelle étaient peints les sujets. Le support utilisé était du coutil, de vieilles toiles à matelas écruës de l'armée française, achetées au poids chez un grossiste en chiffons. Christophe les détrempeait, les traînait comme des serpillères sur le sol en ciment de l'atelier avant de les accrocher sur la cimaise de travail et de laisser les coulures grisâtres s'exprimer librement. Une fois sèches il les frottait à l'aide de très gros fusains carrés, la poudre noire formant des marbrures dans les plis du tissu froissé. Toute cette préparation, cette cuisine semblait un peu « sale » mais le rendu final était absolument remarquable et j'en tirais de profitables enseignements.

Barbu et taciturne, sous des allures d'artiste agricole et de peintre rupestre, ce garçon avait une connaissance approfondie de l'histoire de l'art et particulièrement de la

peinture Allemande du XVème siècle dont ses œuvres étaient remplies de subtiles références. Nous avions des préoccupations communes, une inclination pour la mystique religieuse et le symbolisme sous toutes ses formes, je lui fis découvrir Janmot, il m'initia à Dürer, Bosch et Holbein. J'étais encore un tout jeune artiste, il avait déjà à son actif un parcours émaillé de plusieurs expositions, notre compagnonnage allait durer plusieurs années. Nous allions désormais visiter ensemble les grandes expositions et faire régulièrement la tournée des galeries qui n'exposaient toujours pas de peinture et encore moins figurative, nous roulions tous deux à contre sens ce qui renforçait encore nos liens. Il me présenta d'autres artistes et nous formions bientôt un groupe soudé. Nous dinions régulièrement dans les ateliers des uns ou des autres, invitant à nos agapes de riches collectionneurs, des critiques d'art, des vedettes de la chanson ou du cinéma, des architectes ou des décorateurs. Nous mettions en commun nos réseaux pour tisser une toile qui devait tous nous aider à vendre, prendre des commandes ou trouver des lieux d'expositions. Les temps étaient durs et seule la solidarité nous permettait de tenir la tête hors de l'eau.

Au-delà de la camaraderie, j'avais trouvé une famille d'artistes qui légitimaient la valeur et la pertinence de mon travail, ce fut une étape décisive sur le chemin de la reconnaissance.

Nous évoquions souvent l'avenir, et si nous l'espérions tous radieux, nous envisagions aussi une vieillesse précaire. Aucun de nous n'avait réussi et nous étions réunis au fin fond d'une campagne, vieux, seuls et pauvres. Pour subsister, nous avons ouvert un restaurant-galerie associatif dans lequel nous faisions la tambouille et nous exposions à tour de rôle. L'endroit s'appelait « *Aux Vieilles Peintresses* ».

Jean-Marc

Sophie, une critique d'art, invitée à l'un de nos dîners d'atelier, fut saisie d'une grande émotion en découvrant un soir, dans la pénombre de mon atelier éclairé aux chandelles, ces communiants insolites. Ce travail ne ressemblait à rien de connu, ne pouvait être rattaché à aucun genre, aucun mouvement, ne pouvait faire l'objet d'aucune référence et je pense que c'est la raison première, en tant que critique, de sa curiosité. Elle était clairement déstabilisée et me posait mille questions. Elle percevait la sincérité de ma démarche, les tableaux de cette série, résolument à contre-courant de toute tendance contemporaine, n'avaient que très peu de chances de séduire le public. Elle était l'ami d'un galeriste atypique et franc-tireur qui défendait des artistes non occidentaux, des africains en particulier. Il semblait bien qu'à cette époque, l'Afrique, l'Inde ou Cuba constituaient les derniers refuges de l'art figuratif, l'Occident ayant tiré un trait sur ce que critiques, marchands et curateurs nommaient avec mépris « *la peinture de chevalet* ». Les cartes venaient pourtant d'être rebattues quelques années auparavant avec la féérique exposition *Les magiciens de la Terre* au Centre Georges Pompidou, un évènement qui avait enflammé le public venu en masse, désavouant par son engouement la suprématie supposée de l'art contemporain occidental. Le commissaire d'exposition et organisateur Jean-Hubert Martin eut la brillante idée de faire dialoguer d'égal à égal dans un Musée national, des œuvres contemporaines occidentales et non occidentales. 101 artistes furent sélectionnés et des milliers de visiteurs découvrirent tout à coup la création artistique actuelle d'Asie, d'Extrême orient,

d'Afrique, d'Amérique latine mais aussi celle des Inuits ou du Pacifique.

L'ami galeriste de Sophie s'appelait Jean-Marc. Je l'avais souvent croisé dans l'immeuble du journal Actuel et de Radio Nova que nous fréquentions tous deux à l'époque où je travaillais pour Manfred. Nous ne nous étions jamais parlé. Jean-Marc s'était engouffré dans la brèche ouverte par *Les Magiciens de la Terre* et représentait dans sa petite galerie du Marais plusieurs des artistes qui avaient participé à l'exposition légendaire, dont le Zaïrois Cheri Samba. En découvrant à son tour les communiants dans mon atelier, il me proposa rapidement de les exposer dans sa galerie. Avec cette exposition dans une galerie parisienne, j'allais franchir une nouvelle étape importante, devenir officiellement un artiste, la petite expo dans une obscure galerie de province c'était du pipi de chat !

Mes rapports avec mon premier marchand professionnel s'avérèrent plutôt tendus et conflictuels. Le vernissage des communiants fut un succès par le nombre et la qualité des participants - beaucoup de mes anciennes relations du monde de la mode - mais l'exposition fut un échec commercial. Mes toiles suscitaient malaise et incompréhension. Des jeunes gens endimanchés à moitié hallucinés, en pleine extase tenant des missels et des chapelets, mais sérieux on va où là ??!! Personne n'avait envie d'accrocher ces trucs dans leur salon et encore moins dans leur chambre. Les wealthy happy few voulaient du fun, des trucs qui pètent et qui déchirent, pas de la prise de tête mystico-pédopsychiatrique ! Rapidement, mes toiles rejoignirent le stock et n'étaient sorties que sur demande. Mon marchand en emmena quelques-unes à la FIAC mais idem, elles ne quittèrent pas la réserve. Monstrueuse

frustration. Je bouillais, je pleurais, je hurlais à la trahison. J'avais rêvé de la vitrine, j'étais relégué dans l'arrière-boutique. Deux années de travail qui finissait dans un couloir sombre à côté des chiottes, j'étais détruit, anéanti par le dégoût, ma toulousaine allait avoir du travail.

Art dealer

J'apprenais la dure réalité du marché de l'art. Tu plais, on te soutient, tu déplais, on te balance. Le temps des marchands collectionneurs, mécènes et visionnaires était révolu. Les Vollard, Durand-Ruel, Kahnweiler, Maeght ou Castelli découvreurs de Cézanne, Gauguin, Renoir, Van Gogh, Corot, Picasso, Matisse, Miro, Pollock, Warhol et tant d'autres faisaient partie d'une histoire qui ne repasserait pas les plats. « *La seule chose qu'un marchand puisse faire pour un artiste en lequel il croit, c'est de lui donner de l'argent* » disait Daniel-Henry Kahnweiler, le premier marchand de Picasso. L'homme qui découvrit *Les Demoiselles d'Avignon* en juillet 1907 au Bateau-Lavoir avait immédiatement compris le gigantesque basculement qui était en train de se produire avec le cubisme dont il fut le principal promoteur. Croire en un artiste ne peut se contenter de mots. Tous ces grands marchands achetaient par dizaines, par centaines les tableaux de leurs protégés, leur permettant de poursuivre leur œuvre à l'abri du besoin. À eux la tâche de les faire connaître auprès des collectionneurs et du public. L'impressionnisme, le cubisme ou l'expressionisme abstrait américain, tous ces mouvements eurent du retard à l'allumage et n'auraient jamais connu le succès sans la colossale détermination de quelques hommes de l'ombre. Il fallait parfois attendre des années avant que la mayonnaise ne prenne, ces investissements n'étaient pas engagés sur la prévision d'un retour à court terme.

Avant Internet et le village global, la nouveauté en art ne se remarquait que sur le temps long. Entre l'instant où un

artiste venait d'ouvrir une brèche résolument nouvelle et inventive et le moment où le public allait s'en apercevoir, il pouvait s'écouler des années et même des décennies. Sans la médiation de marchands inspirés et prophétiques, les plus grands mouvements nés suite à l'avènement de l'impressionnisme n'auraient jamais vu le jour.

L'impressionnisme rompt définitivement avec l'académie et les grands ateliers. Le dernier grand atelier fût celui de Jean-Auguste-Dominique Ingres. Il eut pour élèves notoires Théodore Chassériau, Hyppolyte Flandrin ou grand-père Janmot. Ingres lui-même fût élève dans l'atelier de David qui fût l'élève de Joseph-Marie Vien et ainsi de suite jusqu'au moyen-âge où l'on retrouve la trace des premiers ateliers. On entraînait comme apprenti auprès d'un maître et on apprenait patiemment toutes les techniques générales héritées des anciens auxquelles s'ajoutaient les spécialités du patron. Au 17^{ème} siècle l'atelier de Rembrandt accueillait plus de cinquante élèves qui apprenaient l'art floral, les plissés, le métal, à « percer » la dentelle et enfin la carnation stade ultime de l'apprentissage, le regard et les yeux étant le plus souvent réservés au maître. Les élèves n'avaient le droit de signer qu'une fois leur formation achevée, qu'après avoir quitté l'atelier. En général ils en montaient un nouveau, embauchaient des apprentis et le cycle se perpétuait. L'art était avant tout, une entreprise commerciale et la clientèle se répartissait entre l'église, les monarchies et la noblesse d'Europe et quelques riches mécènes. L'impressionnisme signa l'arrêt de mort d'une tradition séculaire et l'outil de cette exécution capitale fût une toute petite chose insignifiante, une petite invention qui pourrait sembler si banale si elle n'avait pas profondément révolutionné l'histoire de l'art. Le petit tube en étain hermétiquement fermé par un bouchon à vis est

commercialisé en France par la maison Lefranc en 1859. La liberté ! Enfin les artistes pouvaient aller et venir, peindre en plein air « sur le motif » emportant avec eux les couleurs si contraignantes à conserver dans des mortiers, toujours recouverts de linges humides pour éviter qu'elles ne sèchent. Avant le tube souple, les paysages ne s'exécutaient jamais *in situ*. On faisait croquis et dessins en extérieur, on annotait les couleurs, on ramenait tout ça à l'atelier et on peignait exclusivement à l'intérieur.

La première exposition impressionniste se tint à Paris en 1874 dans l'atelier de Nadar. Elle regroupait 39 artistes, tous refusés par les jurys successifs de l'Académie pour les salons officiels. La critique fût cinglante. Louis Leroy, dans un article du *Charivari* tourne en dérision le tableau de Monnet *Impression Soleil Levant* et invente le néologisme péjoratif « impressionnisme ». Jusqu'en 1889 la critique parle de *plein-airisme* ou de *tachisme* pour désigner ce mouvement si ridicule à leurs yeux d'experts. Sans la conviction et l'acharnement du marchand d'art français Paul Durand-Ruel qui fit exposer ces artistes d'avant-garde à Londres et à New-York en 1886, le mouvement n'aurait probablement jamais connu le succès.

Idem pour le cubisme. L'exposition de Georges Braque en 1909 à la galerie Kahnweiler reçut de la part de la critique une volée de bois vert. Le marchand se tourna vers la clientèle russe et américaine qui commencèrent à acheter les peintres cubistes dès avant la guerre de 14. Il faudra attendre les années 50 pour que les français commencent à montrer de l'intérêt pour ce courant artistique, la première exposition cubiste officielle eut lieu à Paris en 1953, année de ma naissance. Pour que la nouveauté soit comprise et acceptée par le grand public, il faut du temps et surtout, au

départ, une poignée d'allumés, voire une seule personne, intimement, profondément convaincue qu'elle vient de voir apparaître la vierge. En toute franchise, je ne suis pas persuadé que j'aurais aimé la peinture de Van Gogh si j'avais eu 20 ans en 1890. J'aurais probablement trouvé ça lourdingue et pâteux comme le public de l'époque. Je me souviens de ces femmes très chic se pâmant de bonheur en visitant l'atelier reconstitué de Giacometti pour une rétrospective au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris en 1991. Les murs crasseux, couverts de graffitis, suintaient d'humidité, je me marrais en silence, prêt à prendre les paris qu'aucune de ces élégantes n'aurait franchi ne serait-ce que la porte d'entrée de l'immeuble.

Dès la première expo, ne voyant pas les clients affluer, mon premier marchand avait jeté l'éponge. Je retins la leçon et imposais désormais à celles et ceux qui « croyaient » en mon travail et souhaitaient le vendre, de commencer par m'acheter quelque chose. Comment voulez-vous convaincre quelqu'un de s'engager si vous-même ne vous mouillez pas ?

En replongeant mentalement dans ces années difficiles de mes débuts, je souriais doucement à Gorilla gorilla.

« Tu n'as pas connu le dédain toi vieux frère. Tu as été directement exposé dans les plus grandes galeries, à Monaco, à Singapour, tu as été admiré par des princes et des milliardaires. Et maintenant tu es seul. Ici avec moi. Toi aussi tu sais. »

Nous allons tous bientôt basculer dans l'inconnu. Je ne connais pas la date, je sais juste que l'histoire est en marche et que rien ne pourra plus la faire dévier de sa trajectoire. Dans la rue, je regarde les gens. Ils portent des paniers pleins de salades, de tomates, de concombres, de melons et de pêches. C'est jour de marché à Blaye. Le plus beau marché de la région, au pied de la Citadelle Vauban, monument classé au patrimoine mondial par l'UNESCO. L'UNESCO, l'ONU, l'OTAN, le G7... Tout ça ne servira bientôt plus à rien. En réfléchissant bien, ça ne sert déjà plus à grand-chose. Combien, parmi tous ces humains qui marchent avec leurs paniers, entrent à la banque ou chez le coiffeur, combien d'entre eux savent aussi ?

Comment sortir de cet état de conscience aigüe qui me paralyse ? Je suis figé, mentalement et physiquement, pétrifié comme la femme de Loth. Tout me ramène à chaque instant au mur infranchissable de la disparition de l'avenir, il n'y a plus désormais que le présent et le passé. Depuis toujours j'entends dire que la clé du bonheur réside dans notre capacité à vivre ici et maintenant ; m'y voilà contraint et pas la moindre félicité à l'horizon ! C'est même plutôt la panique. Quelle motivation pour construire quand on sait que

cela sera détruit ? Créer ce qui ne sera vu par personne ? L'utile et l'inutile, Sisyphe est-il heureux de pousser son rocher comme le suggère Camus ? Depuis des semaines je tourne et retourne ces questions, je suis entré dans le labyrinthe sans fil d'Ariane et me voilà complètement perdu. Jusqu'à la formidable révélation, j'avancais tant bien que mal mais j'avancais ! À présent je fais du sur-place, « *tiens, je suis déjà passé par là, je reconnais ce mur gris et visqueux* ».

Chaque jour, je fais le tour de la Citadelle, je marche pour me donner l'illusion de l'action. Du haut des remparts et des tours de guet, je m'émerveille sans fin du panorama grandiose de la Gironde, des îles, du sentiment de puissance que donnent la hauteur et l'épaisseur des murs, éclatante démonstration de la domination de l'homme sur la nature. Laisser une trace. Même modeste comme les graffitis dans les échauguettes « *Paul était là 17/01/1998* » ; c'est moins que Vauban mais toujours mieux que rien. Depuis que j'ai eu la conscience de ma finitude, la pensée de m'en aller sans rien laisser me plonge dans un tourment existentiel. Est-ce pure vanité ? La perspective de disparaître à jamais sans laisser le moindre signal de mon passage m'affecte plus violemment encore depuis que je sais. Je reste sous la pluie battante, le regard perdu dans l'immensité du ciel tourmenté, la bouche ouverte pour accueillir toutes ces larmes tièdes avec l'espoir qu'elles emportent mon mal-être en ruisselant partout le long de mes joues, de mes bras écartés, de mes jambes tremblantes. Je hurle à l'absurdité et mon cri se perd dans le fracas du tonnerre et de l'orage, seul sous la trombe, sur le pont vermoulu du Hollandais Volant ballotté entre les récifs dans l'écume bouillonnante et personne ne viendra me secourir. En redescendant vers la ville, trempé, dégoulinant, je croise des touristes sous des parapluies. Je glisse et m'étale dans la boue. « *Do you need help Sir ? – No thanks, I'm ok !* »

Même pas envie de me relever. Assis dans ma flaque je sanglote en voyant les visages de Florence et des garçons, l'atelier des Lilas, la maison que nous avons bâtie de nos mains, les premiers pas et les premiers coups de pédale sans petites roues, les anniversaires et les fêtes de Noël, les derniers jours de mon père, la douceur infinie d'un monde si parfait que je n'en mesurais pas l'enchantement et dont j'ignorais tout de la fragilité. Tous coupables.

La soirée s'avance. Dans la pénombre de l'atelier, je me débarrasse péniblement de mes oripeaux souillés et détrempés, ça colle... J'enfile un vieux pull troué. Avec gravité, Gorilla m'observe du coin de l'œil. Je remarque à quel point cette toile est réussie. Le calage du regard est parfait, quelle que soit ma position dans la pièce, il me fixe. Vieux truc des portraitistes depuis la nuit des temps, les pupilles à 0° très précisément. Le studio n'est à présent plus éclairé que par la lueur blafarde des réverbères de la rue, je n'allume pas la rampe de projecteurs. L'incandescence du brûlot rougeoyant de ma cigarette s'amplifie dans l'obscurité à mesure que je tire dessus, tout est calme, l'averse a faibli la nuit est là. Violente et soudaine, la clarté des halogènes m'aveugle, je plisse les paupières.

- Heu, ça va p'pa ?

- Oui, oui, Etienne ça va...

- Ça n'a pas vraiment l'air. Qu'est-ce que tu fais là ?

- Fume une clope

- Dans le noir ? En slip ??!!

- ...

- Écoute, ça fait un moment que je veux t'en parler, mais là ça va plus du tout, je ne te reconnais plus ! Faut que tu me dises ce qui ne va pas, je vois bien qu'il y a un truc qui déconne.

Je lui ai dit. Il savait. Lui et ses potes savent. Au fond ça ne m'a pas tellement surpris. La petite bande qui gravite autour d'Etienne, lui ressemble ; tous dotés d'une sensibilité et d'une intelligence peu communes, ils sont déjà dans le monde d'après. Ils recyclent tout, ont des téléphones pourris et des fringues usagées, cultivent des potagers en permaculture, roulent à vélo, partagent tout, tissent des liens solides autour d'eux et ne consomment pas. Ils sont très attentifs aux voix dissidentes, imperméables aux discours mainstream, aux tendances et la publicité n'a pas la moindre prise sur eux. Ils ont une sacrée longueur d'avance, sans éclats et sans bruit ils ont parcouru le chemin qui mène à l'éveil en empruntant des raccourcis que je n'avais pas vus.

Voilà donc ce qui me survivra et ça vaut toutes les œuvres de la création. Une pensée qui avance, transforme la matière et jour après jour change le monde. De petits foyers de résistance qui s'allument çà et là. Soufflons sur ces modestes brandons, aidons-les à grandir et se rejoindre pour former un immense brasier que plus rien ni personne ne pourra éteindre.

À poil

L'échec des communiantes me laissait un goût amer. Elle était trop subtile cette histoire, les gens s'étaient arrêtés aux apparences. Aux crucifix, aux missels, aux chapelets et tout le petit théâtre de Dieu. Trop peu avaient été capables de voir au-delà des panoplies. « *Nous sommes ce que nous portons* » m'avait un jour dit Manfred. Il affirmait que les choix vestimentaires que nous faisions en disaient souvent bien plus long sur nous que tous nos discours. Pire, nos discours étaient souvent trahis par notre apparence qui criait l'inverse de ce que nous disions. Même vêtus d'un uniforme, il y avait toujours un petit détail révélateur qui dévoilait quelque chose de notre moi profond. La coiffure, une chevelure, des lunettes rondes ou carrées, un parfum. Et même complètement nus, il restait encore quelque chose qui nous singularisait, un truc que nous avions choisi, intentionnellement, pour dire aux autres « *voilà qui je suis* ». Il me montrait des hommes et des femmes au hasard, au restaurant ou dans la rue et détaillait leurs tenues en m'expliquant pourquoi celui-ci portait une cravate rouge vif, pourquoi celle-ci avait choisi des chaussures vert-pomme et telle autre un chapeau blanc à larges bords. Il y avait donc une psychologie des vêtements et des accessoires qui annonçaient, avant que nous n'ouvrions la bouche, de quel bois nous étions faits. Je n'avais jamais pensé à cette façon de voir un pull ou une robe avant qu'il ne m'en parle, mais depuis, je n'ai eu de cesse de décrypter les panoplies de toutes les personnes de mon entourage et de celles que je rencontrais. Les néandertaliens faisaient-ils attention à la manière dont ils attachaient leurs peaux d'ours ou de renne ?

Afin de ne pas perdre de temps chaque matin dans des mini dilemmes futiles, Albert Einstein n'avait qu'un seul costume gris en plusieurs exemplaires. Pour Andy Warhol ou Steve Jobs l'éternel col roulé noir.

À quoi servent les vêtements ? À nous protéger ? Du froid, du soleil, de la pluie, des piqûres d'insectes, de la saleté et de toutes sortes d'autres phénomènes naturels. Si le vêtement n'avait qu'une fonction protectrice, il n'y aurait qu'une tenue, la même pour tous, spécialement conçue pour chacun des agents agresseurs.

La parure en revanche, semble être une fonction très importante dont on retrouve des traces jusque chez les hommes premiers. On reconnaissait le chef à sa coiffe ornées de bois de cervidé, les guerriers à leurs colliers de dents de loups, le chamane à ses plumes de corbeaux et ainsi de suite. La parure est un élément essentiel de la hiérarchie sociale, héritage de siècles de monarchie dont le sommet fut atteint avec Louis XIV, la cour et l'étiquette. A Versailles, pas un bouton, pas une boucle de soulier, pas un mouchoir n'était le fait du hasard, tout était soigneusement choisi pour dire son rang et sa place. Après la chute de la monarchie et l'abolition des privilèges, le costume des hommes avait eu pour fonction première de les rendre égaux. Quelle farce ! La coupe, la matière, la couleur en disent tout aussi long selon que vous êtes capitaine d'industrie, voyou ou employé de bureau. « *Le costume est un discours muet que nous tenons aux autres pour les avertir de ce que nous sommes et de ce que nous aimons* » écrivait Marc-Alain Descamps, un grand universitaire qui avait beaucoup étudié la fonction sociale et la psychologie du vêtement.

Reste une fonction plus subtile, plus silencieuse, plus sournoise, la question de la pudeur. La culotte ou le slip est toujours le premier vêtement qu'on enfle et aussi le dernier

qu'on enlève. Les femmes et les hommes cachent leurs organes de reproduction pour ne pas exciter le désir. Ces parties de nos corps ne se montrent pas, elles sont « honteuses » et le poids de la religion concernant cette mission du vêtement est écrasant. Cacher pour mieux montrer, un jeu très raffiné dont l'accessoire premier reste bien sûr nos oripeaux.

Mon esprit cheminait avec ces réflexions sur les apparences, les panoplies, les accessoires, la mode, la fonction sociale des vêtements. Nos fringues servent autant à cacher qu'à montrer. Le dit et le non-dit, inextricables paradoxes de la complexité de notre rapport ambigu à la séduction. En réfléchissant bien et surtout en parfaite honnêteté, nous devrions accepter le fait que toutes nos interactions, nos échanges, nos conversations, notre rapport à l'autre ne sont que séduction. Entre hommes et femmes, hommes et hommes, femmes et femmes mais aussi entre enfants et adultes et inversement, et les enfants entre eux évidemment. Instinctivement nous cherchons à plaire. Toujours et à tout moment. Même vouloir déplaire est une forme poussée de séduction. Nous voulons être aimé, guérir, rallier l'autre à notre cause, avoir un meilleur prix, faire partie du club, vendre, exposer, faire un film, nous voulons un job, une promotion, un jouet, ou n'importe quoi d'autre, nous sommes dans la séduction. À moins que nous ne voulions rien. Auquel cas nous vivons seul sur la montagne.

Ainsi a germé ma série suivante, « *Paper Dolls* ». Les poupées de papier, référence à une revue illustrée à laquelle était abonnée ma sœur lorsque nous étions enfants. Chaque semaine, sur la quatrième de couverture cartonnée, il y avait un personnage à découper selon des pointillés. Une petite fille ou un garçon en culotte ou en slip que l'on pouvait habiller avec vêtements et accessoires fournis dans le numéro

suivant. Les habits s'accrochaient avec des petits rabats pliés sur la silhouette. Les gens préfèrent la fanfare au violoncelle, eh bien, allons-y pour la fanfare !

Je demandais à mes amis, hommes et femmes de venir poser à l'atelier pour un portrait en pied et d'apporter avec eux leur tenue préférée. Les femmes, coiffées, maquillées, bijoutées, en tailleur et talons haut, en jupe ou en pantalon et chemisier, les hommes en costume, ou pantalon et pull ou chemise. Quand tout était prêt pour la séance photo, je leur proposais de retirer le bas. De n'être habillés qu'au-dessus de la ceinture et complètement nus en-dessous en conservant les chaussures. J'avais bien choisi mes premiers modèles, des personnes que je savais ouvertes d'esprit, dotées d'un solide sens de l'humour et de la provocation pour n'essayer aucun refus, mes quatre première modèles se prêtèrent au jeu de bonne grâce. J'abandonnais l'huile et les pinceaux pour des fusains et crayons noirs. Le résultat ressemblait à de grands dessins sur toile de deux mètres de haut. Pas de fonds peints. Du coutil de lin brut, les fameuses toiles de matelas de l'armée achetées avec Christophe.

Les quatre premières *Paper Dolls* exposées dans l'atelier m'aidèrent à convaincre les modèles suivants. Les sujets étaient splendides, figés en plein mouvement ou simplement posés là. J'avais ajouté aux bords extérieurs des vêtements, des rectangles blancs en toile adhésive, symbolisant les fameux rabats de carton. Le trait était ferme et l'intention claire.

J'essayais d'avoir un panel social le plus large possible. Businessman, écrivaine, portier de club, banquière, designer, femme au foyer, étudiant, vendeuse, chauffeur de taxi, comédienne, sportif, agente immobilier, musicien, femme de chambre, barman... À mon grand regret je n'ai pas réussi à convaincre ni un homme ni une femme politique. Ces gens

avaient-ils plus à cacher que les autres ? Plus la série s'étoffait, plus les visites à l'atelier se faisaient nombreuses. Les gens venaient voir. La représentation de toutes ces personnes à demi-nues était vécue par la plupart des visiteurs comme une incongruité. Notre regard est habitué au nu en art depuis la plus haute antiquité, mais à demi-nu c'est très différent ! Il y avait là quelque chose de dérangeant, les codes étaient cassés sans explication, sans autre grille de lecture que celle du spectateur. Volontairement et contrairement à la série précédente, je n'avais pas de discours pour soutenir ma démarche. Des gens ordinaires avaient enlevé leur pantalon et leur culotte et se montraient comme ça. C'est tout. Faites-en ce que vous voulez.

Magda

Etienne grandissait vite. Trop vite. Prend ton temps mon bonhomme, rien ne presse. Imprime tout dans ta mémoire. Ton tricycle rouge, le bac à sable et l'aire de jeu du Champs de Mars, ton copain Louis, l'ascenseur asthmatique et ses portes en bois qui couinent, le poêle en faïence vert de ta chambre, l'atelier de papa et les cabanes en châssis, ton costume de Batman, le petit éléphant mécanique, les bonnes crêpes de maman, les papillons écrabouillés dans l'étau de ton papé ... Ce sera bon de se raconter tout ça un jour.

Notre garçon était souvent malade. Bronchiolites à répétition. Le mauvais air de la ville nous disaient les pédiatres. La nuit il s'étouffait, ses petites bronches encombrées de glaires. Il nous fallait penser sérieusement à se casser. Loin de toute cette pollution, de ce bruit, de cette puanteur de cette crasse. Le frère de Flo vivait dans le bordelais, au bord de la Gironde. Une semaine de vacances chez lui fut suffisante pour nous décider. A la naissance de son petit-fils, mon père nous avait alloué un petit viatique, tous les mois ça tombait sur un compte bloqué. Mille fois j'avais voulu casser le cochon, mille fois ma toulousaine m'en avait empêché. Au bout de cinq ans le nourrain avait bien grossi et nous avions un pécule qui nous permettait d'emprunter. Une ruine en pierres de plus de 300 ans allait devenir une vraie maison. Notre maison.

Les travaux de restauration étaient dantesques ! Il pleuvait dans la mesure depuis plus de vingt ans, les fenêtres n'avaient plus une seule vitre entière et la toiture était au bord de s'effondrer. Un gigantesque roncier recouvrait la bâtisse jusqu'au toit et ma toulousaine pleurait. « *Mais qu'est-ce que*

tu as acheté avec nos économies ? Tu es fou ! On n’y arrivera jamais !! » La situation était d’autant plus tendue qu’Etienne allait avoir un frère, Flo était enceinte de Guillaume. Nous vivions une séquence compliquée et paniquante. Une maison en ruine à Fours en Gironde, un appartement à Paris dont nous avions dénoncé le bail, un atelier Porte des Lilas, aucune perspective d’exposition, pas de galerie, pas un sou et dans quelques mois un bébé. Il fallait y croire !

Grand-père Janmot veillait sur nous.

Tante Magda, sœur aînée de ma grand-mère la Générale, venait de mourir à l’âge de 98 ans. Magdeleine de Peyssonneaux du Puget Tanneron de Bertaud était née le 14 février 1900, jour de la Saint valentin. Jamais mariée, elle vécut plus d’un demi-siècle rue Rosa Bonheur, à cinquante mètres de notre appartement. Elle était notre seule famille à Paris et nous veillions sur elle. Nous allions la voir chaque semaine, Florence s’occupait des papiers dont l’administration l’abreuvait à flux continu, je l’accompagnais en taxi chez le dentiste, à sa banque ou au cimetière à la Toussaint. Tante Magda venait d’un autre monde et s’y croyait encore. Son appartement était rempli dans ses moindres recoins par les vestiges de son illustre famille descendante des Comtes de Provence. Par le jeu des alliances, cette grande lignée provençale possédait depuis deux siècles et jusqu’à la Grande Guerre, la quasi-totalité des propriétés viticoles entre Hyères et Saint Tropez, châteaux inclus. Le vaisseau amiral était le Château de Bertaud sis à Saint Tropez. J’aimais cette vieille dame et elle me le rendait bien. Pour la rendre heureuse, il suffisait d’aller chercher dans sa bibliothèque l’un de ses albums et lui demander pour la cent-cinquantième fois de raconter. De lourds volumes gainés de cuir, la couverture gaufrée d’armoiries à l’or et garnis de fermoirs métalliques. Les pages consistaient en d’épaisses

feuilles de carton raide comme du bois dans lesquelles étaient découpées des fenêtres enluminées et dans chaque lucarne une photo sépia de l'un des nombreux châteaux de sa famille. Il y avait l'album des propriétés, ceux des personnages, ceux des événements, mariages, baptêmes, communions et enfin celui des militaires pendant la guerre. Si elle ne se souvenait plus de nous avoir déjà montré ces images un nombre incalculable de fois, sa mémoire des noms et des lieux était intacte. Son père était un flambeur. Propriétaire de centaines d'hectares de vignes, il quittait Bertaud chaque semaine pour ses affaires, sans oublier le petit détour par le casino de Monte-Carlo. Au château vivait une grande tribu élargie aux tantes, oncles, gendres, cousins, neveux, plus de 25 personnes au total. Un jour qu'il rentrait de voyage, le comte de Peyssonneaux fit une annonce au cours du repas. Il se leva de sa chaise et fit tinter son verre avec le manche en argent de son couteau pour retenir l'attention de tous. « *J'ai perdu au baccara, nous n'avons plus rien. Nous devons quitter Bertaud sous un mois* ».

La petite Magdeleine se rappela cette sombre journée toute sa vie. La famille s'est éclatée, les uns et les autres sont partis vivre là où on pouvait les accueillir dans des propriétés alliées, à Marseille, à Lyon, à Paris, emportant avec eux ce qu'ils pouvaient de mobilier, de vaisselle et de linge. Le comte de Peyssonneaux alla vivre avec sa femme et ses enfants chez les fils Janmot qui possédaient une magnanerie près de Lyon. La fillette était triste de quitter les lieux magiques de son enfance, le petit port dont elle connaissait chaque pêcheur par son prénom et les délicieux gâteaux de Madame Sénéquier qui tenait la pâtisserie du village où elle était née. Magda me raconta comment, adolescente, elle avait découvert un trésor dans un ancien atelier de la magnanerie. L'endroit n'était plus en fonction depuis longtemps, les

machines à l'abandon dormaient sous la poussière et les toiles d'araignées. Des dizaines de feuilles de papier jonchaient le sol et la plupart d'entre elles étaient déjà à moitié mangées par les rats. En soulevant les feuillets elle n'en crût pas ses yeux. De merveilleux visages, des fleurs, des anges, des mains et des pieds, des morceaux de paysages étaient magnifiquement crayonnés sur tous ces vieux papiers oubliés, abandonnés là depuis des décennies. Des dessins de son grand-père Louis Janmot. Sauvante ce qui pouvait l'être, elle rassembla tous ces crayons dans un grand carton à dessins dont elle ne se sépara jamais. Il dormait là, dans son appartement parisien, coincé entre une armoire et le mur de cette chambre qui lui servait de débarras. Elle n'ouvrait plus le carton depuis des lustres, de savoir qu'il était là lui suffisait. Ma mère et son cousin, ses légataires les plus directs, ont hérité d'un carton à dessins rempli de photocopies haute définition, mises là, une à une, pour remplacer les originaux que j'avais vendus. À sa mort, tante Magda me légua une grande mine de plomb sur arche, travail préparatoire pour « *Rayons de Soleil* » l'une des toiles majeures du *Poème de l'Âme*. Il s'agit d'une ronde formée par quatre jeunes filles et un garçon au milieu d'une clairière bordée d'arbres en phase automnale, baignée par la lumière douce et rasante d'une fin d'après-midi. Les danseuses pieds nus dans l'herbe, sont vêtues d'amples robes vaporeuses ceinturées à la taille, les plissés sont d'une précision et d'une délicatesse inouïes. Le garçon, de dos, porte lui aussi une robe et danse les pieds nus. Dans un mouvement d'une élégance parfaite les personnages se tiennent les mains avec une telle grâce qu'ils semblent flotter dans l'éther. Les visages sont d'une douceur extrême, tout dans cette scène champêtre respire la légèreté, la paix et l'harmonie.

Le dessin de très grand format était d'une qualité exceptionnelle. J'avais malheureusement trop besoin d'argent pour envisager de le garder, à contre cœur j'en confiais la vente à un marchand de ma connaissance. *Rayons de Soleil* fût proposé à plusieurs Musées à l'étranger et en France dont Orsay. La lenteur de réaction de l'administration des musées nationaux permit au Metropolitan de New-York de l'acquérir. Je venais de faire un formidable coup double : Je sortais du rouge à la banque et faisais traverser l'Atlantique à mon aïeul pour rejoindre l'un des musées les plus prestigieux au monde.

Guigui

Guillaume naquit à Blaye. Comme lors de l'accouchement de son frère cinq ans plus tôt, je fondais en larmes, submergé par l'émotion. Ce petit d'homme ne ressemblait en rien à son aîné et montrait dès les premiers jours des signes d'une intense et perpétuelle agitation. Guillaume était en permanence en mouvement, se tortillant comme un ver, agitant bras et jambes. Habitué à la placidité du moine zen Etienne, le contraste était d'autant plus flagrant. L'avenir ne fera que confirmer l'opposition des deux caractères. Nous avions le jour et la nuit, l'un solaire et l'autre lunaire, la discrétion et l'exubérance, le calme et la tempête. Un second doit se battre pour s'imposer et celui-ci ne manquait pas de ressources, il devint immédiatement le centre d'intérêt principal de toute la famille. Volontariste et téméraire, il grimpait partout avant même de marcher et nous courrions en tous sens affolés à l'idée qu'il put se blesser, ce qu'il fit bien sûr à maintes reprises. Un vrai petit caillou que nous appelions Guigui. Il refusait de parler et nous fixait plein d'insolence et de défiance, petit sourire en coin, en poussant doucement son assiette vers le bord de la table jusqu'à la chute et le fracas.

Les débuts de la cohabitation furent difficiles pour les deux frères. L'un venait de perdre sa couronne et ne se privait pas de le dire « *Mais qu'est-ce que vous avez fait là ? On était bien tous les trois, non ? On n'avait pas besoin de lui !* » L'autre nous envoûtait avec ses yeux immenses, petit ouistiti agrippé du matin au soir à sa maman. Lui non plus n'aimait pas la sieste, ni rien de ce qui pouvait s'apparenter à une contrainte. Guillaume était né rebelle et plus le temps passait, plus je me reconnaissais en lui et plus je l'aimais. Aujourd'hui les deux

frères sont comme le pouce et l'index d'une même main, complémentaires et indispensables l'un à l'autre, ils continuent à s'enrichir de leurs différences, animés par une sincère admiration mutuelle.

Cette période de l'installation à Fours fut la plus mouvementée, la plus éprouvante de notre vie. Déménagement de l'appartement de Paris, chantier de reconstruction de la maison, les enfants, le travail à l'atelier, il fallait être sur tous les fronts. Chaque semaine dans le train j'essayais de combler le manque de sommeil. Le chantier de la maison était titanesque, bien pire que ce que j'avais imaginé et aucune des mauvaises surprises ne nous furent épargnées. Je clouais, vissais, sciais, scellais, perçais, bouchais, enduisais, de l'aube jusqu'à tard dans la nuit. Au loin me parvenaient les clameurs de la finale, les français étaient champions du monde et j'avais encore deux fenêtres à poser avant d'aller m'écrouler dans la caravane.

À l'atelier, j'avais depuis peu, un colocataire. Patrick s'était installé au rez-de-chaussée de l'ancienne fabrique dont j'occupais l'étage. Il assemblait des dizaines d'objets hétéroclites dans des boîtes-vitrines auxquelles il donnait des titres évocateurs. Des collages surréalistes en 3D, de petites mises en scènes loufdingues où cohabitaient une boule de billard, une mésange empaillée, un baigneur en celluloïd, une plume, un mètre bras, une étoile de mer, un cube en bois, une équerre ancienne, des yeux de verre, une cage à sauterelle, un cadran d'horloge, un revolver, une truite et des petits avions biplans multicolores. Etienne adorait descendre chez le voisin dont il remontait les bras chargés de cadeaux plus merveilleux les uns que les autres. Son atelier, une gigantesque caverne d'Ali Baba, était saturé par d'innombrables caisses, boîtes et tiroirs regorgeant de tous les objets, fins de stocks, et débarras de boutiques que l'artiste chinait en permanence. Un rêve fou pour un garçon de cinq ans ! En veux-tu en voilà des mini bouteilles, des balles de couleurs, des petites voitures, des cartes à jouer et des tapettes à souris ! Je m'entendais bien avec mon coloc et lui présentais ma petite bande d'artistes, la famille s'agrandissait.

La série des *Paper Dolls* comptait désormais une trentaine de sujets, parité hommes femmes respectée, il était temps de la montrer.

Sur le carton d'invitation on pouvait lire « *C'est l'été, il fait beau et nous sommes champions du monde !* » citation de Jacques Chirac lors de la récente garden-party de l'Élysée. Nous avions invité cent cinquante personnes, il en était venu

deux cents. Nous avons fusionné nos carnets d'adresses pour cet incroyable casting. Ce soir-là, dans la petite cour de la fabrique on pouvait croiser, écrivains, politiques, actrice porno, galeristes, producteurs, mannequins, sportifs, journalistes, musiciens ou chefs d'entreprises. Nous avons organisé cette soirée comme des pros : service de voiturier, stand de grillades, barmaids et plongeurs, on avait mis le paquet et vingt ans plus tard on me parle encore de cette fête mémorable.

- Ça fait des années que je n'ai pas eu un tel choc artistique ! Il faut qu'on en parle, voici ma carte, appelle-moi dans la semaine.

Je n'avais jamais rencontré ce garçon frêle et énervé, j'allais donc me renseigner auprès de Patrick.

- Tu ne connais pas JF de la galerie Loft ??? C'est un marchand historique de la figuration narrative ! Je l'ai invité pour qu'il voit mon travail...

Située rue des Beaux-Arts dans le quartier Saint Germain, la galerie Loft était incontournable et faisait partie de mon circuit. L'une des dernières à défendre des peintres figuratifs, j'y avais vu des expositions de Gérard Schlosser, Bernard Rancillac ou d'Alain Jacquet. La galerie allait devenir trois ans plus tard le fer de lance français de la déferlante de l'art contemporain chinois. Fils d'un grand expert en archéologie et arts primitifs, JF avait grandi dans le quartier, tous les galeristes historiques l'avaient connu en culottes courtes. Patrick l'avait invité dans l'espoir d'entrer dans cette importante galerie et c'est à moi qu'échu la proposition. Fair-play, il ne m'en tint pas rigueur, il était heureux pour moi. Au téléphone, le galeriste avait été clair et direct : « *J'ai complètement craqué sur tes Paper Dolls, je suis prêt à bouleverser ma programmation pour les exposer* ».

L'expérience douloureuse avec mon précédent marchand n'était pas encore cicatrisée, j'étais sur mes gardes et j'accueillais son offre avec méfiance. Au cours des semaines qui suivirent je me renseignais auprès des artistes et des collectionneurs. Le garçon et sa galerie avaient bonne réputation. Ce jeune marchand était notoirement connu pour sa passion pour l'art et son amour des artistes qu'il défendait avec fougue. On le disait jusqu'au boutiste, ne lâchant rien, remettant le fer au feu après l'échec autant de fois qu'il le fallait pour imposer son intuition. C'était vrai, j'allais pouvoir bientôt le vérifier. JF avait compris très jeune qu'il avait l'œil et détestait par-dessus tout être contredit sur ce sujet qui était toute sa vie. Il m'avait raconté sa plus grande frustration. À dix-huit ans à peine, il fut un jour subjugué par une toile vue chez Claude Bernard la galerie voisine. Il voulait absolument l'acheter mais n'avait pas l'argent. Empruntant le tableau durant une semaine, il a désespérément cherché des fonds auprès de sa famille, de ses amis, en vain. Tous les soirs il s'endormait en regardant fiévreusement l'œuvre posée sur la cheminée et c'est la mort dans l'âme qu'il dû la restituer. L'auteur s'appelait Francis Bacon et il ne savait rien de cet artiste. Je me rappelle une peintre belge qu'il exposait régulièrement depuis dix ans sans succès. Si lui y croyait, les autres finiraient par y croire aussi était son credo. Poussé par une amie grande collectionneuse, j'acceptais la proposition. L'exposition des *Paper Dolls* était sur les rails.

La complicité entre un artiste et son marchand est le moteur de toute aventure artistique vouée à conquérir le public. *Le plus grand des arts est l'art du commerce* avait déclaré Warhol. Ceux qui ont pris ça pour l'une de ses provocations habituelles n'ont pas compris à quel point il voyait juste. Comme l'art, l'âme du commerce est la séduction. Faire naître le désir demande un talent créatif hors du commun. Le

commerce, comme l'art est l'une des plus anciennes et plus importantes inventions de l'humanité. Il naît probablement au Néolithique avec l'apparition de l'agriculture et la fin des chasseurs-cueilleurs. L'utilisation intensive de la force animale et des semences nécessitait des intermédiaires pour procurer aux agriculteurs éleveurs ce dont ils avaient besoin pour mener à bien leurs tâches. Araires, bœufs, outils, grains furent les premiers articles vendus ou troqués et déjà, le vendeur devait certainement convaincre l'acheteur de prendre plutôt le bœuf roux que le blanc ou tel lot de blé plutôt que tel autre. Le commerce fera naître l'écriture. À l'origine, les premières tablettes de cunéiformes inventées par les Sumériens en Basse Mésopotamie vers 3400 avant JC, servaient essentiellement d'outils de comptabilité. Ce n'est que bien plus tard que les signes gravés servirent aux récits, à raconter des histoires comme l'Épopée de Gilgamesh. Au tout début, l'écriture fut inventée pour garder une trace écrite du volume des moissons et du nombre de têtes de bétail constituant avant tout des marchandises.

Beaucoup de grands artistes ont fait le portrait de leur marchand et j'allais renouer avec cette tradition quelques années après le début de ma collaboration fructueuse avec JF. Pour l'heure voici les *Paper Dolls*.

L'accrochage était spectaculaire ! Femmes et hommes en alternance sur tous les murs blancs de la galerie, vingt-six toiles de 200 x 80 cm, une petite armée prête à en découdre. J'avais pris soin d'inviter au vernissage, tous mes modèles et presque tous avaient répondu présent. Il y avait foule pour voir tous ces gens à poil et beaucoup de curiosité pour les quelques célébrités qui avaient posé. Les filles se pressaient pour découvrir si la réputation de « demi-baguettes » d'un illustre designer était usurpée ou confirmée, elles en furent pour leurs frais, avec la complicité de l'intéressé c'était le seul

que j'avais représenté de dos. À un moment, mon galeriste me pris le bras.

- *Regarde ! Tu ne remarques rien ?*

- ... ?

- *Ils sont tous devant leur tableau !*

C'était stupéfiant ! Chaque modèle se tenait devant le portrait en pied que j'avais fait de lui, ou d'elle et tenait conversation avec les autres invités. Instinctivement, chacun s'était placé à côté de sa représentation, de son double. Une situation imprévue très étrange que je voyais comme une expo dans l'expo. Je fus aussi ce soir-là pris à partie par un grand nombre de convives « *Mais pourquoi tu ne m'as pas demandé de poser ? J'aurais adoré faire partie de cette série !* »

Dans un recoin de la galerie, j'avais placé un chien. Un grand dalmatien assis que je venais de peindre. L'animal vous fixait d'un air étonné et un peu penaud, un air que seuls les chiens savent exprimer. Le tableau s'intitulait « *Dogs don't give a shit* ». Les chiens s'en foutent. L'idée consistait à rappeler que nous n'étions pas les seuls êtres vivants sur cette planète, que les animaux se foutaient pas mal de nos préoccupations vestimentaires, religieuses ou philosophiques. La toile fut réalisée en utilisant exactement la même technique et sur le même support que les autres tableaux de la série pour que le rapprochement soit évident. Une toile faite par défi. Pour voir si j'étais capable de sortir de la figure humaine tout en conservant l'intensité du regard et la dramaturgie inhérente à tous mes portraits. Le résultat était plutôt convaincant et surtout, j'y avais pris un réel plaisir. La conclusion ne se fit pas attendre, JF m'annonça avec un grand sourire « *J'ai vendu le chien !* » et enchaîna avec « *Tu m'en fais un autre ?* ». Le lendemain j'attaquais un Golden Retriever. Deux jours après

j'apportais la toile à la galerie et le soir même, rebelote, elle était vendue. Durant le mois qu'a duré l'expo, il y eut plus de chiens vendus que de Paper Dolls et mon marchand finit par me dire « *Dis-donc, je crois que tu as un truc avec les animaux toi...* »

Gorilla, gorilla

Gorilla gorilla appartient à la famille des Hominidés, son ADN est à 98,4% identique au nôtre. Les gorilles vivent en groupes dans les forêts tropicales africaines, en altitude ou en plaine selon les espèces et sous-espèces. Le gorille des montagnes peut vivre jusqu'à 4 300 mètres d'altitude dans les forêts de nuages des montagnes de Virunga au nord du Rwanda. Le mot « gorille » apparaît pour la première fois au 6^{ème} siècle av. J.-C. dans le récit grec du Périple de Hannon. Il désignait des femmes velues que les carthaginois avaient vues sur les côtes d'Afrique. Il fut repris par les occidentaux lors de la découverte des primates dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. Le premier explorateur qui rencontra un gorille s'appelait Paul du Chaillu. Il était franco-américain. En 1861, il publiait un récit de ses explorations paru sous le titre *Explorations and adventures in Equatorial Africa*. Le livre fut traduit en français, il raconte notamment sa première confrontation avec un gorille. « *Devant nous se tenait un immense gorille mâle [...] presque six pieds de haut, un corps immense, une gigantesque poitrine, de grands bras musculeux, de grands yeux d'un gris profond, une expression diabolique sur le visage, semblant sorti d'une vision de cauchemar, tel se tenait devant nous le roi de la forêt africaine [...] Ses yeux commencèrent à briller d'une lueur furieuse, tandis que nous restions immobiles, sur la défensive [...] Il me faisait penser à rien de moins qu'à une créature sortie d'un rêve infernal, un être d'un ordre hideux, mi-homme, mi-bête [...] Et là, tandis qu'il hurlait et se frappait la poitrine avec rage, nous tirâmes et le tuâmes.* »

Après le bonobo et le chimpanzé, le gorille est l'animal le plus proche génétiquement de l'homme. La parenté a été confirmée par les similitudes entre nos chromosomes et nos groupes sanguins, le génome humain ne diffère que de 1,57 % de celui du gorille. La primatologue française Sabrina Krief m'a appris en novembre dernier, que des transfusions sanguines étaient possibles entre humains et chimpanzés.

Toutes les espèces et sous-espèces de gorilles sont en danger critique d'extinction.

Il est chassé pour sa viande, démembré pour satisfaire des croyances fétichistes - des pouvoirs attribués à son crâne ou ses mains - il est victime de virus transmis par l'homme mais la plus grande menace reste la destruction massive de son habitat. Selon un rapport des Nations Unis pour l'Environnement il ne subsistera en 2030 que 10% de l'habitat forestier des grands singes d'Afrique. Les grandes compagnies occidentales exploitent les forêts africaines depuis un siècle. Bois tropicaux, défrichages pour planter des arbres de rente (eucalyptus, palmier à huile, hévéa, cacaoyer, théier, caféier...), ou exploitation minière. En 2018, la République Démocratique du Congo a détruit 480 000 hectares de son couvert forestier. Les forêts de la RDC et du Gabon abritent 80% des populations mondiales de gorilles. Le gorille de Grauer (gorille des plaines de l'Est) a perdu 77% de ses effectifs ces deux dernières décennies, il n'en reste que 3 800. En cause l'exploitation des minerais (or, étain, tantale, coltan et tungstène) utilisés dans la fabrication de smartphones, ordinateurs et autres équipements high-techs, les fameux « minerais de sang ». Entre 70 et 80% du coltan mondial vient de la RDC, pays englué dans l'enfer de conflits armés ultra violents depuis plus de vingt ans. Les minerais rares sont l'objet d'intenses trafics qui financent les armes des

différentes factions et les populations payent un lourd tribut, victimes d'exactions et de travail forcé dans les mines illégales. Les enfants sont en première ligne dans ces guerres interminables qui ont fait 6 millions de morts. Alors les gorilles...

Ta zoa trekhei

L'exposition des *Paper Dolls* fut une réussite, la fanfare avait joué plein pot. Je venais de franchir un cap. Dix années s'étaient écoulées depuis la visite de Manfred. J'allais en franchir un autre en tournant le dos à la figure humaine. Ces chiens que j'avais peints avaient ouvert une brèche, révélé une sensation inconnue jusque-là. En peignant des animaux je n'étais plus accablé par la pression du regard de cet « autre » qui aspirait toute mon énergie. Avec les bêtes, s'installait une distance confortable qui me permettait de travailler sereinement et plus rapidement. J'essayais une chèvre. Puis un âne, un bélier et des poules, un ours, un rhinocéros et un zèbre, en quelques mois je produisais un formidable bestiaire. Je mettais à profit les techniques de Christophe en travaillant notamment avec des fusains « gros décor » qui permettaient d'obtenir des noirs profonds et très mats. Je ne cherchais pas à « figurer » des animaux comme le font les peintres animaliers, l'animal n'était pour moi qu'un prétexte pour dire tout autre chose. Pour parler de sentiments, de spiritualité, de philosophie, pour inlassablement poser des questions. Je me fichais pas mal d'avoir ajouté un doigt à ma grenouille ou d'en avoir oublié un au rhino, l'important était qu'on les « sente » nous questionner, bousculer nos certitudes par leur présence métaphysique. Je jouais sur des contrastes rudes entre des parties extrêmement sombres et d'autres tellement lumineuses qu'on en perdait le trait. Un œil brillant comme une étoile émergeant d'un repli plus noir qu'une nuit sans lune, propulsait tout à coup une chèvre banale dans une atmosphère un peu oppressante, dans la part obscure du vivant. Ces animaux vivaient bien au-delà de leur

représentation graphique et les regardeurs ressentait instinctivement leur irrésistible présence sans pouvoir l'expliquer.

À l'aube du nouveau millénaire, une amie décoratrice me proposa d'exposer mon bestiaire dans son show-room chic et branché de la rue Jacob. En quelques jours la quasi-totalité des tableaux de l'expo trouvèrent acquéreur. Jamais je n'avais connu un tel succès. Les nombreux articles de presse élogieux dans les élégants magazines de décoration me firent basculer, aux yeux des gardiens du temple sacré de l'Art, dans le monde futile le l'art décoratif. Un critique un peu méprisant avait un jour balancé à Francis Picabia qu'il peignait pour les salles d'attente des dentistes. Picabia répliqua, non sans humour, avec cette vérité implacable « *Mon cher, plus de dentistes, plus de peintres !* » Si aux yeux de certains je devenais un artiste commercial, je ne ressentais pas la moindre trahison dans cette nouvelle orientation. L'intégrité ne se mesure pas à l'aune de la souffrance. Jusqu'à la fin des années 60, les artistes considéraient les Arts Décoratifs comme partie intégrante de leur métier. Picasso, Braque, Matisse, Léger, Miro et tant d'autres, inventaient dessins et cartons pour la production de vaisselle, de tentures, de tapis, de céramiques, et autres objets du quotidien, qui n'avaient d'autre vocation que d'embellir les intérieurs. Aujourd'hui, les grands artistes contemporains ne produisent plus que pour les musées, les fondations et les salles de ventes, avides de nouveaux records de gigantisme et de valeur financière. Les Arts Décoratifs seraient ils considérés par « le monde l'art » comme dévalorisants ? Le quotidien est-il à ce point indigne d'intérêt pour ces Dieux regardant de leur Olympe les fourmis poussant leurs chariots dans les allées d'Ikea ? En revanche, me retrouver désormais classé dans la catégorie « artiste animalier » me dérangeait, m'agaçait grave. Je n'avais rien

d'un peintre « animalier ». Une catégorie un peu maniériste et besogneuse avec ses codes naturalistes dont la précision d'exécution tenait plus de l'illustration savante que d'un réel expressionisme. « *Regarde ! C'est incroyable, on peut compter les poils ! Sacré coup de crayon ! Chapeau !* » En un mot, un genre assez cul-cul.

Ce nouveau thème m'ouvrait la porte de nouvelles galeries et rayon commandes, je passais sans problème des gamins aux chiens et aux chevaux.

L'hôtel

Dans la maison de Fours en travaux, nous avons terminé trois chambres, une cuisine et une salle de bain, le reste était encore en chantier, sols en béton brut, isolation apparente aux plafonds et gaines électriques en attente. Dans une pièce j'avais installé un atelier secondaire, je naviguais donc entre deux espaces de travail distants de 600 kilomètres. Au bout de quelques semaines, je réalisais que je n'avais plus que des ébauches, que des toiles en cours dans chacun des deux ateliers, tout avançait de façon chaotique, rien ne se finissait vraiment.

C'est à ce moment précis de mon existence que JF eut l'idée géniale de me présenter à Nicolas Ruyer, le Directeur Général de l'Hôtel Lutetia.

Propriété de la famille Taittinger, le Lutetia allait devenir mon adresse parisienne pour les quatorze années à venir. Cette grande famille de collectionneurs hébergeait des artistes dans leur hôtel depuis plusieurs années selon un principe simple, le gîte en échange d'œuvres. Le premier à investir le Lutetia fut César, rapidement suivi par son ami Arman. Il y eut aussi le grec Takis, le russe Mikhaïl Chemiakine et Philippe Hiquily, entré comme moi par l'intermédiaire de Jean-François. J'étais donc le petit dernier, le 6^{ème} et dernier artiste résident du Lutetia. Lorsque j'arrivais, César était mort deux ans auparavant, Arman et Hiquily était encore bien présents et les deux autres ne venaient que très rarement. L'hôtel était en pleine restructuration et le Directeur me fit visiter des chambres, des suites, des salons et des couloirs qu'il souhaitait valoriser avec peintures et dessins originaux.

Le Lutetia fut le théâtre de nombreux évènements, d'une histoire mouvementée dont subsistait encore, lors de mon arrivée, une tradition mémorielle très émouvante, le dîner annuel des anciens déportés. D'avril à août 1945, l'hôtel fut réquisitionné par de Gaulle et confié à Sabine Zlatin, la Dame d'Izieu, pour en faire le centre d'accueil des déportés de retour des camps. Une sorte de dispensaire militaire où étaient acheminés les rescapés pour y recevoir les premiers soins. Beaucoup arrivaient la peau sur les os sous leur sinistre tenue rayée. Ils étaient épouillés, lavés, soignés et frugalement nourris pour graduellement réhabituer leurs organismes décharnés par des mois de privations. Par dizaines les familles se pressaient devant l'hôtel pour tenter de retrouver qui un père, une sœur, un frère parmi la cohorte de pauvres diables qui arrivaient chaque jour en autobus de la Gare de l'Est ou de l'aéroport du Bourget. Dans le hall étaient épinglées des centaines de photos de disparus à l'attention des survivants au cas où l'un d'entre eux reconnaîtrait un compagnon d'infortune. J'appris plus tard que les parents de mon ami Michel furent de ceux qui vécurent ces retrouvailles miraculeuses au Lutetia en mai 1945.

De Gaulle avait un attachement particulier pour cet hôtel. S'il est indéniable qu'il y séjourna souvent dans les années 30 comme en témoignent les registres de l'établissement, plusieurs légendes courent encore. Il s'y serait rendu le soir après son mariage à Calais le 7 avril 1921 avec Yvonne Vendroux, pour leur nuit de noces. Ce serait aussi au Lutetia qu'il aurait passé sa dernière nuit en terre de France avant de s'envoler pour Londres. Avant de partir, il aurait fait emmurer dans une cave sa cantine militaire. À la libération, il revint pour la récupérer. Il arrive en jeep militaire accompagné de deux ordonnances qui descendent au sous-sol, démolissent le mur et remontent en portant la cantine poussiéreuse qu'ils

déposent à l'arrière de la voiture. De Gaulle s'apprête à quitter les lieux, hésite un instant sur le pas de porte, fait demi-tour, repasse le tambour et se dirige d'un pas ferme vers la réception.

- *Ma note je vous prie !*

Une anecdote merveilleusement racontée par Pierre Assouline dans son roman *Lutetia* dont l'intrigue se déroule durant l'occupation avec l'hôtel pour décor. Le livre fut partiellement écrit *in situ*, dans la *Suite Littéraire*, le premier endroit pour lequel je réalisais deux tableaux : un éléphanteau d'un mètre soixante-dix et une série de grenouilles noires bondissantes.

Dans les semaines qui suivirent mon arrivée, Nicolas Ruyer me commanda plusieurs œuvres pour agrémenter quelques suites et des dessins pour un couloir du 6^{ème} étage. La première fois que je croisais Arman, il était à la conciergerie pour récupérer son courrier, vêtu d'une robe de chambre et de pantoufles de cuir. Le Directeur nous présenta, il me tendit une main molle en grommelant et s'esquiva vers l'ascenseur. Le 6^{ème} étage abritait la Suite Arman, la plus spacieuse, la plus prestigieuse de l'hôtel et l'artiste avait fermement indiqué à la direction qu'il était hors de question qu'un petit peintrailon de province inconnu, empiète sur ses plates-bandes.

Nicolas, gravement malade, décéda malheureusement dès la première année de mon installation. Il fut remplacé par Béatrice et avec elle j'allais réaliser mes plus belles toiles pour le *Lutetia*.

Doudou

Comme les autres, nos enfants couraient partout dans l'hôtel. Sept étages d'immenses couloirs avec un ascenseur à chaque aile offraient de sérieuses possibilités pour les parties de cache-cache et les cavalcades. Ils connaissaient chaque recoin, des cuisines, de la brasserie, des salons et tous les employés qu'ils appelaient par leur prénom. Les doudous égarés finissaient chez les concierges qui les conservaient précieusement jusqu'à ce que maman vienne récupérer la relique si vitale à la sérénité de toute la famille. Etienne avait abandonné son bandana rouge depuis deux ans, celui de Guillaume consistait en un morceau déchiré de sa turbulette de bébé où pendait lamentablement une petite bande de tissu effrangée au bout de laquelle était fixé un bouton pression métallique qu'il se passait et repassait sous les narines en suçant ses doigts pour s'endormir. Sans ce bout de haillon puant, point de sommeil. Cet objet était sans nul doute ce qu'il possédait de plus précieux au monde. Les pédopsychiatres et les sociologues parlent d'objet transitionnel permettant à l'enfant de glisser en douceur vers la séparation d'avec la mère. Je crois que c'est bien plus que cela. Cette petite chose douce, molle et odorante que l'on triture machinalement les yeux mi-clos est une clé, unique pour chacun, une clé qui ouvre la porte des rêves, d'un espace-temps où l'on peut flotter en toute sécurité pour se recharger en énergie vitale. Le doudou est pour l'enfant un organe externe qui les protège des brutales réalités du monde. En quelques secondes on oublie la faim, la peur, la tristesse, le bruit des bombes. Et surtout l'injonction à grandir.

Brigitte, une amie collectionneuse d'art, me fit un jour une étrange commande. À sept ans son fils Joseph n'arrivait pas à se séparer de son Nono, un petit ours en peluche tout mou. Son idée était d'immortaliser Nono sur une grande toile pour montrer à Joseph qu'on avait compris son importance capitale et qu'il serait là pour l'éternité près de lui. Sacrée personnalité ce Nono ! En découvrant cette petite bouille toute ronde, ses immenses yeux noirs et ses pieds bouilles, j'eus l'idée d'une petite série dont les sujets ne seraient ni des humains, ni des animaux et encore moins des natures mortes. Des personnages à part entière, traités comme le mériterait n'importe quel être vivant. Je faisais un, puis deux puis trois portraits de Nono et Brigitte en choisit un. Je crois que son plan avait fonctionné, dans les semaines qui suivirent l'arrivée du tableau, Nono fut abandonné sur une étagère. Je demandais alors à tous ceux que je croisais s'ils avaient encore leur doudou, et, à ma grande surprise, l'immense majorité des personnes interrogées l'avaient précieusement conservé. Plus fort encore, je découvrais que plus on était monté haut dans l'échelle sociale, plus le doudou était bien préservé dans un endroit sûr. C'était particulièrement flagrant chez les personnes investies de hautes responsabilités, les dirigeants de grandes entreprises ou les politiques. Exhumer ce témoin si intime de son enfance donnait parfois lieu à des séquences émouvantes. L'ours de Gérard avait, collé sur son abdomen, un vieux sparadrap. *« Quand j'ai été opéré de l'appendicite, le chirurgien, pour me rassurer, m'a dit qu'il opèrerait aussi mon ours et que lui, n'avait pas peur ».*

La série des doudous progressait rapidement et JF avait programmé l'expo à la galerie. Dans le même temps je proposais au Lutetia de consacrer tout un étage de couloirs aux enfants. L'idée était d'accrocher assez bas sur les murs

une trentaine de portraits de petits compagnons, à hauteur de regard d'un enfant. Les commissaires d'expositions des musées, galeries et autres lieux d'expositions ne pensent jamais aux enfants, les tableaux sont toujours accrochés pour être regardés par les adultes, comme s'il était convenu que l'art c'était un truc pour les grands. Avant même qu'il ne sache marcher Etienne avait déjà visité un grand nombre de musées et de galeries d'art et nous le portions afin qu'il soit à bonne hauteur. Nous allions souvent en promenade jusqu'au Musée Rodin non loin de chez nous. Etienne aimait bien le jardin. À cinq ans il s'est longuement arrêté devant *La Main de Dieu* et, très concentré, l'observait sous tous les angles.

- *C'est beau, Titou ? Ça te plaît ?*

- *Dis-moi papa, comment il savait le Monsieur qu'il y avait une main dans la pierre ?*

Nous oublions trop souvent que les enfants ne voient pas ce que nous voyons. Quand nous croyons déceler l'essentiel, ils débusquent le détail qui nous avait échappé et vient contredire le récit. Quand l'art est pour nous une affaire sérieuse, il n'est pour eux qu'un jeu parmi d'autres. J'aime recevoir des enfants à l'atelier, ou visiter une exposition en leur compagnie, leurs questions sont toujours imprévisibles et ils ouvrent des voies que je n'avais pas imaginées. Ils ne sont pas formatés par une réflexion faite de références, ils ne classent pas, ne trient pas, n'ont aucun à priori et se laissent entièrement guider par leurs émotions. Le mode de pensée des enfants est infiniment plus libre que celui des adultes. Jean Dubuffet n'a eu de cesse toute sa vie durant de chercher à désapprendre, à retrouver la liberté de trait de l'enfant, à tracer sans contraintes, comme avant l'école où l'on enseigne à ne « pas dépasser ».

Dopamine

Gorilla gorilla est victime de nos habitudes que nous croyons être la norme. Le smartphone, le goût sucré, l'avion pas cher, l'eau en bouteille plastique, l'internet haut débit, le porno, ne sont pas la norme. Ce sont des addictions. Des drogues que nous ingurgitons en masse quotidiennement sans nous poser de questions puisque nous pensons être tous soumis au même régime. Nous savons que la drogue nous conduit à notre perte mais nous ne changeons rien. Le génie humain est victime de son incroyable succès. Comment ne pas être enthousiaste à l'idée d'avoir dans sa poche un objet de deux cents grammes qui nous permet à tout moment de parler en visio-conférence avec une personne se trouvant à l'autre bout du monde et pour quelques centimes ? Un petit rectangle plat avec un écran qui nous permet de contrôler à distance notre maison, notre voiture ou nos enfants. De commander une pizza, un joint ou n'importe quoi d'autre qui nous sera livré en un temps record où que nous nous trouvions. D'avoir accès en moins d'une minute à l'ensemble des connaissances accumulées depuis plus de deux millénaires dans tous les domaines. Le plus humble des citoyens du monde occidental transporte avec lui toutes les bibliothèques de l'humanité, les dernières prises de vues de Mars et le match de finale de l'Euro. Dans le même temps, l'enfant burkinabé porte un bidon d'eau sur dix kilomètres tandis que nous pissons et chions dans de l'eau potable. Est-ce cela que nous appelons le progrès ? Nous sommes les complices objectifs d'une colossale monstruosité qui ne nous apporte qu'un bien-être apparent en détruisant, lentement mais irrésistiblement toutes les richesses et la beauté de notre monde. Nous dévorons littéralement notre Terre. Notre désir de confort et

de plaisir est insatiable et comme des rats de laboratoire, nous appuyons sans cesse sur la pédale *plus*. Obnubilés par ce que nous n'avons pas encore, nous oublions ce que nous avons. Et nous avons tellement ! Des dizaines de vêtements, de paires de chaussures, voiture, vélo, lave-linge, lave-vaisselle, aspirateur, téléphones, 1/3 de la nourriture que nous produisons finit dans la poubelle. Nous sommes archis gâtés et semblons toujours plus frustrés, que se passe-t-il dans notre cerveau ?

Dans son essai *Le Bug Humain*, Sébastien Bohler, docteur en neurosciences, arrive à la conclusion que sapiens n'est pas programmé pour freiner. Tout se joue dans le striatum, une partie de notre cerveau impliquée dans le désir, les addictions, la motricité, la gestion de l'anxiété et du bien-être. La dopamine, sécrétée dans le striatum, est l'une des nombreuses substances chimiques qui sert de neurotransmetteur dans notre système nerveux central. Plus particulièrement, cette molécule joue un rôle primordial dans le processus récompense/renforcement, elle est communément appelée « la molécule du plaisir ». Cette molécule très minoritaire dans notre système, représentant moins de 1% de l'ensemble des autres neurotransmetteurs, n'en est pas moins indispensable à notre survie. C'est elle, en nous récompensant par des sensations de plaisir qui nous indique qu'il est bon de manger ou de marcher et nous dit de recommencer encore et encore. Le problème, d'après Bohler, est qu'aucun dispositif de satiété au plaisir n'a été prévu. La dopamine est la substance naturelle la plus addictive et les neurosciences ne proposent aucune solution pour limiter notre quête sans fin du plaisir. Le seul moyen d'enrayer ce cycle perpétuel serait de tromper notre système en y intégrant insidieusement des notions comme la sobriété, l'altruisme, la gratuité, la solidarité comme autant de sources

nouvelles de plaisir. Pour changer le monde, nous devons donc changer nos habitudes. Des chercheurs en sciences cognitives ont établi que le temps nécessaire à notre cerveau pour changer une habitude, pour ancrer un nouvel automatisme varie entre deux et huit mois. Encore faut-il que nous ressentions la nécessité de ce changement. Que nous ayons conscience de la finitude de notre monde et des ressources qu'il peut produire. Une demi-heure passée dans un centre commercial à observer le contenu des chariots que poussent les gens, suffit pour comprendre qu'il faudra encore beaucoup de temps avant qu'une prise de conscience ne devienne majoritaire.

Gorilla gorilla va donc être éliminé de la surface de la Terre parce que Brandon et Jessica pensent que le nouvel iPhone est essentiel à leur épanouissement, ou plus simplement encore parce que des millions d'humains n'arrivent pas à boire l'eau saine du robinet qui ne sert qu'à chasser leurs déjections, laver leur voiture ou arroser les parcours de golf.

Otto

A l'hôtel, Béatrice me confiait plusieurs beaux endroits à agrémenter de mes œuvres. Ainsi allait naître l'une des suites les plus populaires, les plus demandées du Lutetia, *La Suite aux Ours*.

L'ours est mon animal totémique.

Si nous partageons plus de 98% d'ADN avec les grands singes, nous avons en commun une autre caractéristique, et pas des moindres, avec les ours : la station debout. Durant des millénaires, les hommes et les ours ont marché de concert et partagé habitat et nourriture. On le retrouve érigé en divinité dans un grand nombre de sociétés humaines anciennes, en témoignent peintures rupestres et représentations fantastiques. L'ours est l'animal dont la mythologie a façonné l'esprit humain avec une telle puissance qu'il est encore omniprésent dans l'ère moderne de l'ultra technologie. Les deux symboles de Wall Street sont le taureau et l'ours. Bull & Bear pour qualifier la tendance du marché boursier, à la hausse pour le taureau, à la baisse pour l'ours. De la caverne au trading haute fréquence, l'ours et l'homme sont inséparables. Jusqu'au 8^{ème} siècle en Europe, l'ours était considéré comme le roi des animaux. L'église catholique l'a volontairement détrôné pour le remplacer par le lion. Dans la croyance populaire du Haut Moyen-Âge, le plantigrade faisait l'objet de tant de rituels et légendes que sa vénération finissait par faire de l'ombre à la religion officielle et conquérante. On lui prêtait des pouvoirs extraordinaires et des pratiques transgressives liées à la sexualité et la fertilité. Au printemps, les pères enfermaient leur filles vierges la nuit craignant qu'elles ne s'accouplent avec l'ours. De nombreux

seigneurs d'Europe de l'Est se disaient fils d'ours et quand Charlemagne entreprit la conquête de la Germanie en 772 il se heurte aux pratiques païennes des Saxons. Pour christianiser ces peuplades barbares, il fallait d'abord abattre ce concurrent et le remplacer. Des massacres à grande échelle furent organisés dans les forêts de Saxe et de Thuringe pour éradiquer cet ennemi du Christ qui incarnait à lui seul cinq des sept péchés capitaux : la colère, la gourmandise, la paresse, l'envie et la luxure. Cette éradication de l'ours au nom de Dieu perdurera dans toute l'Europe jusqu'à la fin du 12^{ème} siècle. L'église mettra toutes ses forces dans la bataille pour anéantir la puissance évocatrice culturelle de cet être diabolique et durant 400 ans les ours furent impitoyablement massacrés. Au 13^{ème} siècle, enfin, le lion a définitivement remplacé l'ours devenu son vassal. Le choix délibéré du lion fut motivé par plusieurs raisons pragmatiques. Il n'était pas une espèce indigène d'Europe et ne pouvait donc pas faire l'objet d'un culte ancestral et, contrairement à l'ours dont la religion était fondée sur la tradition orale, le lion était déjà bien présent dans les écrits, la bible et toute la littérature gréco-romaine. C'en était fait de l'ours, encore fallait-il maintenir le couvercle bien fermé, les croyances et les traditions ont la peau dure, l'église devait aller au bout de la désacralisation. Des oursons furent capturés, arrachés à leur mère et élevés pour être ridiculisés dans de lamentables spectacles de rue. Pour parfaire la démystification on le fit danser, vêtu de costumes grotesques, les villageois pouvaient l'approcher, le toucher, l'ours perdra définitivement son aura de puissance et de créature surnaturelle.

Mon doudou était un ours. Il avait les yeux bleu pervenche et portait un gilet jaune paille fermé par de gros boutons dorés. La littérature enfantine est remplie d'ours, Winnie l'ourson,

Paddington, Michka, Petit Ours Brun, Plume, Luna la Petite Ourse, L'ours Barnabé pour ne citer que ceux-là, ils sont légions. Ma petite enfance fut bercée par l'histoire de *Boucles d'Or et les trois Ours*. J'adorais ce conte lu et relu des dizaines de fois sans la moindre lassitude, mon bonheur de retrouver la maison de la famille ours était à chaque fois intact et ravivé. De la première ligne ou de la première image jusqu'à la dernière, tout dans cette histoire n'est que mystère. On ne sait rien de la fillette, ni d'où elle vient, ni où elle s'en va, il n'y a pas de fin comme dans les autres contes de fées, elle s'en va et c'est tout. Juste à côté du Lutetia il y avait Chantelivre, la plus belle librairie pour enfants de Paris. Je ne repartais jamais sans y faire un tour et de mois en années je constituais pour Etienne et Guillaume la bibliothèque enfantine idéale. Nous avions un rituel à chacun de mes retours à la maison, nous lisions le nouveau livre avant d'aller dormir. Ainsi arriva *Otto, autobiographie d'un ours en peluche* de mon illustre compatriote alsacien Tomi Ungerer. L'aventure extraordinaire d'Otto devint immédiatement l'une des préférées des garçons. L'histoire débute en Allemagne juste avant la deuxième guerre mondiale. David et Oskar sont deux amis inséparables. Otto est l'ours en peluche de David un enfant juif. Un jour, en jouant, Oskar renverse un encrier et l'ourson se retrouve avec une tache indélébile autour de l'œil et sur l'oreille. Suite aux lois antijuives du IIIème Reich, la famille de David est raflée et déportée. Le cœur brisé de devoir se séparer de son ami, David offre son ours à Oskar. Il sera perdu lors des bombardements alliés à la libération de l'Europe et s'en suivent d'incroyables rebondissements dans la vie d'Otto qui finit à New-York dans la vitrine d'un antiquaire bien après la guerre. Oskar reconnaît l'ours à cause de la tache d'encre si caractéristique. Il l'achète et raconte son histoire à un journaliste qui la publie. David, rescapé des camps, vit justement à New-York et tombe sur l'article. Il

contacte le journaliste et retrouve son ami d'enfance. Otto les a réunis. Quelle merveilleuse façon d'aborder avec des enfants un sujet aussi grave ! Si l'ours avait perdu son aura de divinité occulte et transgressive, il a gagné sa place de médiateur idéal entre le monde des enfants et celui des adultes.

L'ours est mon animal totemique. J'en ai peint de toutes sortes dans toutes les positions mais pour la *Suite Aux Ours*, je voulais un ensemble spécial. Quatre tableaux qui se répondaient entre eux. Au-dessus du lit, un grand ours brun allongé sur le flanc, les pattes mollement abandonnées, l'œil rêveur, prêt à sombrer en hibernation. De chaque côté des vantaux d'acajou de la grande porte coulissante qui fermait la chambre, deux ours noirs debout, les regards un peu inquiétants. Les gardiens de la tanière. En face, au-dessus du canapé, une tête de grizzly de profil observe, immobile, un papillon noir. L'éveil de la nature au printemps. Cet ensemble a été photographié à maintes reprises et a fait l'objet de publications dans des magazines américains, anglais ou japonais. Je réalisais l'année d'après la *Suite Polaire* en reprenant ce même principe mais cette fois avec des ours blancs.

C'est comment qu'on freine ?

Ma nouvelle résidence parisienne me permit de me recentrer. J'abandonnais l'atelier de la Porte des Lilas et rapatriais tout en Gironde. Rapidement je trouvais un grand espace en dehors de la maison, une ancienne voilerie de bateaux sur le port de Bourg. J'aimais bien l'idée de séparer le lieu de travail de celui de vie. La coupure était indispensable. Laisser reposer le travail. Revenir avec un regard neuf et voir dans la seconde ce qu'il fallait faire. Depuis les fenêtres du nouvel atelier je voyais les bateaux en cale sèche sur le port et derrière, la grande rivière charriant ses millions de mètres cube d'eaux saumâtres. La rivière. C'est ainsi que les locaux nomment la Gironde.

Depuis toujours, les hommes s'installèrent au bord de l'eau.

Plus de 60% de la population mondiale vit en zone côtière. 3,8 milliards d'humains résident, comme moi, à moins de 150km d'un rivage et cette proportion, en perpétuelle augmentation, devrait atteindre 75% en 2030. En cause l'accélération de l'urbanisation des littoraux. Toutes les villes les plus peuplées sont en zones côtières. Shanghai est la plus grande ville du monde avec plus de vingt-trois millions d'habitants et c'est aussi le premier port marchand. Au 5^{ème} siècle cette mégalopole n'était qu'un modeste village de pêcheurs et de tisserands du nom de Hua Ting, bâti sur l'embouchure du Yang-Tsé-Xiang. En 1920 Shanghai comptait un million d'habitants. Il aura donc fallu quinze siècles pour atteindre le million et à peine un pour passer à vingt-trois. En 2005 Shanghai pesait 20% de la production chinoise pour 1,5% de la population du pays. 20% des exportations de la Chine transite par sa zone portuaire. La ville compte environ

5000 gratte-ciels et 120 supplémentaires sont construits chaque année. Ces milliards de tonnes de béton finissent par affaiblir le sol qui s'enfonce de 1,5 centimètre par an. La plus grande aciérie de Chine se situe dans le district de Baoshan en bord de mer, mais on trouve aussi un gigantesque complexe de raffineries de pétrole, des usines de produits chimiques et pharmaceutiques, des chantiers navals, des chaînes de montages automobiles et bien sûr des manufactures de high-tech, ordinateurs et composants électroniques. La pollution est gigantesque. Les usines crachent en permanence des nuages de fumées soufrées et chaque jour 4 millions de tonnes d'eaux usées industrielles non filtrées sont balancées directement dans la rivière Huangpu, principale source d'eau potable de la ville.

L'artificialisation du littoral massif et rapide fragilise la vie de centaines de millions d'humains. Si on évoque fréquemment l'érosion des ressources fossiles comme le pétrole ou le gaz, il en est une autre qui s'épuise sans faire de bruit. Chaque année quarante milliards de tonnes de sable sont extraites de la mer, des mines et des lacs, principalement pour faire du béton, le sable des déserts étant impropre à la construction. Quarante milliards de tonnes, c'est le double des sédiments transportés vers les mers par l'ensemble des fleuves du monde. Le sable dragué dans les fonds marins est comblé par celui des côtes qui glisse vers la mer jusqu'à disparition des plages. Un seul dragueur peut extraire plus de 600 000 tonnes de sable par jour. Neuf plages sur dix de Floride ont disparu. Les constructions côtières sont fragilisées par leur base et bon nombre se sont déjà effondrées. La demande a augmenté de 360% ces trente dernières années et elle n'est pas près de baisser, un kilomètre d'autoroute absorbe 30 000 tonnes de sable. La Chine à elle seule consomme 60% de la production mondiale de sable. La construction de *Burj Khalifa* à Dubaï, la

plus grosse tour du monde, à nécessité 45 000 tonnes de sable ponctionnées sur les plages australiennes. Elle est à 30% inoccupée. 500 millions de tonnes de sable pour *The World*, les 300 îles artificielles et 20 millions de camions-bennes géants pour les acheminer. En les mettant bout à bout la colonne ferait 5 fois le tour de la planète. Le sable fait aussi l'objet de convoitises et d'un trafic mafieux à très grande échelle dont il est difficile d'évaluer l'ampleur exacte mais qui se chiffre en milliards de tonnes volées chaque année en Afrique, en Inde ou en Amérique Centrale. À ce rythme d'extraction, il n'existera plus une seule plage dans le monde en 2100. Dans l'hypothèse où nous serions encore là à cette date.

La colonisation frénétique de la Terre est un cercle vicieux parfait dont sapiens, victime de son succès, ne peut plus s'échapper. Ses prouesses technologiques se retournent contre lui et ne pourront pas le sauver. La technologie, quelle qu'elle soit, demande toujours plus de ces ressources qui s'épuisent. Nous sommes les passagers d'un vaisseau cosmique sans pilote, les moteurs se sont emballés et personne n'est capable de les ralentir, les constructeurs ont oublié d'y adjoindre un système de freinage.

Paris

Au tournant du millénaire, j'assistais à la galerie Loft au débarquement des premiers généraux d'une armée qui allait envahir et dominer le marché de l'art mondial. Ils s'appelaient Sui Jianguo, Zhang Xiaogang, Liu Wei, Zeng Fanzhi, Liu Xiaodong ou Rong Rong, ils étaient chinois. L'un des plus importants collectionneurs de la *Figuration Narrative*, un homme d'affaire français expatrié à Hong-Kong, venait de vendre toute sa collection pour investir dans l'art contemporain chinois et cherchait une galerie à Paris pour représenter ses nouveaux artistes. Jean-François a très vite flairé la bonne affaire, ils n'ont pas tardé à s'associer et refondre la galerie. Loft devint en quelques mois, le fer de lance français de la création contemporaine chinoise. Ces nouveaux venus excitaient ma curiosité et nos premiers échanges furent passionnants. Les chinois ne venaient pas en Europe pour s'insérer dans le paysage et se faire une place au soleil, ils venaient en conquérants avec l'objectif clair de renverser la table et de remplacer les anciens acteurs. Leur force de frappe était d'une puissance inouïe. Non seulement ils excellaient dans tous les domaines, peinture, sculpture, photo, installations conceptuelles, mais ils étaient animés par une détermination en acier trempé, forgée sur l'enclume de la révolution culturelle. Rien ni personne ne pouvait les intimider, j'avais en face de moi une redoutable machine de guerre. Petit à petit la galerie s'est vidée, les artistes français ont été remplacés par des chinois. J'avais un nouveau travail en cours, je comptais bien aller jusqu'au bout, je suis resté.

La France. Paris. Tous les plus grands artistes de l'histoire de l'humanité, de Vinci à Picasso sont passés ou ont été révélés ici. Aujourd'hui encore, les stars mondiales de l'art

contemporain sont prêtes à payer pour inscrire le mot « Paris » dans leur biographie. Dernier en date, Jeff Koons et ses tulipes-anus. Si le vrai marché de l'art se trouve à Londres ou à New-York, la ville lumière reste un passage obligé pour être reconnu. Tous les grands courants artistiques jusqu'à l'Expressionnisme Abstrait et le Pop Art américains sont nés en France. Si les grandes places anglo-saxonnes sont les lieux où se font les côtes financières, la France reste l'endroit incontournable pour prendre la lumière des siècles et un peu de poussière d'or de ce glorieux passé. Lorsque François Ier installe Léonard de Vinci au Clos Lucé en 1516, le génie universel est âgé de 64 ans et mourra trois ans plus tard. Il a fait le voyage avec trois de ses œuvres majeures : *Saint Jean Baptiste*, *La Vierge l'Enfant Jésus et sainte Anne* et *La Joconde*. Toutes les trois sont au Louvre. Des soixante-sept ans que dura la vie de Léonard, le monde entier ne se rappelle vraiment que des trois petites années passées en France.

Mon nouveau projet consistait en une expérience photographique. J'avais décidé de faire le portrait de tous les marchands d'art français influents, une sorte d'instantané de la scène artistique du pays en ce début de 3^{ème} millénaire. Ce métier allait, sinon disparaître, connaître de tels bouleversements qu'il ne serait plus jamais ce qu'il a été durant plusieurs siècles. L'idée était née suite à une photo que j'avais réalisée de JF et de son associé lors d'un week-end chez moi à Fours. J'établissais une liste de galeries et de marchands en hiérarchisant leur influence et leur importance. Dans le peloton de tête figurait l'héritière d'une très grande famille de marchands d'art du 20^{ème} siècle, elle avait pour curieux prénom Yoyo. Aimé et Marguerite Maeght, les grands-parents de Yoyo, furent des acteurs majeurs de la scène artistique mondiale après la seconde guerre mondiale. Collectionneur, mécène, graveur, éditeur, Aimé fut le

marchand et l'ami de Bonnard, Matisse, Braque, Miro, Chagall, Giacometti, Calder ou Fernand Léger entre autres. Beaucoup d'autres.... En ouvrant leur fondation à Saint Paul de Vence, inaugurée par Malraux en 1964, le nom de Maeght devint institutionnel et en allant voir Yoyo à la galerie de la rue du Bac pour lui tirer le portrait, je savais que je touchais du bout de mon objectif, un petit morceau de l'Histoire de l'Art. Simple et vivante, drôle, directe, elle m'accueillit avec générosité et enthousiasme.

J'avais bientôt dans ma boîte à images les cinq marchands les plus importants de Paris et le bouche à oreille m'ouvrit les portes de tous les autres qui pensaient désormais qu'il fallait absolument « en être ». Lors de mes premiers contacts téléphoniques, certains d'entre eux m'avaient snobé, ils laissaient maintenant des messages affables sur mon répondeur. Avec émotion, je me rappelais mes premiers dessins dans l'appartement, cette époque fragile et incertaine, petit Poucet perdu devant l'immensité de la tâche à accomplir comme de rencontrer un bon marchand. Et voilà qu'ils venaient tous à moi. J'avais de fait inversé la proposition, un artiste allait exposer des galeristes.

L'événement se tint au Lutetia en présence de plus de trois cents invités et j'eus droit à l'œil de Paris Match. Peu de temps après, je quittais Loft, adopté par la famille Maeght.

Ursus maritimus

Anima, âme, *animalis*, animé, vivant.

Jour après jour et semaines et mois, sans faire de bruit, les animaux avaient envahi mon esprit. Ils caracolaient dans mes pensées et la nuit je me rêvais Massaï, Inuit ou Carajà, pistant le lion dans la savane, l'ours sur la banquise ou le jaguar dans la forêt amazonienne. Sous la lumière verte et blafarde d'une aurore boréale, je rampe sur la neige fraîche de la toundra arctique, çà et là subsistent encore quelques feuilles de saule réticulé et des lichens. Il ne doit plus être très loin, la brise me renvoie son odeur forte et aigre...

Le pelage d'*Ursus maritimus*, l'ours polaire, n'est pas blanc. Ses poils sont creux et translucides et sa peau est noire. C'est à cause de la réflexion intense de la lumière sur la banquise que nous le voyons blanc. Les males peuvent mesurer jusqu'à 3 mètres de long et peser 800 kilos. C'est l'un des plus grands carnassiers terrestres, il est au sommet de sa pyramide alimentaire. Au printemps, sa quête rémanente est la graisse. A peine a-t-il dévoré un phoque qu'il en cherche un autre et un autre encore. Accumuler le gras est son obsession. Sa masse n'est pas un obstacle à sa vitesse, il nage et court plus vite que l'homme. Mammifères tant marins que terrestres, les ours blancs ont divergé d'avec leurs cousins bruns il y a 600 000 ans et quand sapiens traverse le détroit de Béring gelé pour débarquer en Amérique du Nord 14 000 ans avant notre ère, *Ursus maritimus* est le maître des lieux depuis des lustres. Arctique vient du mot grec ancien ἄρκτος.

Il signifie ours.

J'aime peindre l'ours blanc peut-être plus que tout autre créature...

Pourquoi peindre ?

Pourquoi les hommes se sont-ils mis à peindre ? Je dis les « hommes » mais peut-être ce sont les femmes qui les premières ont commencé à badigeonner les parois rocheuses. Une étude récente vient de mettre en lumière le considérable apport des femmes, la majorité des œuvres rupestres du paléolithique (- 40 000 ans) serait essentiellement d'origine féminine. Les visites de la grotte de Pair-non-Pair à côté de chez moi et celle de Lascaux en Dordogne me hantent et m'interrogent sans fin en tant qu'artiste. La puissance des dessins, gravures et peintures de ces créateurs ont traversé trente millénaires pour Pair-non-Pair, dix-huit pour Lascaux. 30 000 ans. Des œuvres réalisées 28 000 ans avant le début de l'épopée biblique, 26 600 ans avant Sumer la plus ancienne civilisation humaine connue. L'exploration de notre passé par les paléontologues ne cesse de me surprendre. Ce que l'on croyait acquis est sans fin remis en question par de nouvelles et stupéfiantes découvertes. Ainsi les Néandertaliens ne seraient pas les brutes épaisses que l'on a communément opposées aux hommes modernes, ils possédaient des qualités cognitives tout à fait comparables. Des œuvres peintes datant de – 65 000 ans ont été récemment mises à jour dans trois grottes en Espagne et sont donc antérieures à l'arrivée d'*Homo sapiens* en Europe. Ces passionnantes découvertes commencent, tout doucement, à faire basculer le monde scientifique vers une pensée révolutionnaire : la dichotomie Neandertal / *Homo sapiens* serait nulle et non avenue, Neandertal serait un sapiens ! Et l'art est à l'origine de ce revirement spectaculaire.

Pourquoi un homme ou une femme, vivant des journées aussi rudes a-t-il éprouvé un jour le besoin de tracer quelque chose sur une paroi ? L'a-t-il fait pour lui ? Pour les autres ? Pour une divinité ? Quel était la motivation profonde de ce geste ? Prendre un morceau de charbon de bois et tracer un trait noir. Puis un autre et un autre encore. Des droites, des courbes, des segments. Les entrecroiser et les rejoindre pour créer une forme significative, identifiable.

Longtemps on a cru que l'art du paléolithique était essentiellement confiné dans les grottes et les abris sous roche. Au début des années 1990, avec la découverte des gravures de la vallée de la Coâ au Portugal, on réalise soudain que les artistes de cette époque dessinaient, gravaient et peignaient surtout en extérieur. Ils exprimaient leur art absolument partout et les parois de leurs habitats n'étaient qu'un support parmi d'autres, en fait assez marginal.

Que signifiait ces milliers de dessins gravés en plein air ? De l'information très probablement. Ou des récits. Les hommes, les femmes et les enfants de la Coâ savaient lire et déchiffrer cette étrange signalétique qui avait certainement une fonction sociale précise et codifiée comme par exemple définir les composantes et les limites d'un territoire.

Certains animaux sont représentés avec plusieurs têtes dans des positions différentes. En regardant attentivement, on comprend qu'il s'agissait pour l'artiste de figurer le mouvement. Selon l'éclairage, frontal ou rasant, la tête change de position à l'instar des images magiques des porte-clés de notre enfance. Observez ce bouquetin qui tourne la tête, exécuté avec un contrôle parfait des proportions, en utilisant simultanément les lignes du dos et des cornes, c'est saisissant de maîtrise ! L'animation des figures était une

activité à laquelle se livraient fréquemment les artistes du paléolithique. Dans certaines grottes les archéologues ont retrouvé, à des emplacements très précis, des traces de coulures de graisses brûlées. Ils ont alors replacé des petites lampes à suif sur ces emplacements et les ont allumées. A la lueur des flammes vacillantes, les troupes de chevaux, de cerfs et d'aurochs sur la paroi se sont brusquement animés. Les animaux, peints ou gravés selon un ordre et des tailles très organisés se mettaient à courir sur les murs ! Mieux encore. Des acousticiens ont découvert que les peintures les plus importantes étaient souvent placées dans les endroits où la cavité amplifiait l'intensité et la durée des sons, où se répercutaient les échos. En émettant des sons simples et monosyllabiques que les échos renvoyaient en boucles, la caverne se remplissait de galops de troupes, de hennissements et de meuglements. Un spectacle son et lumière ! A partir de ces découvertes il était facile de comprendre que ces œuvres avaient une fonction mystique, que ces artefacts étaient des supports pour des rites chamaniques. Les hommes et les femmes du paléolithique ne dessinaient pas pour décorer, l'art avait déjà une mission fédératrice et c'est ainsi que commencèrent les grands récits. Et que les femmes racontaient des histoires aux enfants pour les endormir...

Si l'immense majorité des sujets représentés au paléolithique sont des animaux, on trouve aussi des plantes, des signes encore indéchiffrables en très grand nombre et très peu de figures humaines. L'humain n'était donc pas considéré à cette époque comme étant au centre de l'ensemble du vivant, on peut même affirmer qu'il n'en était qu'une composante minoritaire. Dans le Parc national de Chiribiquete en Colombie plus 75 000 peintures rupestres ont été recensées et près de 3000 espèces de plantes et d'animaux inventoriés.

Parmi eux, le jaguar, le tapir, la loutre géante, des animaux que j'ai peint à mon tour tendant ainsi la main à ces confrères à quelques 20 000 ans de distance. Avions-nous des préoccupations communes ? En ébauchant au fusain un cheval ou un rhino, suis-je le prolongement, la continuité de ce savoir discrètement enfermé dans mon ADN ? Leurs outils, certes rudimentaires, leur permettaient d'aller à l'essentiel de la représentation et les proportions parfaites de certains dessins me laissent bouche bée. Les chevaux en particulier, dont la morphologie compliquée en fait l'un des sujets les plus difficiles à mettre en place. Les chevaux de Lascaux, peints en grands formats dévoilent une maîtrise et un savoir-faire aussi inattendus qu'éblouissants. Ils ont été dessinés au charbon de bois ou d'os, peints à l'aide de pinceaux faits de crins, de poils et de fibres naturelles, colorés avec des pigments d'ocres broyées, manganèse, limonite etc. Comme ceux de Chauvet, antérieurs de 16 000 ans et comme les miens aujourd'hui. Ces oeuvres n'ont absolument rien de naïves, de rustres, de simplistes. Elles ont dû faire l'objet d'études appliquées, d'enseignements et de transmissions durant des millénaires. À l'évidence ces figures étaient réalisées d'un seul trait, ferme et professionnel, le repentir étant impossible sur des surfaces aussi irrégulières. Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir m'asseoir discrètement dans un coin de la grotte et regarder travailler ces artistes.

L'inspiration

Au milieu des années 2000, en rejoignant l'une des galeries commerciales les plus importantes du marché, je connus le succès et l'argent. Mes animaux se vendaient dans leurs succursales à Singapour, à Londres, à Hong-Kong, à Miami ou à Séoul. J'enchainais les toiles les unes derrière les autres et je peinais pour fournir à temps toutes les pièces en commandes. Les travaux de la maison achevés, nous sommes passés aux extensions et cette fois je ne mettais pas la main dans la caisse à outils, nous faisons tout faire par des artisans. Une splendide et vaste véranda ouvrait maintenant sur une piscine aménagée de plages en teck et derrière, le jardin entièrement agencé par un paysagiste qui plantait des dizaines de variétés ornementales avec bien sûr arrosage automatique et éclairages nocturnes. Je pouvais enfin offrir à ma petite famille tout le confort dont elle rêvait, voitures neuves et hôtels de luxe. Pour les locaux, nous restions un mystère. Nous étions « les parisiens ». Ici on gagne son pain avec la vigne, on est médecin, commerçant ou artisan. Artiste ça ne collait pas avec l'aisance apparente que nous affichions bien malgré nous.

Les poncifs sur l'art et les artistes ont la peau dure et plus on s'éloigne des villes, plus ils sont enracinés. Artiste, d'abord, *« c'est pas un métier ! C'est un truc qu'on fait pour le plaisir, un hobby quoi ! L'art c'est pour les musées »*. Demandez au hasard dans la rue qu'on vous cite des noms d'artistes. Vous aurez des chanteurs, des actrices, éventuellement des écrivains mais pour les peintres, les sculpteurs ou même les photographes, ça va sécher grave ! Les seuls noms qui viendront seront ceux d'artistes morts. Picasso, Léonard de Vinci ou Van Gogh demeurent les plus fréquemment cités. Je

me souviens d'une photo prise par un reporter lors de la fuite d'une famille bosniaque pendant la guerre. Une vieille bagnole défoncée, garée devant une masure couverte d'impacts de balles. Sur le toit de la voiture, des valises ficelées à la va-vite et sortant de la maison, un homme portant un tableau sous chaque bras. Pas une télé ou un ordinateur, des tableaux ! L'art serait donc quelque chose de précieux. Quelque chose qu'on se doit de sauver lors d'un désastre. Les œuvres d'art sont omniprésentes dans notre quotidien mais nous ne savons rien des personnes qui les produisent. Contrairement aux footballeurs, les artistes restent transparents, on ne connaît ni leur visage ni leur nom, mais en cas de fuite précipitée on préférera le tableau au ballon.

L'administration ne sait que faire des artistes. Aucune case prévue. Il faut toujours bricoler un truc en cochant « autre » et encore, pas sûr que la demande aboutisse. Aucune aide, aucun soutien de la nation, nous restons des feux follets que la statistique ne peut pas saisir. Même pas une catégorie socio-professionnelle. Un vague état d'être, flottant entre les strates d'une société répartie entre employés et employeurs, comme des cancre de l'ordre établi, les artistes font des pâtés dans la marge des formulaires Cerfa.

La vie à l'atelier s'organisait autour de petits rituels quotidiens. Coupes des toiles, décapage des palettes, décantation de l'essence, savonnage des brosses, taille des crayons et des gommes, mélange des liants et des pigments, les mêmes gestes cent fois répétés, au fond, une radio cabossée crachouillant les histoires du monde. Loin. Par-delà les océans, les sommets enneigés, des voix, des musiques des chants parvenaient miraculeusement jusqu'à mes trompes d'eustache et berçaient la chaloupe indolente dans laquelle

naviguaient mes pensées, embarquées dans un voyage sans début ni fin.

Les projets, les idées surgissent toujours au milieu de cet abandon, de ce cheminement sans but ; soudain une flamme s'allume et mes synapses s'électrisent pour la suivre et tenter de l'attiser pour surtout, qu'elle ne s'éteigne pas ! Au début, ce n'est qu'une toute petite lueur furtive, à peine formée, mais mon instinct m'assure qu'il y a là quelque chose qui mérite d'être regardé plus en détail. Parfois, je perds le chemin, l'étincelle se cache, se déguise en flammèche banale, et je dois courir comme un dératé dans les méandres de mon esprit pour ne pas la laisser s'échapper. Et tout à coup, nassée dans un cul de sac, je la coince. *« Ça y est, je te tiens, je te vois ! Oui, oui, c'est ça l'idée ! Rouge ! Le taureau doit être rouge, entièrement rouge ! »*

Je vois maintenant très clairement le tableau s'afficher. Le format, la mise en place et tous les détails. Il ne reste plus qu'à faire passer l'image de mon cerveau à la toile sur le mur. Une bataille va s'engager et il me faudra être impitoyable, ne pas me laisser séduire en route par les accidents plaisants qui me détourneront de l'objectif. Je n'accorde aucune confiance au hasard. Le hasard ne passe qu'une fois, il ne peut être répété, travaillé, amélioré et je ne veux pas être soumis à la chance, je veux maîtriser et contrôler chacune de mes décisions. Fût-elle mauvaise. Le résultat, quel qu'il soit, m'appartiendra en totalité.

Un comptable, soucieux de quantifier mon travail et de le rationaliser en taux horaire, me demandait un jour combien de temps me prenait la réalisation d'un tableau. Je lui répondais : *« entre deux heures et un an selon les cas »*. Ça ne l'a pas beaucoup aidé. Difficile aussi pour lui de comprendre que la partie la moins quantifiable, la plus ardue ne se passait pas avec les outils en main. Je lui expliquais que souvent, je travaillais le matin assis sur le trône, que des idées de

composition voyaient le jour en déféquant et que la concrétisation dans l'atelier n'était, au final, que de la plomberie. Le temps de réalisation d'une toile semble être une question cruciale pour beaucoup, tant on me l'a posée et reposée. A moins d'équiper l'atelier d'une pointeuse, impossible de répondre. La peinture, ça ne marche pas comme ça. En tous cas, pas pour moi. Cinq heures du matin, je suis dans mon lit, les yeux ouverts. Ou à midi dans ma voiture. Ou n'importe où à n'importe quelle heure. Depuis plusieurs jours l'idée du tableau se précise. J'ai mené l'enquête et compilé toute la documentation sur mon sujet, je vais bientôt passer à l'action.

Mentalement, je choisis mes outils, je définis très précisément les couleurs en nommant les pigments, le liant, le récipient dans lequel je ferai le mélange, je répète en détail les gestes qui me permettront d'obtenir exactement les effets voulus, je visualise et j'organise toute la chronologie des actions futures qui devront m'amener jusqu'au résultat final. Un ou deux croquis succins suffisent à régler la mise en place du sujet, et quand j'agrafe la toile brute au mur et que je commence à l'enduire, toute la suite des opérations est déjà programmée. La production, la réalisation concrète n'est rien d'autre que de la technique maîtrisée et appliquée à une projection mentale minutieusement élaborée. Pas vraiment d'exaltation durant la phase d'exécution, elle est souvent longue et fastidieuse. Si je connaissais un moyen de coller directement sur la toile ce que je vois dans ma tête sans passer par la case pinceaux, je me jetterai dessus sans la moindre hésitation. Oui, je sais, ça manque cruellement de poésie, ça casse bien le film qu'on peut se faire sur l'esthétique de la création. L'atelier baigné de lumière douce, l'artiste concentré, « inspiré », les couleurs forcément « chatoyantes », le geste énergique et sûr, la tenue parfaitement négligée, la liberté totale dansant au bout du

pinceau, l'espace envahi de matos hétéroclite, tubes écrasés, brosses par dizaines, croquis épars, objets fétiches, odeurs enivrantes de gomme arabique et de térébenthine...

Bien sûr cette façon d'appréhender le travail de peintre m'est très personnelle, bien adaptée à mon tempérament et à la facture, au style de mes tableaux. J'ai entendu tellement de récits enfiévrés sur « la puissance du geste », sur la lumière idéale et la force de l'inspiration ! Ah l'inspiration ! Combien de fois également répétée cette question confondante de naïveté :

- Que faites-vous quand vous n'avez pas d'inspiration ?

- Ah ben je retourne me coucher. Ou bien, j'ouvre une bouteille de vin et je la descends cul-sec. Ou je me branle...

L'inspiration. Ce mot magique serait donc pour les profanes, l'alpha et l'oméga de la création. Désolé de vous décevoir, l'inspiration, ça n'existe que dans les livres et au cinéma, la réalité serait plus proche de la transpiration.

Delete ?

« *Delete ?* » est le nom que j'avais donné à mon projet.

Une œuvre de sensibilisation des populations urbaines à la menace qui pèse sur un grand nombre d'espèces. Pour emblème, comme logo du projet, je pris la vieille icône Microsoft, la petite main sur le mot *Delete ?* autrefois utilisée pour supprimer un fichier d'un clic. « Supprimer ? »...

Delete ? c'est arrivé en 2008.

Jusque-alors, je peignais de grands animaux, domestiques ou sauvages. Après, je me suis mis à peindre la disparition. En travaillant j'ai toujours écouté la radio. France Info le matin, Inter à midi, Culture l'après-midi. Solitaire et concentré, les nouvelles arrivaient en se télescopant directement dans l'atelier via la radio, ma seule connexion au monde extérieur. La grosse crise financière de septembre dont tout le monde se souvient fut doublée par le dernier rapport de L'UICN (Union Internationale pour la Conservation de la Nature) décrivant un effondrement de la biodiversité d'une ampleur et d'une rapidité sans précédents.

Je me connectais pour la première fois au site de l'UICN et consultais les pages de la *Red List*, la liste rouge des espèces menacées.

Chaque espèce est classée selon huit degrés en ordre croissant :

Données insuffisantes

Préoccupation mineure

Quasi menacé

Vulnérable

En danger

En danger critique

Eteint à l'état sauvage

Éteint

Par curiosité, je cherchais le statut de quelques-uns de mes dernier sujets et horreur ! Ils étaient presque tous dans le rouge ! Tigre de Sibérie, Bœuf de Java, Rhinocéros noir étaient en train de disparaître, là, sous mes yeux ! J'étais abasourdi.

À cette époque, ce genre d'info ne faisaient qu'une brève dans les journaux, nous n'étions que très peu à réaliser la gravité de la situation et surtout à nous intéresser au sujet.

Les jours qui suivirent ma terrifiante découverte furent assez pesants et je sombrais dans une intense déprime.

Me revenait en mémoire cette phrase définitive « l'art ne doit pas servir qu'à l'art ». Peindre pour donner à voir et vivre du beau n'est pas suffisant, il faut que ça serve à quelque chose de plus grand. De plus grand que soi.

J'étais un habile technicien, mes grands animaux se vendaient comme des petits pains partout dans le monde, je décidais de mettre mon savoir-faire au service du faire-savoir.

Après une rapide prise de contact, je me rendais à Gland, près de Genève au siège de l'UICN.

Je fus reçu par Mario Lagüe, un sympathique canadien, et Lynne Labanne responsables à l'époque de la communication de l'ONG. Née en 1948, l'UICN est la plus ancienne organisation environnementale, essentiellement composée de scientifiques, biologistes, zoologistes, éthologues, botanistes épaulés par des milliers de bénévoles qui, sur toute la surface du globe, vont sur le terrain, dans la savane, la jungle ou la forêt primaire compter les populations d'amphibiens, d'insectes ou d'éléphants pour constituer et enrichir sans relâche la plus grande base de données du vivant. Idem pour la faune marine et la flore terrestre. Une

mission titanesque et silencieuse dont personne ou presque ne connaissait l'existence et le travail pourtant si essentiel.

Le grand public connaît le WWF, Greenpeace ou la LPO sans savoir que ces organisations sont toutes des émanations de l'UICN, la maison mère, le vaisseau amiral de la galaxie des activistes environnementaux. Aujourd'hui encore, c'est auprès de maman UICN que tous les organismes, sans aucune exception, viennent chercher chiffres, statistiques et expertises pour agir et communiquer.

J'étais venu avec un projet de sensibilisation à la menace colossale qui pesait sur la faune terrestre, les mammifères en particulier, mon sujet principal et celui qui avait fait de moi un artiste reconnu dans de nombreux pays.

Mon idée était simple. Imprimer d'immenses bâches de 600m² avec mes représentations d'animaux menacés et les accrocher sur des édifices à Paris, Berlin, Londres New-York ou Moscou avec, en bas, le petit pictogramme *Delete* ?. Une sorte de campagne planétaire pour hurler au monde ce qui se tramait pendant que nous étions tranquillement en train de croquer dans un big mac.

J'exposais le double effet positif que pouvait revêtir ce projet : en front line , une alerte visuelle qui serait sûrement reprise par les médias, et en bonus, l'occasion rêvée pour UICN de sortir du bois pour enfin se faire connaître du grand public. Mario buvait mes paroles et je comprenais instantanément qu'il saisissait la pertinence de l'idée, justifiant du même coup son job de communicant.

Lynne et Mario accueillirent donc le projet avec enthousiasme.

Le lendemain l'ONG mit en ligne sur son site : « Delete, un projet conjoint de l'UICN et de l'artiste Thierry Bisch ».

Il fallait maintenant rentrer dans le dur. Une bâche de 600m² coûte en gros 20 000€. En ajoutant le transport, l'accrochage, la logistique (repérages, demandes d'autorisation,

assurances, etc) on arrive vite à 50 000 le bout. Multiplié par 10 ou 20 villes dans le monde, c'était oui, beaucoup d'argent! Qui allait payer ?

Lynne et Mario m'ont vite fait comprendre qu'UICN ne prendrait pas en charge les coûts de l'opération, qu'il me revenait de trouver des mécènes pour le financement. Tous les fonds recueillis par l'ONG servaient à rémunérer les permanents qui oeuvraient à étoffer la gigantesque data base.

Si je voulais voir le projet aboutir, il me fallait trouver le financement. Entre 500 000 et 1 000 000 d'euros. « Ne faites pas de rêves médiocres, ce sont les plus durs à réaliser » disait de Gaulle...

Assez rapidement, je trouvais un mécène. En l'occurrence la fondation d'une grande compagnie gazière et pétrolière, ravie de l'opportunité que je lui offrais de pouvoir s'investir dans une opération de communication vertueuse. Ce qu'on appelle aujourd'hui du « green washing ». Emporté par mon élan, je ne réalisais pas à l'époque , l'énorme contradiction. Je n'avais pas encore compris à quel point tout était inextricablement lié. Focalisé sur l'extinction de la faune sauvage, je croyais possible de traiter les problèmes séparément, de trouver et d'appliquer des solutions adaptées, agir au cas par cas. Mes partenaires à l'UICN m'ont alors expliqué les causes factuelles de la disparition de mes sujets dont la principale, la plus efficace restait la destruction des habitats pour l'exploitation des ressources naturelles et l'agriculture intensive. Déforestation massive pour l'extraction minière, pour la plantation d'arbres de rente, d'oléagineux, de soja pour l'alimentation de hamburgers sur pattes, couper, défricher, abattre, raser, arracher, bruler... Telle une immense colonie de termites géants, les humains anéantissent méthodiquement forêts primaires et grandioses

espaces naturels avec bien sûr tout le vivant qu'ils contiennent.

Mon « sponsor » se trouvait au cœur de ce dispositif d'anéantissement du vivant, il en était même l'un des principaux acteurs.

Impossible donc pour l'UICN d'associer son image et son engagement auprès de centaines d'ONG environnementales à ce pollueur de premier plan. Tout était à refaire, je me mettais alors en chasse de financements éthiques et écoresponsables. Je découvrais très vite que toutes les puissantes compagnies, quelle que soit la nature de leur activité, tiraient leur richesse, directement ou indirectement de la surexploitation des ressources naturelles et participaient peu ou prou au désastre. Cosmétiques, textile, alimentaire, mobilier, high-tech et multimédia, automobile, voyagistes, hôtellerie de luxe, construction, énergies, tous les secteurs sans exception se trouvaient impliqués dans ce système pervers de consommation effrénée qui extermine la nature.

Energie

Comment en sommes-nous arrivés là ? Cela semble être la question centrale à laquelle personne ne sait vraiment répondre. Un grand nombre de chercheurs évoquent la révolution industrielle comme point de départ de l'accélération de la destruction massive du vivant. Marco Polo, lors de son retour de Chine raconte qu'il a vu des chinois se chauffer et cuire leurs aliments avec d'étranges pierres noires. Il faudra encore attendre cinq cents ans pour que le charbon soit utilisé massivement pour faire tourner les machines à vapeur de l'industrie. Au 19^{ème} siècle en Europe, les gigantesques déforestations avaient provoqué une explosion du prix du bois, seule énergie combustible connue jusqu'alors. La houille, peu chère et abondante décuplera la mécanisation et transformera à jamais la société agricole et artisanale qui constituait l'essentiel de l'activité humaine depuis la découverte de la roue. 1825 voit arriver la première locomotive et la première ligne de chemin de fer créées par George Stephenson. Quarante ans plus tard, l'Union Pacific et la Central Pacific posaient le *Golden Spike*, les deux côtes américaines étaient reliées. La consommation massive de charbon fit naître des méthodes d'extraction industrielles, des mines toujours plus profondes, toujours plus dangereuses. Les enfants y descendaient dès l'âge de treize ans, les chevaux à six. Avant les ascenseurs, les bêtes étaient treuillées à la verticale, suspendues au bout d'un câble, les quatre membres entravés, un bandeau sur les yeux. Ils mourraient au fond au bout de vingt ans sans jamais revoir la lumière du jour. En 1926 on comptait dix mille chevaux au travail dans les mines françaises, en 1960, ils n'étaient plus que cent-trente, remplacés peu à peu par des locomotives électriques. En Angleterre, à l'apogée de l'exploitation

minière en 1913, soixante-dix mille poneys travaillaient au fond, jusqu'à mille deux cents mètres de profondeur. Dans ce milieu hostile, sans lumière ni végétation, traumatisés par le stress de la descente, des chevaux mourraient au bout de quelques jours. Le taux de mortalité était de 30%. Le travail était harassant. Ils tiraient des trains de wagonnets de quatre tonnes, leurs pieds butant sur le métal des rails dans le bruit, les cris, la poussière et l'effervescence.

A-t-on déjà mesuré l'indice de souffrance ? La souffrance des hommes et des animaux pour produire du confort à un petit nombre d'individus. Combien de chevaux morts pour chauffer cette grande maison ? Combien de sueur, de sang, de larmes pour ce smartphone ? Pas plus que le seigneur ne songeait à la souffrance de ses serfs pour remplir ses greniers, nous ne réalisons que le prix réel de notre confort est la souffrance d'autres êtres vivants, humains, animaux, et même végétaux. La souffrance est le vrai prix des choses.

Au-delà du formidable essor de l'industrie manufacturière au 19^{ème} siècle, le changement le plus déterminant de l'histoire humaine c'est le transport automobile. Je ne parle pas seulement des voitures, je parle de tous les engins *auto-mobiles* dans le sens littéral du mot issu de la concaténation du préfixe grec αὐτός (soi-même) et du suffixe latin *mobilis* (mobile), par opposition à la mobilité produite par une force extérieure comme par exemple les animaux de trait. Donc, les voitures, les camions, les trains, mais aussi les bateaux et les avions et tout ce qui peut se déplacer mû par une force intégrée autonome, en clair un moteur. La possibilité pour les hommes et les marchandises de voyager vite et loin a irréversiblement et profondément dévié la trajectoire de l'aventure sapiens. Rien ne sert de fabriquer des biens en masse si on ne peut pas les acheminer vers les clients dans un délai et pour un coût raisonnables.

Le pétrole vint rapidement suppléer le charbon et tout s'accéléra. La première conséquence de cette nouvelle possibilité de déplacements et de transports rapides fut l'abandon de la production vivrière locale. Au commencement, quand nous étions chasseurs-cueilleurs, nous courrions après la nourriture, végétaux saisonniers, animaux sauvages, etc. Puis nous nous sommes posés et nous avons fait pousser la nourriture autour de nous. Au néolithique nous avons domestiqué les céréales et les animaux d'élevage, nous nous sommes regroupés en villages puis en territoires pour organiser et pérenniser notre subsistance. C'est à cette période que naît la politique avec l'affectation du foncier nourricier. La préoccupation majeure des hommes de cette époque était la nourriture. Cette obsession perdurera pendant des siècles, jusqu'à la révolution industrielle. Aujourd'hui, nous n'y pensons même plus, la nourriture vient à nous. Nous allons au supermarché ou, mieux encore nous nous faisons livrer sans nous poser les deux questions fondamentales : Comment arrive la nourriture jusqu'à nous et surtout jusqu'à quand pourra-t-elle arriver ?

Au Moyen Âge, les ancêtres des maires s'appelaient les consuls. Leur légitimité politique était assise sur la garantie de quatre sécurités fondamentales qu'ils devaient au villageois. La première était la sécurité extérieure : Prévenir les attaques par l'édification et l'entretien des remparts. La deuxième était la sécurité sanitaire : Lutter contre les épidémies et mettre en place un assainissement collectif efficace. La troisième était la sécurité intérieure avec l'organisation de la police et de la justice. La quatrième enfin, et pas des moindres, était la sécurité alimentaire. Suffisamment à manger pour tous ! Quoiqu'il puisse arriver, il fallait qu'il y ait assez de nourriture dans l'enceinte de la ville, il y avait donc des stocks. Le foncier,

directement lié à la subsistance, était alors un enjeu hautement stratégique.

.Nous ne faisons plus pousser la nourriture autour de nous, nous avons oublié à quel point manger était un acte vital.

Je mange donc je suis.

L'autorité politique a abandonné cette sécurité vitale à l'industrie agroalimentaire et la grande distribution, désormais seuls garants de notre survie, de notre existence. Ce système est exclusivement basé sur une certitude d'un approvisionnement constant et durable de l'énergie qui permet le transport. Le pétrole. En cas de rupture d'approvisionnement de cette énergie, nous mourons. Cela peut-il arriver ?

Retour à l'hôtel

Au bar du Lutetia, un petit groupe de vieux clients se formait souvent le soir. Un producteur de cinéma canadien, un développeur mondial de célèbres marques de sportswear, un publicitaire, un industriel français de l'éclairage publique en formaient le noyau dur. Ça buvait bien et les rires tonitruants couvraient les ruissellements d'accords du piano de Daniel Rocca, impossible de ne pas les remarquer. Un soir, alors que je traversais le salon pour rejoindre le bar, le chef de cette bande me prit par la manche :

- C'est toi qui a fait cet horrible portrait de R.B. ?

- Euh, oui. Je crois bien que c'est moi...

- Eh ben, tu lui as pas fait un cadeau ! Et à moi non plus ! J'ai demandé qu'on l'enlève.

Comme premier contact avec ceux que j'appellerai bientôt « *Les Lutétiens* », on aurait pu rêver mieux. Le portrait en question, celui d'un célèbre acteur français habitué de l'hôtel, ne plaisait pas au boss. Il le trouvait trop noir, trop tragique, flippant même. Je lui donnais entièrement raison.

- Si tu vois ça dans ce tableau, je le prends comme un compliment car c'est exactement ce que je voulais révéler du personnage. Sa face sombre et tourmentée, sa souffrance, son mal de vivre dont il m'abreuve depuis des semaines à chaque rencontre...

- Oui, je sais bien tout ça, c'est vrai et c'est un ami. Tu aurais pu justement faire le contraire, le montrer sous un jour lumineux et positif ! Ça sert à ça l'art, non ? À magnifier, à transcender, à changer le plomb en or !

- Tu veux dire à mentir ? C'est ça ?

- Ah ! Mais tu sais que tu me plais toi ? Allez, viens t'asseoir avec nous et commande un verre à Gilles !

Le patron, me présenta le reste de l'équipe et je devins un *Lutétien*. En sa qualité de client depuis trois décennies, S. s'était imposé naturellement comme leader de cette petite famille. Il avait vu défiler tous les directeurs successifs, connaissait chaque membre du personnel, chaque femme de chambre par son prénom, les commis de cuisine et tous les serveurs et n'était jamais avare d'une attention délicate pour l'anniversaire de l'un où la naissance du petit dernier d'une autre. Seul le Directeur Général lui donnait du « Monsieur » tous les autres l'appelaient S. Il avait acquis la stature d'un parrain bienveillant et les nouveaux venus en étaient affranchis par les anciens. C'est lui qui proposera quelques années plus tard mon nom aux 24 membres du Conseil de l'Ordre des Arts et des Lettres et je fus fait Chevalier à l'hôtel, en présence de mon père.

Un autre personnage central soudait le groupe autour de lui en nous régaland de ses créations et de sa générosité, je veux parler de Philippe, notre chef bien aimé, le maître des cuisines, l'empereur des agapes ! À tour de rôle, il nous invitait à dîner dans son aquarium, une cabine vitrée au centre des cuisines d'où nous pouvions observer le ballet de la brigade au travail s'agitant autour des pianos. Cinquante-deux personnes composaient la brigade du *Lutetia* : Apprentis, deuxièmes commis, premiers commis, demi-chef de partie, chef de partie responsable, sous-chef, adjoint, tous sous la houlette de l'Amiral ! Le prétexte de ces soupers intimes était de nous faire tester de nouvelles recettes avant de les mettre à la carte du restaurant. Ah ! La côte de veau de lait de la vallée de la Soule aux morilles, l'œuf d'oie du Gers à la coque, l'agneau de lait des Pyrénées, la poêlée de girolles

de Sologne ou les Saint-Jacques d'Erquy, le chef nous embarquait pour des voyages de saveurs exceptionnelles à travers les meilleurs terroirs du pays ! Bien plus important que nos impressions sur sa cuisine, le chef ne concevait pas son métier sans ce truc qu'il avait bien vissé au cœur et qu'on appelle le partage. Partager, trinquer, parler encore et encore, dégoupiller une autre bouteille de Chinon, là-bas un fourneau qui s'enflamme « *hé doucement avec les joues mon garçon !* » ah voilà les Saint-Jacques ! « *Je descends samedi au pays Basque voir Oteiza et ses cochons Kintoa* »... Instants de plénitude, les cinq sens comblés, ces dîners dans la capitainerie du paquebot Lutetia resteront à jamais gravés dans mon disque dur.

Régulièrement invités par S. dans son chalet de montagne, les lutétiens se retrouvaient aussi hors du navire. Le chef passait alors sur les coups de quatre heures du matin chez ses fournisseurs à Rungis, faire les courses pour un week-end à quinze ou vingt personnes, avant d'enquiller les 600km qui le séparaient du chalet. Le programme se résumait à deux jours et trois nuits d'agapes et d'amitié, de musique, de rires et de danses, les voisins avaient été prévenus.

Je n'étais pas le seul artiste du groupe, les sculpteurs Philippe Hiquily et Mauro Corda figuraient en bonne place sur la photo.

Avant dernier artiste résident arrivé à l'hôtel, Hiquily me précédait de quelques années, je fût le sixième et dernier sociétaire de cette tradition qui s'éteignit à jamais avec la fermeture du Lutetia en 2014. De presque 30 ans mon aîné, Philippe Hiquily avait inscrit son nom dans l'Histoire de l'Art. À 25 ans, aux Beaux-Arts de Paris, il fréquente les ateliers de Jean Tinguely et Germaine Richier et à la fin des années 50, il expose à New York et croise des stars de l'époque comme Rauschenberg, James Rosenquist ou Jasper Johns. J'aimais sa

présence. Peu bavard, très calme, grand amateur de cigares, je passais le plus de temps possible avec lui pour l'écouter me raconter des anecdotes de sa vie d'artiste. Les traversées du désert, il connaissait. La plus longue avait duré presque 20 ans, il connut le vrai succès et le confort sur le tard. À ses côtés, je me sentais comme un poussin tout juste sorti de sa coquille. Sa principale difficulté à se faire accepter par les marchands résultait de son refus de faire des multiples à l'inverse de tous ses collègues. « *Un vrai sculpteur ne crée que des pièces uniques, les reproductions, c'est de l'industrie !* » me disait-il. Dans les dernières années de sa vie, il a un peu assoupli son exigence en acceptant de signer quelques éditions, mais il laisse derrière lui un nombre incroyable de fers originaux plus étonnants les uns que les autres. En quittant Paris en voiture pour rejoindre mon bordelais, je faisais souvent le crochet pour le plaisir d'un déjeuner en sa compagnie dans sa modeste maison du Blanc en Val de Loire. Il nourrissait un authentique amour pour les arts premiers d'Océanie. Le petit salon regorgeait de masques, de sculptures, de tapas Maoris, Mélanésiens, de Nouvelle Guinée. Un véritable musée perdu au beau milieu du Parc Régional de La Brenne ! Il avait une autre passion, la gnôle. Attention, pas le tord boyau qu'on peut trouver ça et là dans des vieux bistrots du pauvre Paris tenus par de gros dégueulasses, non, Philippe Hiquily était un bouilleur de cru hors pair ! Maître de la soudure, il avait fabriqué lui-même son alambic. Prunes, poires, framboises, les fruits distillés provenaient tous de son verger et je reprenais la route vers Fours avec une ou deux bouteilles enveloppées dans du papier journal, de la meilleure eau de vie que je n'ai jamais bue de toute ma vie. Trois passages minimum ! Ce qui donnait à la sortie 45° voire plus et un parfum à réveiller les morts ! Un jour, j'ai débarqué au Blanc avec un grand portrait de Réa,

sa chienne golden retriever adorée et je suis reparti avec 10 bouteilles...

Une toute autre histoire que celle de Mauro Corda. Un dinosaure ce gars-là. Véritable héritier de la sculpture classique française et européenne, il fait partie des meilleurs techniciens au monde et sûrement le meilleur français. Parcours traditionnel dans l'orthodoxie des Écoles des Beaux-Arts de Reims puis de Paris, lauréat du concours de la Casa Velasquez, son sujet principal est le corps humain. Anatomies parfaites, proportions idéales, maîtrise absolue du détail, Corda est un Cador d'un classicisme perdu. Il ne tombe pourtant jamais dans le pompier ou la prétention, ses œuvres, souvent agrémentées de détails décalés et anachroniques, nous interrogent sur le monde actuel, violent, standardisé et conformiste. Nous nous sommes croisés pour la première fois dans une galerie de Barcelone où nous exposons ensemble. Ne vous fiez pas aux apparences bonhommes de ce lutin jovial, Mauro est armé d'une force de caractère peu banale. Merveilleux camarade, généreux, travailleur acharné, il porte en étendard sa formidable exigence. Nous avons tellement ri à Barcelone qu'il s'avérait impossible d'en rester là. Ainsi Corda rejoignit la bande des Lutétiens qui l'adoptèrent séance tenante.

Le Lutetia était ma deuxième maison et les Lutétiens ma seconde famille.

Atelopus zeteki

J'ai lu beaucoup d'autres livres depuis ce choc en 2015, mais aucun d'eux n'a changé ma vie aussi profondément que ne l'a fait *La 6ème Extinction* d'Elizabeth Kolbert. Je savais que la situation était grave, je découvrais qu'elle était encore bien pire que ce que j'imaginai. Une extinction de masse, là, sous nos yeux incrédules ! La dernière en date, celle des dinosaures s'est déroulée il y a 65 millions d'années... Avez-vous déjà essayé de vous représenter mentalement 65 millions d'années ? Alors voyons, Jésus c'était il y a 2000 ans, on peut en rajouter encore 4000 pour les plus anciennes civilisations, sumérienne, égyptienne, etc. On est mentalement rendus déjà très loin mais ça ne fait toujours que 6000 ans, une petite goutte dans l'océan de 65 millions...

Elizabeth Kolbert est journaliste au New Yorker. Une journaliste ça enquête, alors elle prend son sac à dos, ses carnets de notes et s'envole pour le Panama sur les traces d'*Atelopus zeteki*.

Elle rejoint sur place une équipe de scientifiques qui observent la disparition de l'emblème du pays, la grenouille dorée du Panama, *Atelopus zeteki* donc. Nous la suivons pas à pas, bottes aux pieds, machette à la main, dans la forêt primaire infestée de moustiques et autres créatures au venin mortel. *Atelopus zeteki* ! Le nom évoque une civilisation perdue, un temple quelque part au fond d'une jungle inextricable que personne n'a jamais réussi à atteindre, pas même Indi Jones...

Pourquoi les populations de cet amphibien emblématique se sont-elles effondrées en quelques années au point qu'il n'en

reste quasiment plus que dans des fermes de conservation ? Les hypothèses défilent, l'enquête très rigoureuse progresse et nous découvrons que cette disparition ne doit rien au hasard, sa cause est anthropique, elle est directement liée à l'inexorable expansion d'homo sapiens. Nous.

Elizabeth va parcourir le monde pendant 5 ans du Groenland à l'Australie pour accompagner des scientifiques de terrain qui étudient partout l'effondrement de la faune et de la flore et consignera cette aventure dans ce livre qui obtint le prestigieux Pulitzer en 2015.

La 6ème extinction se lit comme un roman. Il contient tous les ingrédients habituels qui rendent sa lecture exaltante : personnages charismatiques et attachants, suspense, humour, rebondissement, découvertes stupéfiantes... Et c'est une histoire terrifiante ! Chapitre après chapitre nous entrevoyons une terrible réalité qui finit par nous exploser en pleine poire : Nous courrons à notre perte, sapiens n'est qu'une petite espèce de mammifère parmi les autres et il n'y a aucune raison qu'il soit épargné, qu'il échappe à cette extinction de masse.

En refermant le bouquin, submergé par le vertige de mon impuissance devant ces révélations si difficiles à croire, je me lançais dans une grande toile d'Atelopus. Un tableau d'un mètre quatre-vingts pour une grenouille d'à peine quatre centimètres pesant 3 grammes. Comme si je voulais conjurer le sort par la démesure. Je tendais au monde une loupe géante pour qu'enfin on puisse voir. En étalant l'huile jaune, je réfléchissais fiévreusement. *Pas possible ça... et on ne peut rien faire ? Un monde sans animaux ! Peut-être sans hommes ! Un truc de dingue !* La question était d'une telle ampleur et d'une telle complexité que je ne savais pas par quel bout la prendre ; je ne trouvais pas le début de la pelote, le premier fil qui me permettrait d'organiser une pensée

structurée, de développer une réflexion cohérente, ça partait dans tous les sens et je me retrouvais sans cesse au point de départ. Agir. Oui bien sûr, mais comment ?

La disparition des amphibiens et des insectes s'opère dans le silence. Elle est invisible des humains. Plus préjudiciable pour la chaîne alimentaire que celle des éléphants, l'extinction des plus petites créatures et la prolifération d'autres plus petites encore, entraîne le monde vers l'inconnu. Nous ne voyons que ce qui nous paraît évident, les baleines, les éléphants, les girafes, les rhinocéros. Nous ne pouvons pas voir les milliards de bactéries qui voyagent, embarquées sur les micro plastiques flottants sur les océans. De véritables radeaux pour des organismes qui passent désormais sans encombre d'un continent à l'autre et contaminent toute la planète.

Monaco

J'ai connu Didier à la fin du siècle dernier à la Galerie Loft à Paris. Le meilleur vendeur d'art jamais rencontré. À l'opposé de JF, le créateur de la galerie plutôt primaire et instinctif, Didier était un intellectuel. Au cours des quelques années de sa présence, l'endroit a fortement progressé vers la conscience et l'intelligence, il savait valoriser les œuvres et les artistes comme personne. Puis il est parti pour Londres rejoindre la succursale anglaise du groupe qui représentait mon travail dans ses galeries de Singapour, Hong Kong ou Dubaï. Il devint rapidement le Directeur de l'espace londonien.

Didier connaît chacune des pièces de son stock sur le bout des doigts. Qu'il vende un dessin de Picasso, un « Dots » de Damian Hirst ou même un taureau rouge de Thierry Bisch, il sait tout du pedigree de l'artiste, de l'œuvre, et de la période à laquelle elle a été produite. Je n'oublierai jamais cet après-midi d'été où j'ai vu débarquer chez Loft un curieux paroissien. Petite cinquantaine, bob avachi sur le crâne, chemise hawaïenne, barbe de trois jours, short crasseux, tongs aux pieds et appareil photo en bandoulière. Sur les cimaises de la galerie une exposition de photographes contemporains chinois. Didier s'est littéralement emparé du bonhomme en l'entraînant dans une visite guidée de plus de deux heures et en Anglais, le touriste était américain. JF me regardait et levait les yeux au ciel. Le gars finit par s'en aller, Didier le raccompagne jusqu'à la rue et nous rejoint au bureau.

- Monsieur Arthur Weinfeld vient d'acheter plusieurs pièces pour un montant total de 230 000 dollars. Il nous fera un

virement demain, nous devons organiser le transport pour envoyer tout ça à Pittsburg.

Franchement le type avait l'air d'un vrai clochard ! En fait, il n'en n'avait que l'allure. Héritier de l'une des plus grandes aciéries de Pennsylvanie, Arthur séjournait quelques jours à Paris, venu embrasser sa fille étudiante à la Sorbonne. La leçon était magistrale. Ce garçon était à l'évidence doué d'une perception qui nous échappait. Impressionné, je décidais instinctivement de le suivre et la course dure depuis bientôt vingt ans, Didier est mon agent historique. Il connaît mon travail et mon cheminement depuis le premier tableau, il sait ce que je fais. À ses collectionneurs il vend bien plus qu'une toile, il leur cède un morceau de l'histoire. Bien des années plus tard, je lui ai rappelé cette anecdote, je voulais comprendre. Son explication n'a fait que confirmer ce que je pensais. Il voit, au-delà des apparences, la petite lumière habilement cachée qui tout à coup éclaire un monde insoupçonné.

- Ce gars qui avait l'air d'un clodo, se met brusquement à me parler d'Apollinaire, de son amitié avec Picasso et de leur passion commune pour l'art nègre. Ça ne collait pas avec la chemise à fleur et les tongs pourries. J'embraye sur la collection d'arts premiers de Nelson Rockefeller du MoMa, ce con la connaissait par cœur ! Après, il suffisait de dérouler pour en arriver à la révolution mondiale de l'art contemporain chinois et voilà. Le type voulait en être, il a acheté 11 pièces fin de l'histoire.

Après deux ans à Londres, Didier fut envoyé à Monaco pour remonter la succursale locale qui perdait beaucoup d'argent. Ce qu'il fit avec brio dès la première année. En prenant les rênes de cette galerie prestigieuse, il m'offrit une visibilité importante auprès des riches clients de la Principauté et nos

liens se renforcèrent. Il me commandait des œuvres pour ses clients et je descendais régulièrement lui rendre visite.

Au début de 2015 Didier me fit une demande spéciale. Anne-Marie, l'une de ses amies monégasque, présidait une petite ONG dont la vocation consistait à bâtir des écoles dans les endroits les plus dévastés du monde, dans des pays ravagés par la guerre comme l'Irak ou la Syrie ou dans des pays très pauvres tout simplement. L'association *Mission Enfance*, toujours en quête de fonds et de donateurs, avait eu l'idée d'organiser une vente aux enchères d'œuvres d'art et cherchait des artistes désireux de les aider. Mais quel noble engagement ! Impossible de résister à pareille offre de se rendre enfin utile ! Je contactais Anne-Marie et me mis immédiatement à son service. Comprenant qu'elle manquait de participants, je proposais à Etienne de faire lui aussi une toile. L'opération avait pour nom « d'Art et d'Ardoise », le thème se résumait à peindre en blanc sur noir à l'instar de la craie sur le tableau noir ou l'ardoise d'écolier, nous pouvions choisir notre support. Sur un grand panneau de contreplaqué, à l'aide de pigments noirs, de liant et de colle, je simulais parfaitement la texture et la couleur de l'ardoise. Légèrement poncée, puis vernie, j'obtenais une base parfaite pour recevoir une énorme tête d'ours polaire, peinte à l'huile. Comme toujours, les yeux mi-clos, la bête vous clouait de son regard inquisiteur et vous reniflait de sa truffe humide et frémissante. De son côté, Etienne eut à cœur d'offrir le meilleur et nous fit une œuvre si extraordinaire qu'elle finit sur la couverture du catalogue et sur les affiches annonçant la vente dans les rues de la principauté. Etienne ajoute toujours un titre à ses tableaux, il court en bas de la toile et participe activement à l'ensemble. À mes yeux, ses textes c'est 50% de la force de ses œuvres. Ils nous forcent à un va et vient incessant entre le graphisme brut des personnages

qui s'activent sur la toile et la puissance évocatrice d'une phrase définitive, acerbe et drôle, souvent surréaliste. J'aime beaucoup par exemple « *La pub, c'est comme un pet qui sent bon* ». Ou « *Si vous n'en parliez pas autant, on n'en entendrait pas autant parler...* ». Ou encore « *Je ne comprends pas, on ne cesse de dire que les temps sont durs, mais ce sont les gens qui sont mous !* »

Celui-ci s'appelait « *l'Éducation, tout est là !* ». Juste parfait.

Jusqu'à la vente au mois de juillet, nous avons soutenu activement le projet en le relayant sur les réseaux sociaux et sur nos sites internet.

La mise aux enchères se déroula le 24 juillet. Je ne risque pas d'oublier cette date. Le lendemain du jour où mon père nous a quitté. La veille, sur la route vers Monaco, Etienne au volant, appel de ma sœur « *Papa est parti* ». Arrêt sur une aire de repos, au bord de la voie rapide. Pins parasols, cactées géantes aux pointes acérées, garrigue sèche, terre rouge, en fond de décor le bleu intense de la Méditerranée, cigales à tue-tête, vrombissement des moteurs sur le ruban juste derrière. Impossible de contenir mes larmes. Je ne sais pas bien si c'est la mort de mon père qui me dévaste ou la brutale prise de conscience de notre finitude. Je regarde mon fils dans la voiture. Il semble gêné. Son vieux couillon de père pleure. Bientôt ce sera mon tour, j'arrive en suivant dans la queue. Comme dans les wagonnets de la fête foraine. On attend, excités et un peu fébriles, tout à coup la crémaillère s'enclenche et dans le cliquetis métallique, pareil au ressort d'une monstrueuse horloge, on monte, on monte. On essaye de repérer les autres parmi les fourmis restées en bas dans la clameur de ce gigantesque bordel pétaradant. On arrive au sommet et l'espace d'une seconde, on regrette d'être là. Petite brise fraîche dans la nuit étoilée, le tumulte s'est fait lointain et le bruit du cliquet s'est arrêté. On est en roue libre.

Devant, le vide se rapproche inexorablement, on se cramponne au bastingage à s'en faire péter les phalanges. C'est l'heure de vérité.

Nous arrivions donc à Monaco endeuillés. Partout dans les vitrines et sur les abris-bus, l'œuvre d'Etienne. La vente fut un vrai succès, carton plein pour *Mission Enfance* qui récoltait de quoi construire et équiper une dizaine de nouvelles écoles. Le soir, un diner était offert pour remercier les quelques artistes présents. Bettina, la meilleure amie d'Anne-Marie avait organisé la soirée sur la vaste terrasse de son appartement donnant sur le port. Délicieuse Bettina. Vive, pétillante d'intelligence, drôle et pleine de compassion, cetteoureuse des arts et des artistes m'arrachait en riant à la noirceur de mon deuil. À la fin du dîner, Anne-Marie et Bettina m'entouraient en bout de table.

- Du fond du cœur, merci Thierry pour ton aide précieuse. S'il y a quelque chose que nous pouvons faire pour toi, nous en serions ravies... »

Ces femmes magnifiques étaient monégasques. Elles faisaient partie de la famille. Proches du Palais, elles étaient au fait du moindre événement, de quasiment toutes les décisions, et participaient directement ou indirectement à la politique de la principauté. Je leur exposais *Delete ?* Elles m'écoutaient attentivement, découvrant la réalité de la sixième extinction.

- Un projet qui pourrait intéresser la Fondation du Prince...

Après sept années d'errance, tout s'est joué là, sur un coin de table dans la douceur d'une soirée d'été. Je leur ai transmis un dossier complet, Bettina m'a demandé de rédiger un petit mot à l'attention de SAS le Prince et je suis parti en Alsace enterrer mon père.

Monachus, monachus

« Allo ? Bonjour, je m'appelle Isabelle, je suis la Directrice de la communication de la Fondation Prince Albert II de Monaco » Nous étions en septembre, deux mois s'étaient écoulés depuis la soirée, le dossier avait été transmis au sommet, l'idée avait séduit et *Delete* ? allait enfin voir le jour.

La Villa Girasolle, siège de la Fondation Prince Albert II de Monaco, (FPA2) est le centre opérationnel des programmes d'actions mis en œuvre par l'organisation monégasque. Plus particulièrement concentrée sur les océans, la Fondation s'efforce que multiplier les AMP (Aires Marines Protégées) partout dans le monde. Leur programme phare concerne la protection de l'un des mammifères les plus menacés au monde, le phoque moine de Méditerranée, *Monachus, monachus*. Ce grand pinnipède, dont certains spécimens peuvent peser 300 kilos, peuplait autrefois toute la Méditerranée et une partie des côtes africaines, il n'était pas rare de le voir sur les rochers de la principauté. L'espèce, impactée par la dégradation et la perte de son habitat, par l'urbanisme et le tourisme, ne compte plus aujourd'hui qu'entre 450 et 510 individus. La plus grande colonie de phoques moines se concentre autour de l'île de Gyaros, une prison militaire désaffectée au nord des Cyclades où la fondation est très investie dans une AMP dynamique pour tenter de sauver cette espèce de l'extinction. La surpêche a rendu très problématiques les conditions de vie des *Monachus* durant certaines périodes de l'année où il a des difficultés à trouver sa ration quotidienne. Il arrive même que certains pêcheurs chassent le phoque moine, voyant en lui un rival pour leur activité économique. Le succès d'une aire

protégée ne repose pas uniquement sur l'interdiction de prélever, l'implication active des acteurs locaux est capitale. Pour cela, il faut démontrer aux pêcheurs et les convaincre qu'ils ont tout à gagner en appliquant une bonne gouvernance à la zone. Les milieux aquatiques sauvages sont les plus résilients, ils se régénèrent bien plus rapidement que les forêts ou les espaces terrestres. Créer des « no-take zones » permet à la biodiversité de se développer librement, ce qui a pour conséquence une augmentation rapide des stocks halieutiques. Quand on fout la paix à la nature elle nous le rend au centuple. Ce que n'ont toujours pas intégré les sociétés de pêche industrielle qui contournent sans cesse les règles des quotas dictés par les états pour vider méthodiquement les mers et les océans.

La FPA2 allait fêter ses dix ans d'existence l'an prochain, Isabelle me proposait d'associer *Delete ?* à ce qui serait sans conteste l'événement majeur de l'année. Des personnalités du monde entier seraient présentes pour fêter la décennie et soutenir l'action de la Fondation. Didier et Isabelle se mirent au travail pour élaborer et coordonner un plan d'action. Une grande exposition à la galerie bien sûr, mais aussi dans des bâtiments emblématiques de la principauté, des affiches sur les murs et les bus partout dans la ville, des projections nocturnes sur les remparts, une immense bâche sur le Musée Océanographique. Il me restait six mois pour peindre vingt grandes toiles d'animaux en train de disparaître.

Après la grenouille du Panama, le phoque moine fut mon deuxième sujet, il me fallait en choisir encore dix-huit. Zèbre de Grévy, girafe de Rothschild, tigre de Sibérie, léopard des neiges, les prétendants ne manquaient malheureusement pas et j'étudiais patiemment, pour chacun d'entre eux, les données fournies par l'UICN et sur Wikipédia : Histoire, habitat, populations, aires de répartitions, et surtout les

causes de l'effondrement des effectifs. L'étude des sujets me prenaient autant de temps que la réalisation des tableaux et je compilais les données dont je tirais une synthèse pour chaque individu, un petit résumé qui allait accompagner l'œuvre partout où elle serait exposée.

Je me lançais aussi dans une nouvelle expérience consistant à photographier en haute résolution toutes les étapes de la toile au cours de l'évolution du travail. De la toile blanche agrafée au mur jusqu'au dernier coup de brosse. Mon projet était, une fois l'œuvre achevée, de monter en diaporama avec fondu-enchaîné les images des différentes étapes, mais à l'envers, de la dernière vers la première et nous verrions alors l'animal progressivement disparaître. Pour ce faire, j'installais au fond de l'atelier mon appareil photo sur un pied. Pour que l'illusion soit parfaite, il fallait conserver, tout au long du processus, strictement le même cadrage au millimètre près et le même éclairage. Le pied ne devait donc jamais bouger, aussi je m'enfermais à clé dans l'atelier et en interdisais l'accès. Je m'équipais d'un déclencheur à distance électronique afin éviter d'appuyer sur le bouton de l'appareil et de provoquer le moindre « bougé ». Le premier enchaînement fut spectaculaire, on voyait bien le sujet petit à petit s'effacer jusqu'au blanc de la toile ! Je poussais l'idée encore un peu plus loin en utilisant un logiciel graphique pour parfaire la souplesse des enchaînements, j'ajoutais des sons de nature, cris d'animaux, vent sur la toundra, mousson sur la forêt, jungle, savane, et un texte final composé du nom de l'animal, de son habitat géographique et du nombre total d'individus restants, fondu au noir, fin. Des petites vidéos de 30 secondes qui pouvaient être diffusées sur Internet ou projetées la nuit sur des bâtiments.

Le petit Prince a dit

« Bonjour Thierry. En témoignage de notre gratitude, permettez-moi de vous offrir le premier tirage de ces nouveaux timbres de l'Office National des Postes de Monaco »

Sur le pas de la porte de la galerie et sous la mitraille des photographes, SAS Albert II Prince de Monaco me remettait un livret de timbres officiels sur lesquels figuraient mes animaux. Il était arrivé à pied depuis la Fondation accompagné par Bernard Fautrier son Ministre, principal conseiller et Directeur Général de la FPA2, escortés par un aéropage de collaborateurs et bien sûr de gardes du corps. Isabelle et Didier se tenaient près de nous et pouvaient ressentir mon émotion. La galerie était bourrée à craquer, les vingt toiles magnifiquement exposées, chaleureusement entouré par ma famille et mes amis, j'ignorais à cet instant précis que ce vernissage serait le dernier de ma vie de peintre.

J'emmenais le Prince visiter l'exposition et, devant chaque toile, il émettait des commentaires précis et pertinents, il connaissait le statut de chaque sujet et me faisait part des espoirs de la Fondation sur leurs actions de protection et de consolidation de certaines populations de plus en plus fragilisées. Je crois cet homme foncièrement sincère et totalement investi dans sa mission. Nous nous sommes souvent revus après cet événement et nous avons eu l'occasion d'échanger longuement et dans un contexte plus intime. Je n'ai pas hésité à lui faire part de mon trouble vis à vis de l'énorme paradoxe entre la débauche de luxe et donc de bilan carbone de ce paradis des riches que symbolisait Monaco et la lutte pour la préservation des écosystèmes. Yachts, Ferraris, hélicoptères et jets privés, course de F1, les

plus grands prédateurs du monde se donnaient rendez-vous sur ce minuscule territoire. Loin d'éluder la question, pleinement conscient de cette contradiction, le Prince me fit cette remarque « *Vous savez Thierry, la réparation coûte des fortunes que seuls les très riches peuvent assumer* ». J'aime beaucoup la douceur de ce sapiens, il y a quelque chose en lui d'enfantin et de résolument pur que les scrutateurs de la vie mondaine ne savent pas voir.

La ville était couverte d'affiches 4x3 de mes animaux, une immense bâche du Monachus flottait sur le Musée Océanographique et la nuit mes vidéos d'espèces en train de disparaître étaient projetées sur la Tour Saint Antoine surplombant le Port Hercule. Je revoyais mes premiers dessins, la visite de Manfred et mesurais le chemin parcouru.

Jared Diamond

La lecture de « *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* » de l'américain Jared Diamond est l'une des briques essentielles qui, petit à petit, ont façonné ma conviction que nous courrions à notre perte. Diamond étudie les différents facteurs qui ont conduit à l'effondrement de sociétés humaines comme l'Île de Pâques, les Mayas ou les Vikings et bien sûr les similitudes de comportements entre ces civilisations culturellement et géographiquement très éloignées les unes des autres sont évidentes, comme par exemple la surexploitation des ressources menant à la pénurie. Dans le cas de l'Île de Pâques, comment ces gens en sont arrivés à déboiser 100% de leur environnement ? Qu'ont-ils pensé quand ils ont coupé le dernier arbre ? Ne voyaient-ils pas ce qu'ils faisaient ? Comment des sociétés humaines peuvent-elles ne pas percevoir leurs impacts sur leur propre environnement et s'arrêter à temps ? Au siècle prochain, les gens se demanderont « mais pourquoi les gens de 2000 n'ont-ils pas vu les évidences de ce qu'ils faisaient et entrepris des actions correctives ? Le passé semble incroyable à comprendre et le futur sera lui aussi incroyable à comprendre ! Pourquoi les sociétés humaines échouent-elles à percevoir les problèmes ou, si elles les perçoivent, pourquoi échouent-elles à s'y attaquer et à les résoudre ? Une des explications majeures est un conflit d'intérêt entre les intérêts à court terme de l'élite qui prend les décisions, et les intérêts à long terme de la société dans son ensemble. Spécialement si les élites sont capables de s'isoler des conséquences de leurs actions. Si ce qui est bon pour l'élite sur le court terme est mauvais pour la société dans son ensemble, il y a donc un risque que l'élite

fasse des choses qui vont amener une société à sa fin sur le long terme.

Voici ce que déclarait Diamond au cours d'un Ted Talk en 2003.

« Nous sommes tous au courant des dizaines de bombes à retardement de ce monde moderne. Bombes à retardement auxquelles il reste quelques décennies avant d'exploser. Pas plus de 50 ans, et chacune d'entre elles est suffisante. La bombe de l'eau, du sol, du changement climatique, des espèces invasives, le plafond photosynthétique, les problèmes de surpopulation, les toxines, et cætera, et cætera. J'en ai listé une douzaine. Et pendant que ces bombes à retardement dont aucune n'a un délai de plus de 50 ans, et la plupart un délai de quelques décennies, certaines à certains endroits ayant des délais plus courts. A la vitesse à laquelle nous allons maintenant, les Philippines vont perdre toutes les forêts exploitables accessibles d'ici à 5 ans. Et les Îles Salomon vont perdre leurs forêts exploitables d'ici seulement un an, ce qui est leur principale ressource. Et cela va être spectaculaire pour l'économie des Îles Salomon. Les gens me demandent souvent, Jared, qu'elle est la chose la plus importante à faire à propos des problèmes environnementaux mondiaux? Et ma réponse est que la plus importante chose à faire est d'oublier qu'il n'y aurait qu'une seule chose importante à faire. Au lieu de ça, il y a des douzaines de choses, chacune d'entre elles étant suffisante pour provoquer l'effondrement. Nous devons toutes les réparer, parce que si nous réglons onze problèmes, et que nous échouons à résoudre le douzième, nous aurons des ennuis. Par exemple, si nous réglons nos problèmes d'eau, de sol et de surpopulation, mais que nous ne réglons pas nos problèmes de produits toxiques, alors nous aurons des ennuis. »

Jusqu'ici, les grandes civilisations humaines étaient réparties sur des territoires géographiques distincts, séparées par des océans, des montagnes, des continents. Les effondrements successifs, au cours de l'histoire, étaient localisés, circonscrits, et n'entraînaient pas de réactions en chaîne. Une civilisation s'effondrait au Pérou, une autre naissait en Chine car leurs ressources étaient indépendantes et locales. Aujourd'hui, avec la mondialisation, fruit de l'Internet et de l'expansion fulgurante de l'aviation civile, du transport maritime et routier, à l'exception de quelques rares sociétés dites « primitives », nous ne formons plus qu'une seule et unique société globale répartie sur tous les continents : La civilisation thermo-industrielle. Nous mangeons tous la même chose, portons les mêmes vêtements, écoutons la même musique, aimons les mêmes films parce que nous sommes tous dépendants de la même énergie sur laquelle nous avons construit nos sociétés : Le pétrole. Nous mangeons, nous habillons, nous déplaçons, nous chauffons, nous éclairons, dormons, baisons, téléphonons, communiquons, faisons de la musique grâce au pétrole. Nous dépendons tous de cette même ressource universelle vitale. Fermez le robinet du pétrole et tout s'effondre, partout au même instant.

L'effondrement de notre civilisation thermo-industrielle est en marche. Chaque jour, de nouvelles preuves de son inéluctabilité viennent s'agréger aux précédentes : les forêts de l'Arctique sont en feu, le permafrost se liquéfie avec 70 ans d'avance sur les prévisions, les glaciers fondent 10 fois plus vite que les estimations les plus alarmistes ne le prévoyaient, la forêt primaire de l'Amazonie ne capte plus de carbone, la chaleur et la sécheresse pulvérisent partout les records, les populations d'insectes pollinisateurs continuent de s'effondrer, les coraux blanchissent et meurent, nous

assistons à la destruction planétaire du vivant et nous nous efforçons de croire que nous, les humains, ne serions pas directement concernés. Depuis quelques décennies, des milliers de scientifiques de par le monde, observent, mesurent, modélisent des projections sur les conséquences de ces phénomènes inédits et rendent leurs conclusions aux décideurs politiques qui ne les lisent pas. D'année en année, les prévisions du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) regroupant des experts de 195 pays, sont confirmées et leurs rapports et préconisations restent invariablement lettres mortes. Le mur est en vue et les dirigeants du « monde libre » appuient sur l'accélérateur en signant de monstrueux accords de libre-échange transcontinentaux qui produiront des milliers de gigatonnes de CO2 supplémentaires. Business as usual !

La définition de l'effondrement d'une société humaine a été donnée par Yves Cochet, ancien Ministre de l'environnement et Président de l'Institut Momentum : « Un processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, mobilité, sécurité) ne sont plus fournis à une majorité de la population par des services encadrés par la loi ». Et dans un monde globalisé, l'effondrement sera bien sûr lui aussi global.

Tout semble s'être accéléré en 2015 avec la parution cette même année de quelques livres majeurs dont « Comment tout peut s'effondrer » de Pablo Servigne et Raphaël Stevens. Il y eût bien sûr, quatre années auparavant « Sapiens », la somme de Yuval Noah Harari qui avait ouvert le bal. Ces lectures passionnantes ont peu à peu fait naître en moi une évidence qui ne cessait de se renforcer, confrontée aux événements qui chaque jour s'additionnaient. Nous étions bel et bien sur une trajectoire d'effondrement.

Inaudibles et confidentiels il y a quatre ans, les propos de Pablo Servigne s'étaient aujourd'hui dans tous les médias mainstream. Invité sur tous les plateaux des chaînes nationales, l'inventeur de la « collapsologie » livre de sa voix douce et posée le fruit de ses travaux, les conclusions de ses recherches. La collapsologie se veut être une nouvelle discipline scientifique dont le corpus est l'étude de l'effondrement. Plus précisément, selon la propre définition de Servigne et Stevens : « Un exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de la civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur la raison, l'intuition et des travaux scientifiques reconnus »

Ingénieur agronome, Docteur en sciences, Servigne n'affirme rien, ne martèle aucune conviction, il se contente d'exposer des faits et leurs conséquences directes.

Notre civilisation industrielle est entièrement dépendante des énergies fossiles, du pétrole en particulier et nous n'avons aucun plan B pour les remplacer le jour où celles-ci viendront à manquer.

Ce jour est en vue.

Cette année 2019, l'AIE (Agence Internationale de l'Energie) a confirmé que les pics pétroliers de tous les gisements de brut conventionnel étaient dépassés et sur le déclin de production. En 2021 nous commencerons à manquer de pétrole et dès 2025 moins de 50% des besoins actuels pourront être satisfaits. Ces conclusions ont été confirmées par Patrick Pouyanné, PDG de Total et Alexander Novak, ministre de l'Énergie de la Russie. Le TRE (Taux de Retour Énergétique) des pétroles non conventionnels (gaz de schistes, sables bitumineux, off-shore profonds, etc) est beaucoup trop élevé pour ne serait-ce que penser à les extraire. En d'autres termes le ratio énergie

dépensée/énergie récupérée est négatif. Les pétroles de schistes américains ne tiennent que grâce aux colossales subventions de l'administration Trump qui fait tourner la planche à billets en creusant une dette colossale de milliers de milliards de dollars.

Les transports, dans le monde entier, dépendent à 98% du pétrole.

Qu'advient-il lors du premier grand stress pétrolier ? La première conséquence visible sera une rupture des chaînes d'approvisionnement et en premier lieu, celle de l'alimentation. En moins d'une semaine tous les magasins d'alimentation, sans exception, seront vides. Les maraîchers ne pourront pas non plus livrer ni se rendre sur les marchés, idem pour les pêcheurs, les éleveurs, les conserveries, etc.

Plus de nourriture... le truc tellement con que presque personne ne peut l'imaginer, l'envisager, hormis la joyeuse bande des collapsologues. Arrivés à ce stade, les projections des différents scénarios font débat. Beaucoup penchent pour un retour à la barbarie : on s'entretue pour un quignon de pain, une pomme ou même un rat. Bienvenue dans Mad Max 5 Le Final.

D'autres, dont Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, imaginent l'émergence d'une coopération et d'une entraide exceptionnelles, issues d'une inclination naturelle du vivant face à une crise existentielle majeure. Ils décrivent ces phénomènes dans *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, publié en 2017. Leurs conclusions se basent sur l'observation de la faune et de la flore et leur façon instinctive et naturelle de coopérer pour vivre et se développer. Le mythe de la compétition et de la loi du plus fort, battue en brèche par une évidence occultée par la société capitaliste : de tous temps, les humains, les animaux, les plantes, les champignons et les

micro-organismes ont pratiqué l'entraide. Qui plus est, ceux qui survivent le mieux aux conditions difficiles ne sont pas forcément les plus forts, mais ceux qui s'entraident le plus. La meilleure façon de se préparer à la vie post effondrement est de commencer, dès aujourd'hui à tisser des liens avec ceux qui nous entourent et surtout ceux dont nous ne partageons pas les idées.

Et là, nous ne parlons que de la chaîne d'approvisionnement de nourriture, base de notre survie. Il en sera de même pour la maintenance des réseaux d'électricité, d'eau potable, de communications, d'assainissement et de traitement des déchets. Rapidement, plus de téléphone, de connexion internet, de lumière, d'eau au robinet et des phénomènes météo toujours plus violents...

Fin

Allongé dans l'herbe du jardin, à l'ombre d'un hêtre, je regarde le ciel au travers des feuilles. Pêle-mêle, j'égraine dans ma tête : Lascaux, Rabelais, Bosch, Shakespeare, Bach, Molière, Artemisia Gentileschi, Dürer, Montesquieu, Pergolese, Rousseau, Élisabeth Vigée Lebrun, Piero Della Franscesca, Voltaire, Vivaldi, Olympe de Gouges, Balzac, Botticelli, Baudelaire, Haydn, Flaubert, Vinci, Loti, Mozart, Rimbaud, Michel-Ange, Zola, Mary Shelley Beethoven, Van Eyck, Jules Verne, George Sand, Schubert, Apollinaire, Vermeer, Camus, Tchaïkovski, Gide, Rembrandt, Char, Rachmaninov, Proust, Ingres, Saint Exupéry, Debussy, Berthe Morisot, Prévert, Manet, Rostand, Camille Claudel, Rodin, Satie, Courbet, Vian, Ravel, Monnet, Holst, Renoir, Schönberg, Colette, Van Gogh, Marguerite Yourcenar, Gauguin, Frida Kahlo, Stravinski, Maria Calas, Picasso, Nina Simone, Billie Holiday, Ella Fitzgerald, Aimé Césaire, Louise Bourgeois, Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau, Janis Joplin, Joni Mitchell et Bruce Springsteen.... Absolument impossible d'accepter l'idée que toute cette création extraordinaire finisse bientôt dans les poubelles du néant. Des tas de civilisations se sont effondrées au cours de l'histoire, elles ont toutes laissé suffisamment de vestiges pour insuffler aux suivantes l'inspiration pour poursuivre l'aventure. Le cycle perpétuel naissance, apogée, décadence, effondrement est le moteur qui entraîne l'humanité depuis la plus lointaine antiquité. Les romains bâtissent sur les vestiges des grecs dont ils reprennent les dieux, les caractéristiques sociales, politiques, philosophiques, scientifiques et culturelles en y apportant des améliorations. Les grecs eux-mêmes avaient construit leur brillante civilisation en empruntant à leurs

immenses prédécesseurs égyptiens. Contrairement à cette idée largement répandue, ce ne sont pas les batailles et les conquêtes de territoires qui font la grandeur d'une civilisation, mais sa capacité d'invention, de création. L'art, sous toutes ses formes, est un outil de conviction et d'adhésion bien plus puissant que la violence et les armes. L'architecture en premier lieu parce que c'est ce que tout le monde peut voir de loin presque sans presque avoir besoin de se déplacer tant les constructions monumentales s'imposent dans le quotidien des hommes. Les pyramides, les temples et les cathédrales sont infiniment plus productifs en matière d'unification que les guerres, la puissance militaire est l'instrument qui mène inexorablement à l'effondrement.

À l'automne dernier, je ne me suis pas rendu au vernissage de ma dernière expo à Singapour. C'était pourtant l'aboutissement d'une grosse année de travail : 35 grandes toiles peintes à l'huile, assisté par Etienne.

Très belle galerie, tous frais payés, voyage en business, hôtel *****, personne n'a compris ma décision. À commencer par Didier et le galeriste qui avaient beaucoup investi dans cet événement. Du temps pour le premier et pas mal d'argent pour le second. Encadrements, transport, assurance, publicité, catalogues, etc...

Le 9 novembre 2018, je suis resté cloué dans mon atelier au bord de la Gironde en pensant aux tintements délicats des coupes de champagne à 11 000km de là. J'ai prétexté un problème d'ordre médical suite à un choc anaphylactique mais la raison profonde était que je refusais d'alourdir encore mon empreinte carbone avec un tel voyage, surtout corrélé avec ce que je peins et défends depuis dix ans: l'anéantissement de la biodiversité due à une cause essentiellement anthropique. Mon rapprochement ces dernières années avec les experts scientifiques de l'UICN,

ceux de la Fondation Prince Albert II de Monaco, ou de la primatologue Sabrina Krief a ouvert en moi une brèche qui n'a fait que s'élargir, je ne pourrais plus jamais voir le monde comme avant. La découverte de l'effondrement m'a plongé dans une profonde dépression dont je peine à émerger. Cette forme de mélancolie due à la prise de conscience de l'anéantissement proche de notre monde porte même un nouveau nom spécifique : la solastalgie.

Plus je réfléchis à notre histoire, plus il m'apparaît clair que l'apogée de l'humanité devait se situer quelque part au paléolithique, entre 12 000 et 8500 ans avant notre ère. Le pied sur la lune n'est finalement qu'un misérable saut de puce et l'internet un fantastique accélérateur de destruction massive. Les sociétés de chasseurs cueilleurs étaient pacifiques et égalitaristes. Ces groupes ne faisaient pas la guerre à leurs voisins, les armes ne servaient qu'à la chasse, les femmes et les hommes vivaient en harmonie, égaux en tous points. Ils faisaient peu d'enfants du fait de leur vie nomade, les femmes allaitaient leur progéniture jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, et, pendant cette période, elles ne faisaient pas d'autre petit. Les premiers villages du tout début du néolithique nous donnent une idée assez précise de la vie des premières sociétés sédentarisées. Ceux qui ont été mis à jour, notamment à Ba'ja en Jordanie, ont permis de stupéfiantes observations. Les maisons, toutes accolées les unes aux autres, sans espaces pour circuler entre elles, étaient de tailles rigoureusement identiques et offraient bien plus de confort qu'on ne l'imaginait. Isolation performante, traitement des eaux usées, foyers pour la cuisine, garde-mangers, ils ne prélevaient que ce dont ils avaient besoin pour vivre. A Ba'ja, rien n'indique une hiérarchie sociale constituée de différents statuts, un millier de personnes environ vivaient ensemble sur ce territoire d'à peine un

hectare et demi et on ne relève aucune trace de conflit ou de violence.

La révolution néolithique fut bien plus puissante et déterminante pour l'humanité que ne le furent les révolutions industrielle et numérique. En se posant, en domestiquant animaux et céréales, sapiens entre dans une logique d'expansion rapide et brutale qui rompt définitivement avec un mode de vie pacifique qui avait perduré durant des millions d'années. Avec la possibilité d'alimenter les nourrissons au lait de vache ou de caprins, les femmes enfantent chaque année et commence alors un développement démographique exponentiel pour atteindre aujourd'hui le chiffre extraordinaire de 7,55 milliards d'humains, 246 000 naissances par jour, 3 à chaque seconde. Le stockage de la nourriture et l'accumulation des biens impliquent de les défendre au prix de guerres et de violences. On fabrique des armes en métal de plus en plus efficaces et on s'entretue pour la possession de terres, de ressources, d'or ou simplement pour convertir d'autres peuples à nos croyances.

Nous vivons plus longtemps est le principal argument de défense du « progrès ». Certes, mais franchement, pour quel bénéfice ?

Arrêté sur le palier, à travers la porte vitrée de l'atelier, je plonge mon regard dans celui de Gorilla, gorilla.

Je ne peux plus peindre.

Je ne peux plus feindre.

